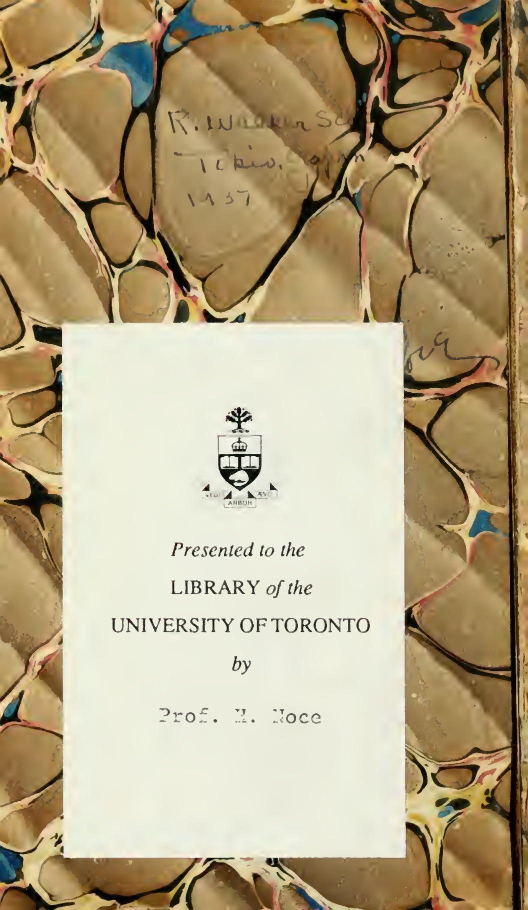
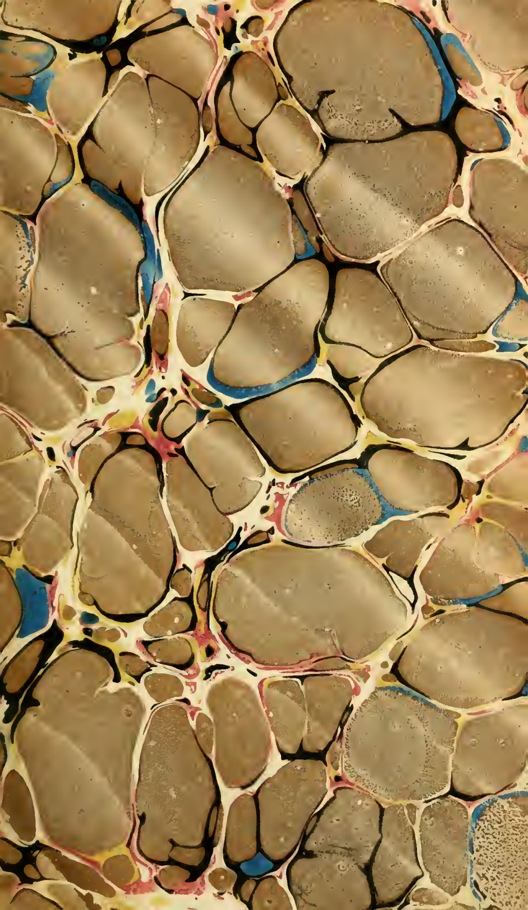
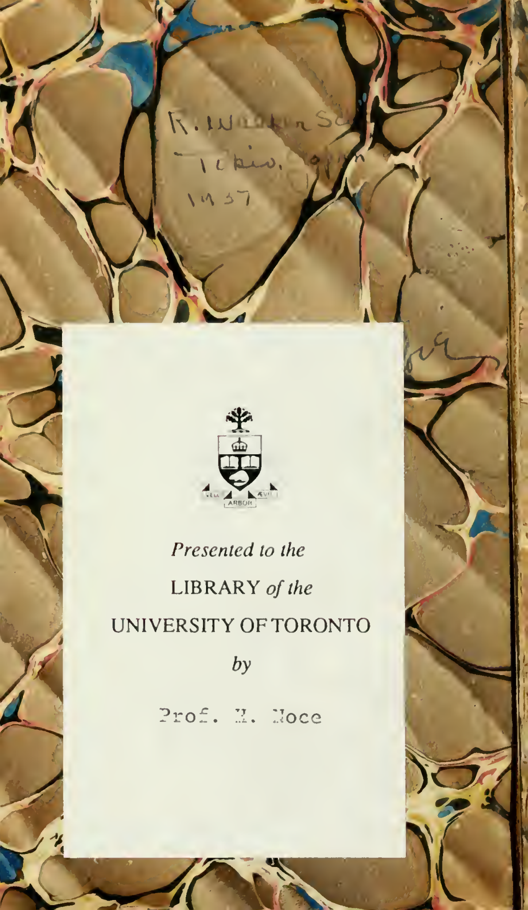
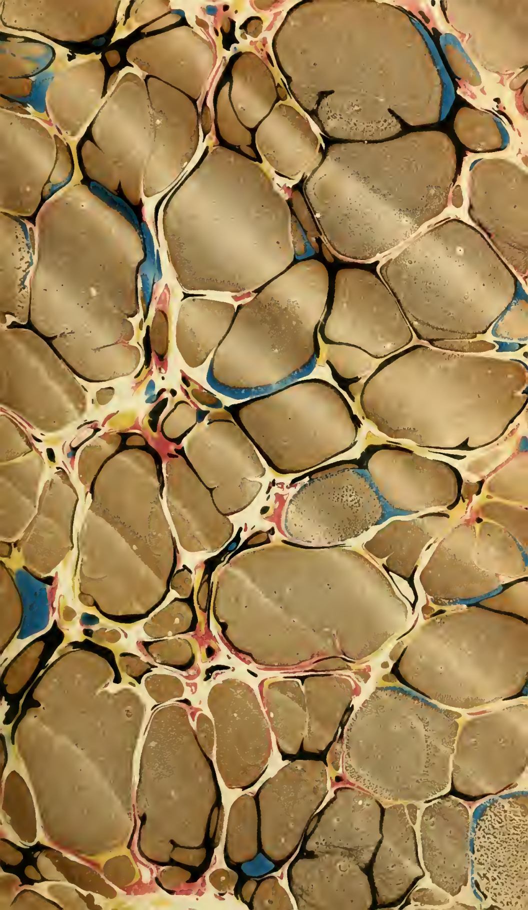

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01724807 1


R. Walker Sc
Tokio, Japan
1937
VELUT ARBOR ÆVO




Presented to the
LIBRARY of the
UNIVERSITY OF TORONTO
by
Prof. M. Noce



CORINNE,

OU

L'ITALIE.

TOME I.

CORINNE,

OU

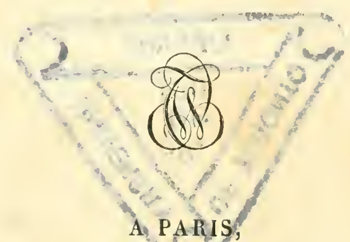
L'ITALIE,

PAR

MME LA BARONNE DE STAËL.

Nouvelle Édition revue et corrigée.

TOME PREMIER.



A PARIS,
CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ, LIBRAIRES,
rue de Lille, n° 17;
A STRASBOURG, MÊME MAISON DE COMMERCE.

1836.


LIBRARY
OCT
30
'89
UNIVERSITY
OF TORONTO

CORINNE,

OU

L'ITALIE.

. . . . Udrallo il bel paese
Ch' Apennin parte, e 'l mar circonda e l'Alpe.

PÉTRARQUE.

CORINNE,

OU

L'ITALIE.

LIVRE PREMIER.

OSWALD.

CHAPITRE Ier.

OSWALD, lord Nelvil, pair d'Écosse, partit d'Edimbourg pour se rendre en Italie, pendant l'hiver de 1794 à 1795. Il avoit une figure noble et belle, beaucoup d'esprit, un grand nom, une fortune indépendante : mais sa santé étoit altérée par un profond sentiment de peine; et les médecins, craignant que sa poitrine ne fût attaquée, lui avoient ordonné l'air du midi. Il suivit leurs conseils, bien

qu'il mît peu d'intérêt à la conservation de ses jours. Il espéroit du moins trouver quelque distraction dans la diversité des objets qu'il alloit voir. La plus intime de toutes les douleurs, la perte d'un père, étoit la cause de sa maladie; des circonstances cruelles, des remords inspirés par des scrupules délicats, aigrissoient encore ses regrets, et l'imagination y mêloit ses fantômes. Quand on souffre, on se persuade aisément que l'on est coupable; et les violents chagrins portent le trouble jusque dans la conscience.

A vingt-cinq ans, il étoit découragé de la vie; son esprit jugeoit tout d'avance, et sa sensibilité blessée ne goûtoit plus les illusions du cœur. Personne ne se montroit plus que lui complaisant et dévoué pour ses amis, quand il pouvoit leur rendre service; mais rien ne lui causoit un sentiment de plaisir, pas même le bien qu'il faisoit. Il sacrifioit sans cesse et facilement ses goûts à ceux d'autrui: mais on ne pouvoit expliquer par la générosité seule cette abnégation absolue de tout égoïsme; et l'on devoit souvent l'attribuer au genre de tristesse qui ne lui permettoit plus de s'intéresser à son propre sort. Les indifférents jouissoient de ce caractère, et le trouvoient plein de grâce et de charmes; mais, quand on l'ai-

moit, on sentoit qu'il s'occupoit du bonheur des autres comme un homme qui n'en espéroit pas pour lui-même; et l'on étoit presque affligé de ce bonheur, qu'il donnoit sans qu'on pût le lui rendre.

Il avoit cependant un caractère mobile, sensible et passionné; il réunissoit tout ce qui peut entraîner les autres et soi-même: mais le malheur et le repentir l'avoient rendu timide envers la destinée; il croyoit la désarmer en n'exigeant rien d'elle. Il espéroit trouver dans le strict attachement à tous ses devoirs, et dans le renoncement aux jouissances vives, une garantie contre les peines qui déchirent l'ame: ce qu'il avoit éprouvé lui faisoit peur, et rien ne lui paroissoit valoir dans ce monde la chance de ces peines; mais quand on est capable de les ressentir, quel est le genre de vie qui peut en mettre à l'abri?

Lord Nelvil se flattoit de quitter l'Écosse sans regret, puisqu'il y restoit sans plaisir: mais ce n'est pas ainsi qu'est faite la funeste imagination des ames sensibles: il ne se doutoit pas des liens qui l'attachoient aux lieux qui lui faisoient le plus de mal, à l'habitation de son père. Il y avoit, dans cette habitation, des chambres, des places, dont il ne pouvoit approcher sans frémir; et cependant, quand

il se résolut à s'en éloigner, il se sentit plus seul encore. Quelque chose d'aride s'empara de son cœur; il n'étoit plus le maître de verser des larmes quand il souffroit; il ne pouvoit plus faire renaître ces petites circonstances locales qui l'attendrissoient profondément; ses souvenirs n'avoient plus rien de vivant; ils n'étoient plus en relation avec les objets qui l'environnoient : il ne pensoit pas moins à celui qu'il regrettoit, mais il parvenoit plus difficilement à se retracer sa présence.

Quelquefois aussi, il se reprochoit d'abandonner des lieux où son père avoit vécu. — Qui sait, se disoit-il, si les ombres des morts peuvent suivre partout les objets de leur affection? Peut-être ne leur est-il permis d'errer qu'autour des lieux où leurs cendres reposent! Peut-être que dans ce moment mon père aussi me regrette; mais la force lui manque pour me rappeler de si loin! Hélas? quand il vivoit, un concours d'événements inouïs n'a-t-il pas dù lui persuader que j'avois trahi sa tendresse, que j'étois rebelle à ma patrie, à la volonté paternelle, à tout ce qu'il y a de sacré sur la terre? — Ces souvenirs causoient à lord Nelvil une douleur si insupportable, que non-seulement il n'auroit pu les confier à personne, mais il craignoit lui-même de les approfondir.

Il est si facile de se faire avec ses propres réflexions un mal irréparable!

Il en coûte davantage pour quitter sa patrie, quand il faut traverser la mer pour s'en éloigner; tout est solennel dans un voyage dont l'océan marque les premiers pas : il semble qu'un abîme s'éntr'ouvre derrière vous, et que le retóur pourroit devenir à jamais impossible. D'ailleurs le spectacle de la mer fait toujours une impression profonde; elle est l'image de cet infini qui attire sans cesse la pensée, et dans lequel sans cesse elle va se perdre. Oswald, appuyé sur le gouvernail, et les regards fixés sur les vagues, étoit calme en apparence; car sa fierté et sa timidité réunies ne lui permettoient presque jamais de montrer, même à ses amis, ce qu'il éprouvoit: mais des sentiments pénibles l'agitoient intérieurement. Il se rappeloit le temps où le spectacle de la mer animoit sa jeunesse, par le desir de fendre les flots à la nage, de mesurer sa force contre elle. — Pourquoi, se disoit-il avec un regret amer, pourquoi me livrer sans relâche à la réflexion? Il y a tant de plaisir dans la vie active, dans ces exercices violents qui nous font sentir l'énergie de l'existence! La mort elle-même alors ne semble qu'un événement peut-être glorieux, subit au moins,

et que le déclin n'a point précédé. Mais cette mort qui vient sans que le courage l'ait cherchée, cette mort des ténèbres, qui vous enlève dans la nuit ce que vous avez de plus cher, qui méprise vos regrets, repousse votre bras, et vous oppose sans pitié les éternelles lois du temps et de la nature, cette mort inspire une sorte de mépris pour la destinée humaine, pour l'impuissance de la douleur, pour tous les vains efforts qui vont se briser contre la nécessité. —

Tels étoient les sentiments qui tourmentoient Oswald ; et ce qui caractérisoit le malheur de sa situation, c'étoit la vivacité de la jeunesse unie aux pensées d'un autre âge. Il s'identifioit avec les idées qui avoient dû occuper son père, dans les derniers temps de sa vie ; et il portoit l'ardeur de vingt-cinq ans dans les réflexions mélancoliques de la vieillesse. Il étoit lassé de tout, et regrettoit cependant le bonheur, comme si les illusions lui étoient restées. Ce contraste, entièrement opposé aux volontés de la nature, qui met de l'ensemble et de la gradation dans le cours naturel des choses, jetoit du désordre au fond de l'ame d'Oswald : mais ses manières extérieures avoient toujours beaucoup de douceur et d'harmonie; et sa tristesse, loin de lui

donner de l'humeur, lui inspiroit encore plus de condescendance et de bonté pour les autres.

Deux ou trois fois, dans le passage de Harwich à Embden, la mer menaça d'être orageuse : lord Nelvil conseilloit les matelots, rassuroit les passagers; et quand il servoit lui-même à la manœuvre, quand il prenoit pour un moment la place du pilote, il y avoit dans tout ce qu'il faisoit une adresse et une force qui ne devoient pas être considérées comme le simple effet de la souplesse et de l'agilité du corps : car l'ame se mêle à tout.

Quand il fallut se séparer, tout l'équipage se pressoit autour d'Oswald, pour prendre congé de lui; ils le remercioient tous de mille petits services qu'il leur avoit rendus dans la traversée, et dont il ne se souvenoit plus. Une fois c'étoit un enfant dont il s'étoit occupé long-temps; plus souvent un vieillard dont il avoit soutenu les pas, quand le vent agitoit le vaisseau. Une telle absence de personnalité ne s'étoit peut-être jamais rencontrée : sa journée se passoit sans qu'il en prît aucun moment pour lui-même; il l'abandonnoit aux autres, par mélancolie et par bienveillance. En le quittant, les matelots lui dirent tous presque en même temps : *Mon cher Seigneur, puissiez-vous être plus heureux!* Oswald n'avoit pas

exprimé cependant une seule fois sa peine; et les hommes d'une autre classe, qui avoient fait le trajet avec lui, ne lui en avoient pas dit un mot. Mais les gens du peuple, à qui leurs supérieurs se confient rarement, s'habituent à découvrir les sentiments autrement que par la parole : ils vous plaignent quand vous souffrez, quoiqu'ils ignorent la cause de vos chagrins; et leur pitié spontanée est sans mélange de blâme ou de conseil.

CHAPITRE II.

VOYAGER est, quoi qu'on en puisse dire, un des plus tristes plaisirs de la vie. Lorsque vous vous trouvez bien dans quelque ville étrangère, c'est que vous commencez à vous y faire une patrie : mais traverser des pays inconnus, entendre parler un langage que vous comprenez à peine, voir des visages humains sans relation avec votre passé ni avec votre avenir, c'est de la solitude et de l'isolement sans repos et sans dignité; car cet empressement, cette hâte pour arriver là où personne ne vous at-

tend, cette agitation dont la curiosité est la seule cause, vous inspirent peu d'estime pour vous-même, jusqu'au moment où les objets nouveaux deviennent un peu anciens, et créent autour de vous quelques doux liens de sentiment et d'habitude.

Oswald éprouva donc un redoublement de tristesse, en traversant l'Allemagne pour se rendre en Italie. Il falloit alors, à cause de la guerre, éviter la France et les environs de la France; il falloit aussi s'éloigner des armées, qui rendoient les routes impraticables. Cette nécessité de s'occuper des détails matériels du voyage, de prendre chaque jour, et presque à chaque instant, une résolution nouvelle, étoit tout-à-fait insupportable à lord Nelvil. Sa santé, loin de s'améliorer, l'obligeoit souvent à s'arrêter, lorsqu'il eût voulu se hâter d'arriver, ou du moins de partir. Il crachoit le sang, et se soignoit le moins qu'il étoit possible; car il se croyoit coupable, et s'accusoit lui-même avec une trop grande sévérité. Il ne vouloit vivre encore que pour défendre son pays. — La patrie, se disoit-il, n'a-t-elle pas sur nous quelques droits paternels? Mais il faut pouvoir la servir utilement; il ne faut pas lui offrir l'existence débile que je traîne, allant demander au soleil quelques

principes de vie pour lutter contre mes maux. Il n'y a qu'un père qui vous recevroit dans un tel état, et vous aimeroit d'autant plus que vous seriez plus délaissé par la nature ou par le sort. —

Lord Nelvil s'étoit flatté que la variété continuelle des objets extérieurs détourneroit un peu son imagination de ses idées habituelles; mais il fut bien loin d'en éprouver d'abord cet heureux effet. Il faut, après un grand malheur, se familiariser de nouveau avec tout ce qui vous entoure; s'accoutumer aux visages que l'on revoit, à la maison où l'on demeure, aux habitudes journalières qu'on doit reprendre : chacun de ces efforts est une secousse pénible, et rien ne les multiplie comme un voyage.

Le seul plaisir de lord Nelvil étoit de parcourir les montagnes du Tyrol, sur un cheval écossais qu'il avoit emmené avec lui, et qui, comme les chevaux de ce pays, galopoit en gravissant les hauteurs ; il s'écartoit de la grande route pour passer par les sentiers les plus escarpés. Les paysans étonnés s'écrioient d'abord avec effroi, en le voyant ainsi sur le bord des abîmes; puis ils battoient des mains en admirant son adresse, son agilité, son courage. Oswald aimoit assez l'émotion du dan-

ger : elle soulève le poids de la douleur ; elle réconcilie un moment avec cette vie qu'on a reconquise, et qu'il est si facile de perdre.

CHAPITRE III.

Dans la ville d'Inspruck, avant d'entrer en Italie, Oswald entendit raconter à un négociant, chez lequel il s'étoit arrêté quelque temps, l'histoire d'un émigré français, appelé le comte d'Erfeuil, qui l'interessa beaucoup en sa faveur. Cet homme avoit supporté la perte entière d'une très-grande fortune avec une sérénité parfaite ; il avoit vécu, et fait vivre, par son talent pour la musique, un vieil oncle qu'il avoit soigné jusqu'à sa mort ; il s'étoit constamment refusé à recevoir les services d'argent qu'on s'étoit empressé de lui offrir ; il avoit montré la plus brillante valeur, la valeur française, pendant la guerre, et la gaîté la plus inaltérable au milieu des revers : il desiroit d'aller à Rome, pour y retrouver un de ses parents dont il devoit hériter, et souhaitoit un compagnon, ou plutôt

un ami, pour faire avec lui le voyage plus agréablement.

Les souvenirs les plus douloureux de lord Nelvil étoient attachés à la France : néanmoins il étoit exempt des préjugés qui séparent les deux nations, parce qu'il avoit eu pour ami intime un Français, et qu'il avoit trouvé dans cet ami la plus admirable réunion de toutes les qualités de l'ame. Il offrit donc au négociant qui lui raconta l'histoire du comte d'Erfeuil, de conduire en Italie ce noble et malheureux jeune homme. Le négociant vint annoncer à lord Nelvil, au bout d'une heure, que sa proposition étoit acceptée avec reconnoissance. Oswald étoit heureux de rendre ce service; mais il lui en coûtoit beaucuop de renoncer à la solitude, et sa timidité souffroit de se trouver tout à coup dans une relation habituelle avec un homme qu'il ne connoissoit pas.

Le comte d'Erfeuil vint faire visite à lord Nelvil pour le remercier. Il avoit des manières élégantes, une politesse facile et de bon goût; et dès l'abord il se montroit parfaitement à son aise. On s'étonnoit, en le voyant, de tout ce qu'il avoit souffert; car il supportoit son sort avec un courage qui alloit jusqu'à l'oubli, et il avoit dans sa conversa-

tion une légèreté vraiment admirable, quand il parloit de ses propres revers, mais moins admirable, il faut en convenir, quand elle s'étendoit à d'autres sujets.

— Je vous ai beaucoup d'obligation, mylord, dit le comte d'Erfeuil, de me retirer de cette Allemagne où je m'ennuyois à périr. — Vous y êtes cependant, répondit lord Nelvil, généralement aimé et considéré. — J'y ai des amis, reprit le comte d'Erfeuil, que je regrette sincèrement; car, dans ce pays-ci, l'on ne rencontre que les meilleures gens du monde : mais je ne sais pas un mot d'allemand, et vous conviendrez que ce seroit un peu long et un peu fatigant pour moi de l'apprendre. Depuis que j'ai eu le malheur de perdre mon oncle, je ne sais que faire de mon temps : quand il falloit m'occuper de lui, cela remplissoit ma journée; à présent les vingt-quatre heures me pèsent beaucoup. — La délicatesse avec laquelle vous vous êtes conduit pour monsieur votre oncle, dit lord Nelvil, inspire pour vous, monsieur le comte, la plus profonde estime. — Je n'ai fait que mon devoir, reprit le comte d'Erfeuil : le pauvre homme m'avoit comblé de biens pendant mon enfance; je ne l'aurois jamais quitté, eût-il vécu cent ans! mais c'est heureux pour lui d'être mort : ce le seroit

aussi pour moi, ajouta-t-il en riant, car je n'ai pas grand espoir dans ce monde. J'ai fait de mon mieux à la guerre pour être tué; mais puisque le sort m'a épargné, il faut vivre aussi bien qu'on le peut. — Je me féliciterai de mon arrivée ici, répondit lord Nelvil, si vous vous trouvez bien à Rome, et si.... — O mon Dieu! interrompit le comte d'Erfeuil, je me trouverai bien partout; quand on est jeune et gai, tout s'arrange. Ce ne sont pas les livres ni la méditation qui m'ont acquis la philosophie que j'ai, mais l'habitude du monde et des malheurs; et vous voyez bien, mylord, que j'ai raison de compter sur le hasard, puisqu'il m'a procuré l'occasion de voyager avec vous. — En achevant ces mots, le comte d'Erfeuil salua lord Nelvil de la meilleure grâce du monde, convint de l'heure du départ pour le jour suivant, et s'en alla.

Le comte d'Erfeuil et lord Nelvil partirent le lendemain. Oswald, après les premières phrases de politesse, fut plusieurs heures sans dire un mot; mais voyant que ce silence fatiguoit son compagnon, il lui demanda s'il se faisoit un plaisir d'aller en Italie. — Mon Dieu, répondit le comte d'Erfeuil, je sais ce qu'il faut croire de ce pays là; je ne m'attends pas du tout à m'y amuser. Un de mes amis, qui y

a passé six mois, m'a dit qu'il n'y avoit pas de province en France où il n'y eût un meilleur théâtre et une société plus agréable qu'à Rome: mais dans cette ancienne capitale du monde, je trouverai sûrement quelques Français avec qui causer, et c'est tout ce que je desire. — Vous n'avez pas été tenté d'apprendre l'italien? interrompit Oswald. — Non, du tout, reprit le comte d'Erfeuil; cela n'entroit pas dans le plan de mes études. — Et il prit, en disant cela, un air si sérieux, qu'on auroit pu croire que c'étoit une résolution fondée sur de graves motifs.

— Si vous voulez que je vous le dise, continua le comte d'Erfeuil, je n'aime, en fait de nation, que les Anglais et les Français; il faut être fiers comme eux, ou brillants comme nous; tout le reste n'est que de l'imitation. — Oswald se tut; le comte d'Erfeuil, quelques moments après, recommença l'entretien par des traits d'esprit et de gaîté fort aimables. Il jouoit avec les mots, avec les phrases d'une façon très-ingénieuse : mais ni les objets extérieurs, ni les sentiments intimes, n'étoient l'objet de ses discours. Sa conversation ne venoit, pour ainsi dire, ni du dehors, ni du dedans; elle passoit entre la réflexion et

l'imagination, et les seuls rapports de la société en étoient le sujet.

Il nommoit vingt noms propres à lord Nelvil, soit en France, soit en Angleterre, pour savoir s'il les connoissoit, et il racontoit à cette occasion des anecdotes piquantes, avec une tournure pleine de grace; mais on eût dit, à l'entendre, que le seul entretien convenable pour un homme de goût, c'étoit, si l'on peut s'exprimer ainsi, le commérage de la bonne compagnie.

Lord Nelvil réfléchit quelque temps au caractère du comte d'Erfeuil, à ce mélange singulier de courage et de frivolité, à ce mépris du malheur, si grand, s'il avoit coûté plus d'efforts, si héroïque, s'il ne venoit pas de la même source qui rend incapable des affections profondes. — Un Anglais, se disoit Oswald, seroit accablé de tristesse dans de semblables circonstances. D'où vient la force de ce Français? d'où vient aussi sa mobilité? Le comte d'Erfeuil en effet entend-il vraiment l'art de vivre? Quand je me crois supérieur, ne suis-je que malade? Son existence légère s'accorde-t-elle mieux que la mienne avec la rapidité de la vie? et faut-il esquiver la réflexion comme une ennemie, au lieu d'y livrer toute son

ame? — En vain Oswald auroit-il éclairci ces doutes; nul ne peut sortir de la région intellectuelle qui lui a été assignée, et les qualités sont plus indomptables encore que les défauts.

Le comte d'Erfeuil ne faisoit aucune attention à l'Italie, et rendoit presque impossible à lord Nelvil de s'en occuper; car il le détournoit sans cesse de la disposition qui fait admirer un beau pays, et sentir son charme pittoresque. Oswald prêtoit l'oreille autant qu'il le pouvoit au bruit du vent, au murmure des vagues; car toutes les voix de la nature faisoient plus de bien à son ame que les propos de la société, tenus au pied des Alpes, à travers les ruines, et sur les bords de la mer.

La tristesse qui consumoit Oswald, eût mis moins d'obstacle au plaisir qu'il pouvoit goûter par l'Italie, que la gaîté même du comte d'Erfeuil: les regrets d'une ame sensible peuvent s'allier avec la contemplation de la nature la jouissance des beaux-arts; mais la frivolité, sous quelque forme qu'elle se présente, ôte à l'attention sa force, à la pensée son originalité, au sentiment sa profondeur. Un des effets singuliers de cette frivolité étoit d'inspirer beaucoup de timidité à lord Nelvil, dans ses relations avec le comte d'Erfeuil: l'em-

barras est presque toujours pour celui dont le caractère est le plus sérieux. La légèreté spirituelle impose à l'esprit méditatif; et celui qui se dit heureux, semble plus sage que celui qui souffre.

Le comte d'Erfeuil étoit doux, obligeant, facile en tout, sérieux seulement dans l'amour-propre, et digne d'être aimé comme il aimoit, c'est-à-dire comme un bon camarade de plaisirs et de périls; mais il ne s'entendoit point au partage des peines. Il s'ennuyoit de la mélancolie d'Oswald; et, par bon cœur, autant que par goût, il auroit souhaité de la dissiper. —Que vous manque-t-il? lui disoit-il souvent. N'êtes-vous pas jeune, riche, et, si vous le voulez, bien portant? car vous n'êtes malade que parce que vous êtes triste. Moi, j'ai perdu ma fortune, mon existence; je ne sais ce que je deviendrai, et cependant je jouis de la vie comme si je possédois toutes les prospérités de la terre. —Vous avez un courage aussi rare qu'honorable, répondit lord Nelvil; mais les revers que vous avez éprouvés, font moins de mal que les chagrins du cœur. —Les chagrins du cœur! s'écria le comte d'Erfeuil, oh! c'est vrai, ce sont les plus cruels de tous.... Mais.... mais.... encore faut-il s'en consoler; car un homme sensé doit chasser de son ame tout ce

qui ne peut servir ni aux autres ni à lui-même. Ne sommes nous pas ici-bas pour être utiles d'abord, et puis heureux ensuite? Mon cher Nelvil, tenons-nous-en là. —

Ce que disoit le comte d'Erfeuil étoit raisonnable, dans le sens ordinaire de ce mot; car il avoit, à beaucoup d'égards, ce qu'on appelle une bonne tête : ce sont les caractères passionnés, bien plus que les caractères légers, qui sont capables de folie; mais, loin que sa façon de sentir excitât la confiance de lord Nelvil, celui-ci auroit voulu pouvoir assurer au comte d'Erfeuil qu'il étoit le plus heureux des hommes, pour éviter le mal que lui faisoient ses consolations.

Cependant le comte d'Erfeuil s'attachoit beaucoup à lord Nelvil: sa résignation et sa simplicité, sa modestie et sa fierté, lui inspiroient une considération dont il ne pouvoit se défendre. Il s'agitoit autour du calme extérieur d'Oswald : il cherchoit dans sa tête tout ce qu'il avoit entendu dire de plus grave dans son enfance à des parents âgés, afin de l'essayer sur lord Nelvil; et, tout étonné de ne pas vaincre son apparente froideur, il se disoit en lui-même : — Mais n'ai-je pas de la bonté, de la franchise, du courage? ne suis-je pas aimable en société? Que peut-il donc me man-

quer pour produire de l'effet sur cet homme? et n'y a-t-il pas entre nous quelque mal-entendu, qui vient peut-être de ce qu'il ne sait pas assez bien le français?

CHAPITRE IV.

Une circonstance imprévue accrut beaucoup le sentiment de respect que le comte d'Erfeuil éprouvoit déjà, presqu'à son insu, pour son compagnon de voyage. La santé de lord Nelvil l'avoit contraint de s'arrêter quelques jours à Ancône. Les montagnes et la mer rendent la situation de cette ville très-belle; et la foule de Grecs qui travaillent sur le devant des boutiques, assis à la manière orientale, la diversité des costumes des habitants du Levant qu'on rencontre dans les rues, lui donnent un aspect original et intéressant. L'art de la civilisation tend sans cesse à rendre tous les hommes semblables en apparence, et presque en réalité; mais l'esprit et l'imagination se plaisent dans les différences qui caractérisent les nations : les hommes ne se ressemblent entre eux que par l'affectation ou le calcul;

mais tout ce qui est naturel, est varié. C'est donc un petit plaisir, au moins pour les yeux, que la diversité des costumes ; elle semble promettre une manière nouvelle de sentir et de juger.

Le culte grec, le culte catholique et le culte juif, existent simultanément et paisiblement dans la ville d'Ancône. Les cérémonies de ces religions diffèrent extrêmement entre elles ; mais un même sentiment s'élève vers le ciel dans ces rites divers, un même cri de douleur, un même besoin d'appui.

L'église catholique est au haut de la montagne, et domine à pic sur la mer ; le bruit des flots se mêle souvent aux chants des prêtres : l'église est surchargée, dans l'intérieu d'une foule d'ornements d'assez mauvais goû mais quand on s'arrête sous le portique du temple, on aime à rapprocher le plus pur des sentiments de l'ame, la religion, avec le spectacle de cette superbe mer, sur laquelle l'homme jamais ne peut imprimer sa trace. La terre est travaillée par lui ; les montagnes sont coupées par ses routes ; les rivières se resserrent en canaux pour porter ses marchandises : mais si les vaisseaux sillonnent un moment les ondes, la vague vient effacer aussitôt cette légère marque de servitude ; et la mer repa-

rait telle qu'elle fut au moment de la création.

Lord Nelvil avoit fixé son départ pour Rome au lendemain, lorsqu'il entendit pendant la nuit des cris affreux dans la ville; il se hâta de sortir de son auberge pour en savoir la cause, et vit un incendie qui partoit du port et remontoit de maison en maison jusqu'au haut de la ville; les flammes se répétoient au loin dans la mer; le vent, qui augmentoit leur vivacité, agitoit aussi leur image dans les flots, et les vagues soulevées réfléchissoient de mille manières les traits sanglants d'un feu sombre.

Les habitants d'Ancône, n'ayant point chez eux de pompes en bon état, se hâtoient de porter avec leurs bras quelques secours (1). On entendoit, à travers les cris, le bruit de chaînes des galériens, employés à sauver la ville qui leur servoit de prison. Les diverses nations du Levant, que le commerce attire à Ancône, exprimoient leur effroi par la stupeur de leurs regards. Les marchands, à l'aspect de leurs magasins en flamme, perdoient entièrement la présence d'esprit. Les alarmes pour la fortune troublent autant le commun des hommes que la crainte de la mort, et

(1) *Voyez* les Notes à la fin de chaque volume.

n'inspirent pas cet élan de l'ame, cet enthousiasme qui fait trouver des ressources.

Les cris des matelots ont toujours quelque chose de lugubre et de prolongé, que la terreur rendoit encore bien plus effrayant. Les mariniers, sur les bords de la mer Adriatique, sont revêtus d'une capote rouge et brune très-singulière; et du milieu de ce vêtement sortoit le visage animé des Italiens, qui peignoit la crainte sous mille formes. Les habitants, couchés par terre dans les rues, couvroient leurs têtes de leurs manteaux, comme s'il ne leur restoit plus rien à faire qu'à ne pas voir leur désastre; d'autres se jetoient dans les flammes sans la moindre espérance d'y échapper : on voyoit tour-à-tour une fureur et une résignation aveugles, mais nulle part le sang-froid qui double les moyens et les forces.

Oswald se souvint qu'il y avoit deux bâtiments anglais dans le port; et ces bâtiments ont à bord des pompes parfaitement bien faites : il courut chez le capitaine, et monta avec lui sur le bateau, pour aller chercher ces pompes. Les habitants qui le virent entrer dans la chaloupe lui crioient : *Ah! vous faites bien, vous autres étrangers, de quitter notre malheureuse ville.* — Nous allons revenir, dit Oswald. — Ils ne le crurent pas. Il revint pourtant,

établit l'une de ses pompes en face de la première maison qui brûloit sur le port, et l'autre vis-à-vis de celle qui brûloit au milieu de la rue. Le comte d'Erfeuil exposoit sa vie avec insouciance, courage et gaîté; les matelots anglais et les domestiques de lord Nelvil vinrent tous à son aide : car les habitants d'Ancône restoient immobiles, comprenant à peine ce que ces étrangers vouloient faire, et ne croyant pas du tout à leurs succès.

Les cloches sonnoient de toutes parts, les prêtres faisoient des processions; les femmes pleuroient, en se prosternant devant quelques images de saints au coin des rues; mais personne ne pensoit aux secours naturels que Dieu a donnés à l'homme pour se défendre. Cependant, quand les habitants aperçurent les heureux effets de l'activité d'Oswald; quand ils virent que les flammes s'éteignoient, et que leurs maisons seroient conservées, ils passèrent de l'étonnement à l'enthousiasme; ils se pressoient autour de lord Nelvil, et lui baisoient les mains avec un empressement si vif, qu'il étoit obligé d'avoir recours à la colère, pour écarter de lui tout ce qui pouvoit retarder la succession rapide des ordres et des mouvements nécessaires pour sauver la ville. Tout le monde s'étoit rangé sous son comman-

dement, parce que dans les plus petites comme dans les plus grandes circonstances, dès qu'il y a du danger, le courage prend sa place : dès que les hommes ont peur, ils cessent d'être jaloux.

Oswald, à travers la rumeur générale, distingua cependant des cris plus horribles que tous les autres, qui se faisoient entendre à l'autre extrémité de la ville. Il demanda d'où venoient ces cris : on lui dit qu'ils partoient du quartier des Juifs : l'officier de police avoit coutume de fermer les barrières de ce quartier le soir; et l'incendie gagnant de ce côté, les Juifs ne pouvoient s'échapper. Oswald frémit à cette idée, et demanda qu'à l'instant le quartier fût ouvert; mais quelques femmes du peuple qui l'entendirent, se jetèrent à ses pieds, pour le conjurer de n'en rien faire: *Vous voyez bien*, disoient-elles, *ô notre bon ange! que c'est sûrement à cause des Juifs qui sont ici, que nous avons souffert cet incendie; ce sont eux qui nous portent malheur, et si vous les mettez en liberté, toute l'eau de la mer n'éteindra pas les flammes :* et elles supplioient Oswald de laisser brûler les Juifs, avec autant d'éloquence et de douceur que si elles avoient demandé un acte de clémence. Ce n'étoient point de méchantes femmes, mais des imagi-

nations superstitieuses, vivement frappées par un grand malheur. Oswald contenoit à peine son indignation, en entendant ces étranges prières.

Il envoya quatre matelots anglais avec des haches, pour briser les barrières qui retenoient ces malheureux; et ils se répandirent à l'instant dans la ville, courant à leurs marchandises, au milieu des flammes, avec cette avidité de fortune qui a quelque chose de bien sombre, quand elle fait braver la mort. On diroit que l'homme, dans l'état actuel de la société, n'a presque rien à faire du simple don de la vie.

Il ne restoit plus qu'une maison au haut de la ville, que les flammes entouroient tellement qu'il étoit impossible de les éteindre, et plus impossible encore d'y pénétrer. Les habitants d'Ancône avoient montré si peu d'intérêt pour cette maison, que les matelots anglais, ne la croyant point habitée, avoient ramené leurs pompes vers le port. Oswald lui-même, étourdi par les cris de ceux qui l'entouroient, et qui l'appeloient à leur secours, n'y avoit pas fait attention. L'incendie s'étoit communiqué plus tard de ce côté, mais y avoit fait de grands progrès. Lord Nelvil demanda si vivement quelle étoit cette maison,

qu'un homme enfin lui répondit que c'étoit l'hôpital des fous. A cette idée toute son ame fut bouleversée; il se retourna, et ne vit plus aucun de ses matelots autour de lui : le comte d'Erfeuil n'y étoit pas non plus; et c'étoit en vain qu'il se seroit adressé aux habitants d'Ancône : ils étoient presque tous occupés à sauver ou à faire sauver leurs marchandises, et trouvoient absurde de s'exposer pour des hommes dont il n'y avoit pas un qui ne fût fou sans remède : *C'est une bénédiction du ciel,* disoient-ils, *pour eux et pour leurs parents, s'ils meurent ainsi sans que ce soit la faute de personne.*

Pendant que l'on tenoit de semblables discours autour d'Oswald, il marchoit à grands pas vers l'hôpital; et la foule qui le blâmoit, le suivoit avec un sentiment d'enthousiasme involontaire et confus. Oswald, arrivé près de la maison, vit, à la seule fenêtre qui n'étoit pas entourée par les flammes, des insensés qui regardoient les progrès de l'incendie, et sourioient de ce rire déchirant qui suppose ou l'ignorance de tous les maux de la vie, ou tant de douleur au fond de l'ame, qu'aucune forme de la mort ne peut plus causer d'épouvante. Un frissonnement inexprimable s'empara d'Oswald à ce spectacle : il avoit senti,

dans le moment le plus affreux de son désespoir, que sa raison étoit prête à se troubler; et, depuis cette époque, l'aspect de la folie lui inspiroit toujours la pitié la plus douloureuse. Il saisit une échelle qui se trouvoit près de là; il l'appuie contre le mur, monte au milieu des flammes, et entre par la fenêtre dans une chambre où les malheureux qui restoient à l'hôpital étoient tous réunis.

Leur folie étoit assez douce pour que, dans l'intérieur de la maison, tous fussent libres, excepté un seul qui étoit enchaîné dans cette même chambre où les flammes se faisoient jour à travers la porte, mais n'avoient pas encore consumé le plancher. Oswald, apparoissant au milieu de ces misérables créatures, toutes dégradées par la maladie et la souffrance, produisit sur elles un si grand effet de surprise et d'enchantement, qu'il s'en fit obéir d'abord sans résistance. Il leur ordonna de descendre devant lui, l'un après l'autre, par l'échelle, que les flammes pouvoient dévorer dans un moment. Le premier de ces malheureux obéit sans proférer une parole: l'accent et la physionomie de lord Nelvil l'avoient entièrement subjugué. Un troisième voulut résister, sans se douter du danger que lui faisoit courir chaque moment de retard,

et sans penser au péril auquel il exposoit Oswald, en le retenant plus long-temps. Le peuple, qui sentoit toute l'horreur de cette situation, crioit à lord Nelvil de revenir, de laisser ces insensés s'en retirer comme ils le pourroient : mais le libérateur n'écoutoit rien avant d'avoir achevé sa généreuse entreprise.

Sur les six malheureux qui étoient dans l'hôpital, cinq étoient déjà sauvés; il ne restoit plus que le sixième, qui étoit enchaîné. Oswald détache ses fers, et veut lui faire prendre, pour échapper, les mêmes moyens qu'à ses compagnons: mais c'étoit un pauvre jeune homme privé tout-à-fait de la raison; et, se trouvant en liberté après deux ans de chaîne, il s'élançoit dans la chambre avec une joie désordonnée. Cette joie devint de la fureur, lorsqu'Oswald voulut le faire sortir par la fenêtre. Lord Nelvil, voyant alors que les flammes gagnoient toujours de plus en plus la maison, et qu'il étoit impossible de décider cet insensé à se sauver lui-même, le saisit dans ses bras, malgré les efforts du malheureux qui luttoit contre son bienfaiteur. Il l'emporta sans savoir où il mettoit les pieds, tant la fumée obscurcissoit sa vue : il sauta les derniers échelons au hasard, et remit l'infortuné, qui

l'injurioit encore, à quelques personnes, en leur faisant promettre d'avoir soin de lui.

Oswald, animé par le danger qu'il venoit de courir, les cheveux épars, le regard fier et doux, frappa d'admiration et presque de fanatisme la foule qui le considéroit; les femmes surtout s'exprimoient avec cette imagination qui est un don presque universel en Italie, et prête souvent de la noblesse aux discours des gens du peuple. Elles se jetoient à genoux devant lui, et s'écrioient : *Vous êtes sûrement saint Michel, le patron de notre ville, déployez vos ailes, mais ne nous quittez pas : allez là-haut, sur le clocher de la cathédrale, pour que de là toute la ville vous voie et vous prie. — Mon enfant est malade*, disoit l'une, *guérissez-le. — Dites-moi*, disoit l'autre, *où est mon mari, qui est absent depuis plusieurs années*. Oswald cherchoit une manière de s'échapper. Le comte d'Erfeuil arriva, et lui dit, en lui serrant la main : — Cher Nelvil, il faut pourtant partager quelque chose avec ses amis; c'est mal fait de prendre ainsi pour soi seul tous les périls. — Tirez-moi d'ici, lui dit Oswald à voix basse. — Un moment d'obscurité favorisa leur fuite; et tous les deux en hâte allèrent prendre des chevaux à la poste.

Lord Nelvil éprouva d'abord quelque douceur par le sentiment de la bonne action qu'il venoit de faire : mais avec qui pouvoit-il en jouir, maintenant que son meilleur ami n'existoit plus? Malheur aux orphelins! les événements fortunés, aussi-bien que les peines, leur font sentir la solitude du cœur. Comment, en effet, remplacer jamais cette affection née avec nous, cette intelligence, cette sympathie du sang, cette amitié préparée par le ciel entre un enfant et son père? On peut encore aimer; mais confier toute son ame est un bonheur qu'on ne trouvera plus.

CHAPITRE V.

Oswald parcourut la Marche d'Ancône et l'État ecclésiastique jusqu'à Rome, sans rien observer, sans s'intéresser à rien; la disposition mélancolique de son ame en étoit la cause, et puis une certaine indolence naturelle, à laquelle il n'étoit arraché que par les passions fortes. Son goût pour les arts ne s'étoit point encore développé : il n'avoit vécu qu'en France, où la société est tout; et à Lon-

dres, où les intérêts politiques absorbent presque tous les autres : son imagination, concentrée dans ses peines, ne se complaisoit point encore aux merveilles de la nature, ni aux chefs-d'œuvre des arts.

Le comte d'Erfeuil parcouroit chaque ville, le guide des voyageurs à la main; il avoit à-la-fois le double plaisir de perdre son temps à tout voir, et d'assurer qu'il n'avoit rien vu qui pût être admiré, quand on connoissoit la France. L'ennui du comte d'Erfeuil décourageoit Oswald; il avoit d'ailleurs des préventions contre les Italiens et contre l'Italie : il ne pénétroit pas encore le mystère de cette nation ni de ce pays; mystère qu'il faut comprendre par l'imagination, plutôt que par cet esprit de jugement qui est particulièrement développé dans l'éducation anglaise.

Les Italiens sont bien plus remarquables par ce qu'ils ont été, et par ce qu'ils pourroient être, que par ce qu'ils sont maintenant. Le désert qui environne la ville de Rome, cette terre fatiguée de gloire, qui semble dédaigner de produire, n'est qu'une contrée inculte et négligée, pour qui la considère seulement sous les rapports de l'utilité. Oswald, accoutumé dès son enfance à l'amour de l'ordre et de la prospérité publique, reçut

d'abord des impressions défavorables, en traversant des plaines abandonnées qui annonçoient l'approche de la ville autrefois reine du monde : il blâma l'indolence des habitants et de leurs chefs. Lord Nelvil jugeoit l'Italie en administrateur éclairé; le comte d'Erfeuil en homme du monde : ainsi, l'un par raison, et l'autre par légèreté, n'éprouvoient point l'effet que la campagne de Rome produit sur l'imagination, quand on s'est pénétré des souvenirs et des regrets, des beautés naturelles et des malheurs illustres, qui répandent sur ce pays un charme indéfinissable.

Le comte d'Erfeuil faisoit de comiques lamentations sur les environs de Rome. — Quoi! disoit-il, point de maisons de campagne, point de voitures, rien qui annonce le voisinage d'une grande ville! Ah! bon Dieu, quelle tristesse! En approchant de Rome, les postillons s'écrièrent avec transport : *Voyez, voyez, c'est la coupole de Saint-Pierre!* Les Napolitains montrent ainsi le Vésuve; et la mer fait de même l'orgueil des habitants des côtes. — On croiroit voir le dôme des Invalides, s'écria le comte d'Erfeuil. — Cette comparaison, plus patriotique que juste, détruisit l'effet qu'Oswald auroit pu recevoir, à l'aspect de cette magnifique merveille de la création

des hommes. Ils entrèrent dans Rome, non par un beau jour, non par une belle nuit, mais par un soir obscur, par un temps gris, qui ternit et confond tous les objets. Ils traversèrent le Tibre sans le remarquer; ils arrivèrent à Rome par la porte du Peuple, qui conduit d'abord au Corso, à la plus grande rue de la ville moderne, mais à la partie de Rome qui a le moins d'originalité, puisqu'elle ressemble davantage aux autres villes de l'Europe.

La foule se promenoit dans les rues; des marionnettes et des charlatans formoient des groupes sur la place où s'élève la colonne Antonine. Toute l'attention d'Oswald fut captivée par les objets les plus près de lui. Le nom de Rome ne retentissoit point encore dans son ame; il ne sentoit que le profond isolement qui serre le cœur, quand vous entrez dans une ville étrangère, quand vous voyez cette multitude de personnes à qui votre existence est inconnue, et qui n'ont aucun intérêt commun avec vous. Ces réflexions, si tristes pour tous les hommes, le sont encore plus pour les Anglais, qui sont accoutumés à vivre entre eux, et se mêlent difficilement avec les mœurs des autres peuples. Dans le vaste caravansérail de Rome, tout est étranger, même les Ro-

mains, qui semblent habiter là, non comme des possesseurs, *mais comme des pélerins qui se reposent auprès des ruines* (2). Oswald, oppressé par des sentiments pénibles, alla s'enfermer chez lui, et ne sortit point pour voir la ville. Il étoit bien loin de penser que ce pays, dans lequel il entroit avec un tel sentiment d'abattement et de tristesse, seroit bientôt pour lui la source de tant d'idées et de jouissances nouvelles.

LIVRE II.

CORINNE AU CAPITOLE.

CHAPITRE Ier.

OSWALD se réveilla dans Rome. Un soleil éclatant, un soleil d'Italie, frappa ses premiers regards; et son ame fut pénétrée d'un sentiment d'amour et de reconnoissance pour le ciel, qui sembloit se manifester par ces beaux rayons. Il entendit résonner les cloches des nombreuses églises de la ville; des coups de canon, de distance en distance, annonçoient quelque grande solennité: il demanda quelle en étoit la cause; on lui répondit qu'on devoit couronner, le matin même, au Capitole, la femme la plus célèbre de l'Italie, Corinne, poète, écrivain, improvisatrice, et l'une des plus belles personnes de Rome. Il fit quelques questions sur cette cérémonie, consacrée par les noms de Pétrarque et du Tasse; et toutes

les réponses qu'il reçut, excitèrent vivement sa curiosité.

Il n'y avoit certainement rien de plus contraire aux habitudes et aux opinions d'un Anglais, que cette grande publicité donnée à la destinée d'une femme : mais l'enthousiasme qu'inspirent aux Italiens tous les talents de l'imagination, gagne, au moins momentanément, les étrangers; et l'on oublie les préjugés mêmes de son pays, au milieu d'une nation si vive dans l'expression des sentiments qu'elle éprouve. Les gens du peuple à Rome connoissent les arts, raisonnent avec goût sur les statues : les tableaux, les monuments, les antiquités, et le mérite littéraire porté à un certain degré, sont pour eux un intérêt national.

Oswald sortit pour aller sur la place publique; il y entendit parler de Corinne, de son talent, de son génie. On avoit décoré les rues par lesquelles elle devoit passer. Le peuple, qui ne se rassemble d'ordinaire que sur les pas de la fortune ou de la puissance, étoit là presqu'en rumeur, pour voir une personne dont l'esprit étoit la seule distinction. Dans l'état actuel des Italiens, la gloire des beaux-arts est l'unique qui leur soit permise; et ils sentent le génie en ce genre avec une vivacité qui de-

vroit faire naître beaucoup de grands hommes, s'il suffisoit de l'applaudissement pour les produire, s'il ne falloit pas une vie forte, de grands intérêts et une existence indépendante, pour alimenter la pensée.

Oswald se promenoit dans les rues de Rome, en attendant l'arrivée de Corinne. A chaque instant on la nommoit, on racontoit d'elle un trait nouveau, qui annonçoit la réunion de tous les talents qui captivent l'imagination. L'un disoit que sa voix étoit la plus touchante d'Italie; l'autre, que personne ne jouoit la tragédie comme elle; l'autre, qu'elle dansoit comme une nymphe, et qu'elle dessinoit avec autant de grâce que d'invention : tous disoient qu'on n'avoit jamais écrit ni improvisé d'aussi beaux vers, et que, dans la conversation habituelle, elle avoit tour à tour une grâce et une éloquence qui charmoient tous les esprits. On disputoit pour savoir quelle ville d'Italie lui avoit donné la naissance : mais les Romains soutenoient vivement qu'il falloit être né à Rome pour parler l'italien avec cette pureté. Son nom de famille étoit ignoré. Son premier ouvrage avoit paru cinq ans auparavant, et portoit seulement le nom de Corinne. Personne ne savoit où elle avoit vécu, ni ce qu'elle avoit été avant cette époque; elle avoit

maintenant à peu près vingt-six ans. Ce mystère et cette publicité tout-à-la-fois, cette femme dont tout le monde parloit, et dont on ne connoissoit pas le véritable nom, parurent à lord Nelvil l'une des merveilles du singulier pays qu'il venoit voir. Il auroit jugé très-sévèrement une telle femme en Angleterre: mais il n'appliquoit à l'Italie aucune des convenances sociales, et le couronnement de Corinne lui inspiroit d'avance l'intérêt que feroit naître une aventure de l'Arioste.

Une musique très-belle et très-éclatante précéda l'arrivée de la marche triomphale. Un événement, quel qu'il soit, annoncé par la musique, cause toujours de l'émotion. Un grand nombre de seigneurs romains et quelques étrangers précédoient le char qui conduisoit Corinne; *c'est le cortége de ses admirateurs*, dit un Romain. — *Oui*, répondit l'autre; *elle reçoit l'encens de tout le monde, mais elle n'accorde à personne une préférence décidée; elle est riche, indépendante; l'on croit même, et certainement elle en a bien l'air, que c'est une femme d'une illustre naissance, qui ne veut pas être connue.* — *Quoi qu'il en soit*, reprit un troisième, *c'est une divinité entourée de nuages*. Oswald regarda l'homme qui parloit ainsi, et tout désignoit en lui le rang le plus obscur de la société;

mais, dans le Midi, l'on se sert si naturellement des expressions les plus poétiques, qu'on diroit qu'elles se puisent dans l'air, et sont inspirées par le soleil.

Enfin les quatre chevaux blancs qui traînoient le char de Corinne, se firent place au milieu de la foule. Corinne étoit assise sur ce char construit à l'antique; et de jeunes filles, vêtues de blanc, marchoient à côté d'elle. Partout où elle passoit, l'on jetoit en abondance des parfums dans les airs; chacun se mettoit aux fenêtres pour la voir, et ces fenêtres étoient parées en dehors de pots de fleurs et de tapis d'écarlate; tout le monde crioit: *Vive Corinne! vive le génie, vive la beauté!* L'émotion étoit générale: mais lord Nelvil ne la partageoit point encore; et bien qu'il se fût déjà dit qu'il falloit mettre à part, pour juger tout cela, la réserve de l'Angleterre et les plaisanteries françaises, il ne se livroit point à cette fête, lorsqu'enfin il aperçut Corinne.

Elle étoit vêtue comme la Sibylle du Dominiquin, un schall des Indes tourné autour de sa tête, et ses cheveux, du plus beau noir, entremêlés avec ce schall; sa robe étoit blanche; une draperie bleue se rattachoit au-dessous de son sein; et son costume étoit très-pittoresque, sans s'écarter cependant assez des

usages reçus, pour que l'on pût y trouver de l'affectation. Son attitude sur le char étoit noble et modeste : on apercevoit bien qu'elle étoit contente d'être admirée; mais un sentiment de timidité se mêloit à sa joie, et sembloit demander grâce pour son triomphe : l'expression de sa physionomie, de ses yeux, de son sourire, intéressoit pour elle; et le premier regard fit de lord Nelvil son ami, avant même qu'une impression plus vive le subjuguât. Ses bras étoient d'une éclatante beauté; sa taille grande, mais un peu forte, à la manière des statues grecques, caractérisoit énergiquement la jeunesse et le bonheur; son regard avoit quelque chose d'inspiré. L'on voyoit dans sa manière de saluer, et de remercier pour les applaudissements qu'elle recevoit, une sorte de naturel qui relevoit l'éclat de la situation extraordinaire dans laquelle elle se trouvoit : elle donnoit à-la-fois l'idée d'une prêtresse d'Apollon, qui s'avançoit vers le temple du Soleil, et d'une femme parfaitement simple dans les rapports habituels de la vie; enfin, tous ses mouvements avoient un charme qui excitoit l'intérêt et la curiosité, l'étonnement et l'affection.

L'admiration du peuple pour elle alloit toujours croissant, plus elle approchoit du

Capitole, de ce lieu si fécond en souvenirs. Ce beau ciel, ces Romains si enthousiastes, et par-dessus tout Corinne, électrisoient l'imagination d'Oswald : il avoit vu souvent dans son pays des hommes d'état portés en triomphe par le peuple; mais c'étoit pour la première fois qu'il étoit témoin des honneurs rendus à une femme, à une femme illustrée seulement par les dons du génie : son char de victoire ne coûtoit de larmes à personne; et nul regret, comme nulle crainte, n'empêchoit d'admirer les plus beaux dons de la nature, l'imagination, le sentiment et la pensée.

Oswald étoit tellement absorbé dans ses réflexions, des idées si nouvelles l'occupoient tant, qu'il ne remarqua point les lieux antiques et célèbres à travers lesquels passoit le char de Corinne : c'est au pied de l'escalier qui conduit au Capitole que ce char s'arrêta; et dans ce moment tous les amis de Corinne se précipitèrent pour lui offrir la main. Elle choisit celle du prince Castel-Forte, le grand seigneur romain le plus estimé par son esprit et son caractère; chacun approuva le choix de Corinne : elle monta cet escalier du Capitole, dont l'imposante majesté sembloit accueillir avec bienveillance les pas légers d'une femme. La musique se fit entendre avec un nouvel

éclat au moment de l'arrivée de Corinne, le canon retentit, et la sibylle triomphante entra dans le palais préparé pour la recevoir.

Au fond de la salle où elle fut reçue, étoient placés le sénateur qui devoit la couronner, et les conservateurs du sénat : d'un côté tous les cardinaux et les femmes les plus distinguées du pays, de l'autre les hommes de lettres de l'académie de Rome; à l'extrémité opposée, la salle étoit occupée par une partie de la foule immense qui avoit suivi Corinne. La chaise destinée pour elle étoit sur un gradin inférieur à celui du sénateur. Corinne, avant de s'y placer, devoit, selon l'usage, en présence de cette auguste assemblée, mettre un genou en terre sur le premier degré. Elle le fit avec tant de noblesse et de modestie, de douceur et de dignité, que lord Nelvil sentit en ce moment ses yeux mouillés de larmes; il s'étonna lui-même de son attendrissement : mais au milieu de tout cet éclat, de tous ces succès, il lui sembloit que Corinne avoit imploré, par ses regards, la protection d'un ami, protection dont jamais une femme, quelque supérieure qu'elle soit, ne peut se passer; et il pensoit en lui-même qu'il seroit doux d'être l'appui de celle à qui sa sensibilité seule rendroit cet appui nécessaire.

Dès que Corinne fut assise, les poètes romains commencèrent à lire les sonnets et les odes qu'ils avoient composés pour elle. Tous l'exaltoient jusques aux cieux; mais ils lui donnoient des louanges qui ne la caractérisoient pas plus qu'une autre femme d'un génie supérieur. C'étoit une agréable réunion d'images et d'allusions à la mythologie, qu'on auroit pu, depuis Sapho jusqu'à nos jours, adresser de siècle en siècle à toutes les femmes que leurs talents littéraires ont illustrées.

Déjà lord Nelvil souffroit de cette manière de louer Corinne; il lui sembloit déjà qu'en la regardant il auroit fait à l'instant même un portrait d'elle plus juste, plus vrai, plus détaillé, un portrait enfin qui ne pût convenir qu'à Corinne.

CHAPITRE II.

Le prince Castel-Forte prit la parole; et ce qu'il dit sur Corinne attira l'attention de toute l'assemblée. C'étoit un homme de cinquante ans, qui avoit dans ses discours et dans son maintien beaucoup de mesure et de dignité:

son âge, et l'assurance qu'on avoit donnée à lord Nelvil qu'il n'étoit que l'ami de Corinne, lui inspirèrent un intérêt sans mélange pour le portrait qu'il fit d'elle. Oswald, sans ces motifs de sécurité, se seroit déjà senti capable d'un mouvement confus de jalousie.

Le prince Castel-Forte lut quelques pages en prose, sans prétention, mais singulièrement propres à faire connoître Corinne. Il indiqua d'abord le mérite particulier de ses ouvrages : il dit que ce mérite consistoit en partie dans l'étude approfondie qu'elle avoit faite des littératures étrangères ; elle savoit unir au plus haut degré l'imagination, les tableaux, la vie brillante du Midi, cette connoissance, cette observation du cœur humain, qui semble le partage des pays où les objets extérieurs excitent moins l'intérêt.

Il vanta la grâce et la gaîté de Corinne, cette gaîté qui ne tenoit en rien à la moquerie, mais seulement à la vivacité de l'esprit, à la fraîcheur de l'imagination : il essaya de louer sa sensibilité ; mais on pouvoit aisément deviner qu'un regret personnel se mêloit à ce qu'il en disoit. Il se plaignit de la difficulté qu'éprouvoit une femme supérieure, à rencontrer l'objet dont elle s'est fait une image idéale, une image revêtue de tous les

dans que le cœur et le génie peuvent souhaiter : il se complut cependant à peindre la sensibilité passionnée qui inspiroit la poésie de Corinne, et l'art qu'elle avoit de saisir des rapports touchants entre les beautés de la nature et les impressions les plus intimes de l'ame. Il releva l'originalité des expressions de Corinne, de ces expressions qui naissent toutes de son caractère et de sa manière de sentir, sans que jamais aucune nuance d'affectation pût altérer un genre de charme non-seulement naturel, mais involontaire.

Il parla de son éloquence comme d'une force toute-puissante, qui devoit d'autant plus entraîner ceux qui l'écoutoient, qu'ils avoient en eux-mêmes plus d'esprit et de sensibilité véritables. « Corinne, dit-il, est sans « doute la femme la plus célèbre de notre « pays; et cependant ses amis seuls peuvent « la peindre : car les qualités de l'ame, quand « elles sont vraies, ont toujours besoin d'être « devinées; l'éclat, aussi-bien que l'obscurité, « peut empêcher de les reconnoître, si quel- « que sympathie n'aide pas à les pénétrer. » Il s'étendit sur son talent d'improviser, qui ne ressembloit en rien à ce qu'on est convenu d'appeler de ce nom en Italie. « Ce n'est pas « seulement, continua-t-il, à la fécondité de

« son esprit qu'il faut l'attribuer, mais à l'émo-
« tion profonde qu'excitent en elle toutes les
« pensées généreuses; elle ne peut prononcer
« un mot qui les rappelle, sans que l'inépui-
« sable source des sentiments et des idées,
« l'enthousiasme, ne l'anime et ne l'inspire. »
Le prince de Castel-Forte fit sentir aussi le
charme d'un style toujours pur, toujours har-
monieux. « La poésie de Corinne, ajouta-t-il,
« est une mélodie intellectuelle, qui seule
« peut exprimer le charme des impressions
« les plus fugitives et les plus délicates. »

Il vanta l'entretien de Corinne; on sentoit
qu'il en avoit goûté les délices. « L'imagina-
« tion et la simplicité, la justesse et l'exalta-
« tion, la force et la douceur, se réunissent,
« disoit-il, dans une même personne, pour
« varier à chaque instant tous les plaisirs de
« l'esprit; on peut lui appliquer ce charmant
« vers de Pétrarque :

Il parlar che nell' anima si sente *;

« et je lui crois quelque chose de cette grâce
« tant vantée, de ce charme oriental, que les
« anciens attribuoient à Cléopâtre.

« Les lieux que j'ai parcourus avec elle,

* Le langage qu'on entend au fond de l'ame.

« ajouta le prince Castel-Forte, la musique « que nous avons entendue ensemble, les ta- « bleaux qu'elle m'a fait voir, les livres qu'elle « m'a fait comprendre, composent l'univers « de mon imagination. Il y a dans tous ces « objets une étincelle de sa vie; et s'il me « falloit exister loin d'elle, je voudrois au « moins m'en entourer, certain que je serois « de ne retrouver nulle part cette trace de feu, « cette trace d'elle enfin qu'elle y a laissée. « Oui, continua-t-il (et dans ce moment ses « yeux tombèrent par hasard sur Oswald), « voyez Corinne, si vous pouvez passer votre « vie avec elle, si cette double existence qu'elle « vous donnera peut vous être long-temps as- « surée; mais ne la voyez pas, si vous êtes « condamné à la quitter : vous chercheriez en « vain, tant que vous vivriez, cette ame créa- « trice qui partageoit et multiplioit vos senti- « ments et vos pensées; vous ne la retrouve- « riez jamais. »

Oswald tressaillit à ces paroles; ses yeux se fixèrent sur Corinne, qui les écoutoit avec une émotion que l'amour-propre ne faisoit pas naître, mais qui tenoit à des sentiments plus aimables et plus touchants. Le prince Castel-Forte reprit son discours, qu'un moment d'attendrissement lui avoit fait suspen-

dre; il parla du talent de Corinne pour la peinture, pour la musique, pour la déclamation, pour la danse: il dit que, dans tous les talents, c'étoit toujours Corinne, ne s'astreignant point à telle manière, à telle règle, mais exprimant dans des langages variés la même puissance d'imagination, le même enchantement des beaux-arts, sous leurs diverses formes.

« Je ne me flatte pas, dit en terminant le « prince Castel-Forte, d'avoir pu peindre une « personne dont il est impossible d'avoir l'idée « quand on ne l'a pas entendue: mais sa pré- « sence est pour nous à Rome comme l'un des « bienfaits de notre ciel brillant, de notre na- « ture inspirée. Corinne est le lien de ses amis « entre eux; elle est le mouvement, l'intérêt « de notre vie; nous comptons sur sa bonté; « nous sommes fiers de son génie; nous disons « aux étrangers: — Regardez-la, c'est l'image « de notre belle Italie; elle est ce que nous se- « rions sans l'ignorance, l'envie, la discorde « et l'indolence auxquelles notre sort nous a « condamnés. — Nous nous plaisons à la « contempler comme une admirable produc- « tion de notre climat, de nos beaux-arts, « comme un rejeton du passé, comme une « prophétie de l'avenir : et quand les étran-

« gers insultent à ce pays, d'où sont sorties
« les lumières qui ont éclairé l'Europe; quand
« ils sont sans pitié pour nos torts, qui nais-
« sent de nos malheurs, nous leur disons : —
« Regardez Corinne. — Oui, nous suivrions
« ses traces, nous serions hommes comme elle
« est femme, si les hommes pouvoient, comme
« les femmes, se créer un monde dans leur
« propre cœur, et si notre génie, nécessaire-
« ment dépendant des relations sociales et
« des circonstances extérieures, pouvoit s'al-
« lumer tout entier au seul flambeau de la
« poésie. »

Au moment où le prince Castel-Forte cessa de parler, des applaudissements unanimes se firent entendre; et quoiqu'il y eût dans la fin de son discours un blâme indirect de l'état actuel des Italiens, tous les grands de l'état l'approuvèrent; tant il est vrai qu'on trouve en Italie cette sorte de libéralité qui ne porte pas à changer les institutions, mais qui fait pardonner, dans les esprits supérieurs, une opposition tranquille aux préjugés existants!

La réputation du prince Castel-Forte étoit très-grande à Rome. Il parloit avec une sagacité rare; et c'étoit un don remarquable dans un pays où l'on met encore plus d'esprit dans sa conduite que dans ses discours. Il n'avoit

pas dans les affaires l'habileté qui distingue souvent les Italiens; mais il se plaisoit à penser, et ne craignoit pas la fatigue de la méditation. Les heureux habitants du Midi se refusent quelquefois à cette fatigue, et se flattent de tout deviner par l'imagination, comme leur féconde terre donne des fruits sans culture, à l'aide seulement de la faveur du ciel.

CHAPITRE III.

Corinne se leva lorsque le prince Castel-Forte eut cessé de parler; elle le remercia par une inclination de tête si noble et si douce, qu'on y sentoit tout-à-la-fois et la modestie, et la joie bien naturelle d'avoir été louée selon son cœur. Il étoit d'usage que le poète couronné au Capitole improvisât ou récitât une pièce de vers, avant que l'on posât sur sa tête les lauriers qui lui étoient destinés. Corinne se fit apporter sa lyre, instrument de son choix, qui ressembloit beaucoup à la harpe, mais étoit cependant plus antique par la forme, et plus simple dans les sons. En l'accordant, elle éprouva d'abord un grand sentiment de timi-

dité; et ce fut avec une voix tremblante qu'elle demanda le sujet qui lui étoit imposé. — *La gloire et le bonheur de l'Italie!* s'écria-t-on autour d'elle, d'une voix unanime. — Eh bien! oui, reprit-elle, déjà saisie, déjà soutenue par son talent, *La gloire et le bonheur de l'Italie!* Et se sentant animée par l'amour de son pays, elle se fit entendre dans des vers pleins de charme, dont la prose ne peut donner qu'une idée bien imparfaite.

IMPROVISATION DE CORINNE, AU CAPITOLE.

« Italie, empire du Soleil; Italie, maîtresse « du monde; Italie, berceau des lettres, je te « salue. Combien de fois la race humaine te « fut soumise, tributaire de tes armes, de tes « beaux-arts et de ton ciel!

« Un Dieu quitta l'Olympe pour se réfugier « en Ausonie; l'aspect de ce pays fit rêver les « vertus de l'âge d'or, et l'homme y parut trop « heureux pour l'y supposer coupable.

« Rome conquit l'univers par son génie, et « fut reine par la liberté. Le caractère romain « s'imprima sur le monde; et l'invasion des « barbares, en détruisant l'Italie, obscurcit « l'univers entier.

« L'Italie reparut, avec les divins trésors « que les Grecs fugitifs rapportèrent dans son « sein; le ciel lui révéla ses lois; l'audace de « ses enfants découvrit un nouvel hémisphère: « elle fut reine encore par le sceptre de la « pensée; mais ce sceptre de lauriers ne fit « que des ingrats.

« L'imaignation lui rendit l'univers qu'elle « avoit perdu. Les peintres, les poètes enfan- « tèrent pour elle une terre, un Olympe, des « enfers et des cieux; et le feu qui l'anime, « mieux gardé par son génie que par le dieu « des païens, ne trouva point dans l'Europe « un Prométhée qui le ravît.

« Pourquoi suis-je au Capitole? pourquoi « mon humble front va-t-il recevoir la cou- « ronne que Pétrarque a portée, et qui reste « suspendue au cyprès funèbre du Tasse? « pourquoi...? si vous n'aimiez assez la gloire, « ô mes concitoyens, pour récompenser son « culte autant que ses succès!

« Eh bien, si vous l'aimez cette gloire, qui « choisit trop souvent ses victimes parmi les « vainqueurs qu'elle a couronnés, pensez avec « orgueil à ces siècles qui virent la renaissance « des arts. Le Dante, l'Homère des temps mo-

5.

« dernes, poète sacré de nos mystères reli-
« gieux, héros de la pensée, plongea son génie
« dans le Styx, pour aborder à l'enfer; et son
« ame fut profonde comme les abîmes qu'il a
« décrits.

« L'Italie, au temps de sa puissance, revit
« tout entière dans le Dante. Animé par l'es-
« prit des républiques, guerrier aussi-bien
« que poète, il souffle la flamme des actions
« parmi les morts; et ses ombres ont une vie
« plus forte que les vivants d'aujourd'hui.

« Les souvenirs de la terre les poursuivent
« encore; leurs passions sans but s'acharnent
« à leur cœur; elles s'agitent sur le passé, qui
« leur semble encore moins irrévocable que
« leur éternel avenir.

« On diroit que le Dante, banni de son
« pays, a transporté dans les régions imagi-
« naires les peines qui le dévoroient. Ses om-
« bres demandent sans cesse des nouvelles de
« l'existence, comme le poète lui-même s'in-
« forme de sa patrie; et l'enfer s'offre à lui
« sous les couleurs de l'exil.

« Tout à ses yeux se revêt du costume de
« Florence. Les morts antiques qu'il évoque,
« semblent renaître aussi Toscans que lui; ce

« ne sont point les bornes de son esprit, c'est « la force de son ame qui fait entrer l'univers « dans le cercle de sa pensée.

« Un enchaînement mystique de cercles et « de sphères le conduit de l'enfer au purga- « toire, du purgatoire au paradis : historien « fidèle de sa vision, il inonde de clartés les « régions les plus obscures; et le monde qu'il « crée dans son triple poème est complet, « animé, brillant comme une planète nou- « velle, aperçue dans le firmament.

« A sa voix, tout sur la terre se change en « poésie; les objets, les idées, les lois, les « phénomènes, semblent un nouvel Olympe « de nouvelles divinités : mais cette mytho- « logie de l'imagination s'anéantit, comme le « paganisme, à l'aspect du paradis, de cet « océan de lumières, étincelant de rayons et « d'étoiles, de vertus et d'amour.

« Les magiques paroles de notre plus grand « poète sont le prisme de l'univers : toutes ses « merveilles s'y réfléchissent, s'y divisent, s'y « recomposent; les sons imitent les couleurs, « les couleurs se fondent en harmonie; la « rime, sonore ou bizarre, rapide ou prolon- « gée, est inspirée par cette divination poé-

« tique, beauté suprême de l'art, triomphe du « génie, qui découvre dans la nature tous les « secrets en relation avec le cœur de l'homme.

« Le Dante espéroit de son poème la fin de « son exil : il comptoit sur la renommée pour « médiateur, mais il mourut trop tôt pour re- « cueillir les palmes de la patrie. Souvent la « vie passagère de l'homme s'use dans les re- « vers; et si la gloire triomphe, si l'on aborde « enfin sur une plage plus heureuse, la tombe s'ouvre derrière le port, et le destin aux « mille formes annonce souvent la fin de la « vie par le retour du bonheur.

« Ainsi le Tasse infortuné, que vos hom- « mages, Romains, devoient consoler de tant « d'injustices, beau, sensible, chevaleresque, « rêvant les exploits, éprouvant l'amour qu'il « chantoit, s'approcha de ces murs, comme « ses héros de Jérusalem, avec respect et re- « connoissance. Mais la veille du jour choisi « pour le couronner, la mort l'a réclamé pour « sa terrible fête : le ciel est jaloux de la terre, « et rappelle ses favoris des rives trompeuses « du temps.

« Dans un siècle plus fier et plus libre que « celui du Tasse, Pétrarque fut aussi, comme

« le Dante, le poète valeureux de l'indépen-
« dance italienne. Ailleurs on ne connoît de
« lui que ses amours : ici des souvenirs plus
« sévères honorent à jamais son nom ; et la
« patrie l'inspira mieux que Laure elle-même.

« Il ranima l'antiquité par ses veilles ; et,
« loin que son imagination mît obstacle aux
« études les plus profondes, cette puissance
« créatrice, en lui soumettant l'avenir, lui ré-
« véla les secrets des siècles passés. Il éprouva
« que connoître sert beaucoup pour inventer ;
« et son génie fut d'autant plus original, que,
« semblable aux forces éternelles, il sut être
« présent à tous les temps.

« Notre air serein, notre climat riant, ont
« inspiré l'Arioste. C'est l'arc-en-ciel qui parut
« après nos longues guerres : brillant et varié
« comme ce messager du beau temps, il semble
« se jouer familièrement avec la vie ; et sa gaîté
« légère et douce est le sourire de la nature,
« et non pas l'ironie de l'homme.

« Michel-Ange, Raphaël, Pergolèse, Ga-
« lilée, et vous, intrépides voyageurs, avides
« de nouvelles contrées, bien que la nature
« ne pût vous offrir rien de plus beau que la
« vôtre, joignez aussi votre gloire à celle des

« poëtes! Artistes, savants, philosophes, vous « êtes comme eux enfants de ce soleil qui tour « à tour développe l'imagination, anime la « pensée, excite le courage, endort dans le « bonheur, et semble tout promettre ou tout « faire oublier.

« Connoissez-vous cette terre, où les oran- « gers fleurissent, que les rayons des cieux fé- « condent avec amour? Avez-vous entendu « les sons mélodieux qui célèbrent la douceur « des nuits? avez-vous respiré ces parfums, « luxe de l'air déjà si pur et si doux? Répon- « dez, étrangers, la nature est-elle chez vous « belle et bienfaisante?

« Ailleurs, quand des calamités sociales « affligent un pays, les peuples doivent s'y « croire abandonnés par la Divinité : mais ici « nous sentons toujours la protection du ciel; « nous voyons qu'il s'intéresse à l'homme, et « qu'il a daigné le traiter comme une noble « créature.

« Ce n'est pas seulement de pampres et « d'épis que notre nature est parée; mais elle « prodigue sous les pas de l'homme, comme « à la fête d'un souverain, une abondance de « fleurs et de plantes inutiles qui, destinées à « plaire, ne s'abaissent point à servir.

« Les plaisirs délicats, soignés par la nature, « sont goûtés par une nation digne de les sen« tir; les mets les plus simples lui suffisent; « elle ne s'enivre point aux fontaines de vin « que l'abondance lui prépare : elle aime son « soleil, ses beaux-arts, ses monuments, sa « contrée tout-à-la-fois antique et printanière; « les plaisirs raffinés d'une société brillante, « les plaisirs grossiers d'un peuple avide, ne « sont pas faits pour elle.

« Ici, les sensations se confondent avec les « idées; la vie se puise tout entière à la même « source, et l'ame, comme l'air, occupe les « confins de la terre et du ciel. Ici le génie se « sent à l'aise, parce que la rêverie y est douce; « s'il agite, elle calme; s'il regrette un but, « elle lui fait don de mille chimères; si les « hommes l'oppriment, la nature est là pour « l'accueillir.

« Ainsi, toujours elle répare, et sa main « secourable guérit toutes les blessures. Ici « l'on se console des peines mêmes du cœur, « en admirant un Dieu de bonté, en pénétrant « le secret de son amour : les revers passa« gers de notre vie éphémère se perdent dans « le sein fécond et majestueux de l'immortel « univers. »

Corinne fut interrompue pendant quelques moments par les applaudissements les plus impétueux. Le seul Oswald ne se mêla point aux transports bruyants qui l'entouroient. Il avoit penché sa tête sur sa main, lorsque Corinne avoit dit : *Ici l'on se console des peines mêmes du cœur;* et depuis lors il ne l'avoit point relevée. Corinne le remarqua; et bientôt à ses traits, à la couleur de ses cheveux, à son costume, à sa taille élevée, à toutes ses manières enfin, elle le reconnut pour un Anglais. Le deuil qu'il portoit, et sa physionomie pleine de tristesse, la frappèrent. Son regard, alors attaché sur elle, sembloit lui faire doucement des reproches; elle devina les pensées qui l'occupoient, et se sentit le besoin de le satisfaire, en parlant du bonheur avec moins d'assurance, en consacrant à la mort quelques vers au milieu d'une fête. Elle reprit donc sa lyre dans ce dessein, fit rentrer dans le silence toute l'assemblée par les sons touchants et prolongés qu'elle tira de son instrument, et recommença ainsi :

« Il est des peines cependant que notre ciel « consolateur ne sauroit effacer; mais dans « quel séjour les regrets peuvent-ils porter à « l'ame une impression plus douce et plus « noble que dans ces lieux!

« Ailleurs, les vivants trouvent à peine « assez de place pour leurs rapides courses « et leurs ardents desirs; ici, les ruines, les « déserts, les palais inhabités, laissent aux « ombres un vaste espace. Rome maintenant « n'est-elle pas la patrie des tombeaux!

« Le Colysée, les obélisques, toutes les mer-« veilles qui, du fond de l'Égypte et de la « Grèce, de l'extrémité des siècles, depuis « Romulus jusqu'à Léon X, se sont réunies ici, « comme si la grandeur attiroit la grandeur, « et qu'un même lieu dût renfermer tout ce « que l'homme a pu mettre à l'abri du temps; « toutes ces merveilles sont consacrées aux « monuments funèbres. Notre indolente vie « est à peine aperçue; le silence des vivants « est un hommage pour les morts : ils durent, « et nous passons.

« Eux seuls sont honorés, eux seuls sont « encore célèbres; nos destinées obscures re-« lèvent l'éclat de nos ancêtres, notre exis-« tence actuelle ne laisse debout que le passé; « il ne se fait aucun bruit autour des souve-« nirs. Tous nos chefs-d'œuvre sont l'ouvrage « de ceux qui ne sont plus; et le génie lui-« même est compté parmi les illustres morts.

« Peut-être un des charmes secrets de Rome « est-il de réconcilier l'imagination avec le « long sommeil. On s'y résigne pour soi; l'on « en souffre moins pour ce qu'on aime. Les « peuples du Midi se représentent la fin de la « vie sous des couleurs moins sombres que « les habitants du Nord. Le soleil, comme la « gloire, réchauffe même la tombe.

« Le froid et l'isolement du sépulcre sous « ce beau ciel, à côté de tant d'urnes funérai- « res, poursuivent moins les esprits effrayés. « On se croit attendu par la foule des ombres; « et, de notre ville solitaire à la ville souter- « raine, la transition semble assez douce.

« Ainsi la pointe de la douleur est émoussée, « non que le cœur soit blasé, non que l'ame « soit aride; mais une harmonie plus parfaite, « un air plus odoriférant, se mêlent à l'exis- « tence. On s'abandonne à la nature avec « moins de crainte, à cette nature dont le « Créateur a dit : Les lis ne travaillent ni ne « filent; et cependant, quels vêtements des « rois pourroient égaler la magnificence dont « j'ai revêtu ces fleurs! »

Oswald fut tellement ravi par ces dernières strophes, qu'il exprima son admiration par

les témoignages les plus vifs; et cette fois les transports des Italiens eux-mêmes n'égalèrent pas les siens. En effet, c'étoit à lui, plus qu'aux Romains, que la seconde improvisation de Corinne étoit destinée.

La plupart des Italiens ont, en lisant les vers, une sorte de chant monotone, appelé *cantilene,* qui détruit toute émotion (3). C'est en vain que les paroles sont diverses; l'impression reste la même, puisque l'accent, qui est encore plus intime que les paroles, ne change presque point. Mais Corinne récitoit avec une variété de tons qui ne détruisoit pas le charme soutenu de l'harmonie; c'étoit comme des airs différents joués tous par un instrument céleste.

Le son de voix touchant et sensible de Corinne, en faisant entendre cette langue italienne, si pompeuse et si sonore, produisit sur Oswald une impression tout-à-fait nouvelle. La prosodie anglaise est uniforme et voilée; ses beautés naturelles sont toutes mélancoliques; les nuages ont formé ses couleurs, et le bruit des vagues sa modulation: mais quand ces paroles italiennes, brillantes comme un jour de fête, retentissantes comme les instruments de victoire que l'on a comparés à l'écarlate, parmi les couleurs; quand ces pa-

roles, encore tout empreintes des joies qu'un beau climat répand dans tous les cœurs, sont prononcées par une voix émue, leur éclat adouci, leur force concentrée, fait éprouver un attendrissement aussi vif qu'imprévu. L'intention de la nature semble trompée, ses bienfaits inutiles, ses offres repoussées; et l'expression de la peine, au milieu de tant de jouissances, étonne, et touche plus profondément que la douleur chantée dans les langues du Nord, qui semblent inspirées par elle.

CHAPITRE IV.

Le sénateur prit la couronne de myrte et de laurier qu'il devoit placer sur la tête de Corinne. Elle détacha le schall qui entouroit son front; et tous ses cheveux, d'un noir d'ébène, tombèrent en boucles sur ses épaules. Elle s'avança la tête nue, le regard animé par un sentiment de plaisir et de reconnoissance qu'elle ne cherchoit point à dissimuler. Elle se remit une seconde fois à genoux, pour recevoir la couronne, mais elle paroissoit moins troublée et moins tremblante que la première

fois ; elle venoit de parler, elle venoit de remplir son ame des plus nobles pensées ; l'enthousiasme l'emportoit sur la timidité. Ce n'étoit plus une femme craintive, mais une prêtresse inspirée, qui se consacroit avec joie au culte du génie.

Quand la couronne fut placée sur la tête de Corinne, tous les instruments se firent entendre, et jouèrent ces airs triomphants qui exaltent l'ame d'une manière si puissante et si sublime. Le bruit des timbales et des fanfares émut de nouveau Corinne ; ses yeux se remplirent de larmes ; elle s'assit un moment, et couvrit son visage de son mouchoir. Oswald, vivement touché, sortit de la foule, et fit quelques pas pour lui parler ; mais un invincible embarras le retint. Corinne le regarda quelque temps, en prenant garde néanmoins qu'il ne remarquât qu'elle faisoit attention à lui : mais lorsque le prince Castel-Forte vint prendre sa main, pour l'accompagner du Capitole à son char, elle se laissa conduire avec distraction, et retourna la tête plusieurs fois, sous divers prétextes, pour revoir Oswald.

Il la suivit ; et, dans le moment où elle descendoit l'escalier, accompagnée de son cortége, elle fit un mouvement en arrière pour l'apercevoir encore : ce mouvement fit tomber

sa couronne. Oswald se hâta de la relever, et lui dit en la lui rendant quelques mots en italien, qui signifioient que les humbles mortels mettoient aux pieds des dieux la couronne qu'ils n'osoient placer sur leurs têtes (4). Corinne remercia lord Nelvil, en anglais, avec ce pur accent national, ce pur accent insulaire, qui presque jamais ne peut être imité sur le continent. Quel fut l'étonnement d'Oswald en l'entendant! Il resta d'abord immobile à sa place; et, se sentant troublé, il s'appuya sur un des lions de basalte qui sont au pied de l'escalier du Capitole. Corinne le considéra de nouveau, vivement frappée de son émotion; mais on l'entraîna vers son char, et toute la foule disparut, long-temps avant qu'Oswald eût retrouvé sa force et sa présence d'esprit.

Corinne jusqu'alors l'avoit enchanté comme la plus charmante des étrangères, comme l'une des merveilles du pays qu'il vouloit parcourir : mais cet accent anglais lui rappeloit tous les souvenirs de sa patrie; cet accent naturalisoit pour lui tous les charmes de Corinne. Étoit-elle Anglaise? avoit-elle passé plusieurs années de sa vie en Angleterre? Il ne pouvoit le deviner : mais il étoit impossible que l'étude seule apprît à parler ainsi; il falloit que Co-

rinne et lord Nelvil eussent vécu dans le même pays. Qui sait si leurs familles n'étoient pas en relation ensemble? Peut-être même l'avoit-il vue dans son enfance! On a souvent dans le cœur je ne sais quelle image innée de ce qu'on aime, qui pourroit persuader qu'on reconnoît l'objet que l'on voit pour la première fois.

Oswald avoit beaucoup de prévention contre les Italiennes; il les croyoit passionnées, mais mobiles, mais incapables d'éprouver des affections profondes et durables. Déjà ce que Corinne avoit dit au Capitole lui avoit inspiré tout une autre idée; que seroit-ce donc, s'il pouvoit à-la-fois retrouver les souvenirs de sa patrie, et recevoir par l'imagination une vie nouvelle, renaître pour l'avenir, sans rompre avec le passé!

Au milieu de ses rêveries, Oswald se trouva sur le pont Saint-Ange, qui conduit au château du même nom, ou plutôt au tombeau d'Adrien, dont on a fait une forteresse. Le silence du lieu, les pâles ondes du Tibre, les rayons de la lune qui éclairoient les statues placées sur le pont, et faisoient des statues comme des ombres blanches, regardant fixément couler les flots et le temps qui ne les concernent plus; tous ces objets le ramenèrent

à ses idées habituelles. Il mit la main sur sa poitrine, et sentit le portrait de son père qu'il y portoit toujours : il l'en détacha pour le considérer; et le moment de bonheur qu'il venoit d'éprouver, et la cause de ce bonheur, ne lui rappelèrent que trop le sentiment qui l'avoit rendu jadis si coupable envers son père. Cette réflexion renouvela ses remords.

—Éternel souvenir de ma vie! s'écria-t-il; ami trop offensé, et pourtant si généreux! aurois-je pu croire que l'émotion du plaisir pût trouver si tôt accès dans mon ame? Ce n'est pas toi, le meilleur et le plus indulgent des hommes, ce n'est pas toi qui me le reproches; tu veux que je sois heureux, tu le veux encore, malgré mes fautes : mais puissé-je du moins ne pas méconnoître ta voix, si tu me parles du haut du ciel, comme je l'ai méconnue sur la terre!

LIVRE III.

CORINNE.

CHAPITRE Ier.

Le comte d'Erfeuil avoit assisté à la fête du Capitole; il vint le lendemain chez lord Nelvil, et lui dit : — Mon cher Oswald, voulez vous que je vous mène ce soir chez Corinne? — Comment, interrompit vivement Oswald, est-ce que vous la connoissez? — Non, répondit le comte d'Erfeuil : mais une personne aussi célèbre est toujours flattée qu'on desire de la voir; et je lui ai écrit ce matin pour lui demander la permission d'aller chez elle ce soir avec vous. — J'aurois souhaité, répondit Oswald en rougissant, que vous ne m'eussiez pas ainsi nommé sans mon consentement. — Sachez-moi gré, reprit le comte d'Erfeuil, de vous avoir épargné quelques formalités ennuyeuses : au lieu d'aller chez un ambassa-

deur, qui vous auroit mené chez un cardinal, qui vous auroit conduit chez une femme, qui vous auroit introduit chez Corinne, je vous présente, vous me présentez, et nous serons très-bien reçus tous les deux.

— J'ai moins de confiance que vous, et sans doute avec raison, reprit lord Nelvil; je crains que cette demande précipitée n'aït pu déplaire à Corinne. — Pas du tout, je vous assure, dit le comte d'Erfeuil; elle a trop d'esprit pour cela, et sa réponse est très-polie. —Comment! elle vous a répondu, reprit lord Nelvil; et que vous a-t-elle donc dit, mon cher comte? — Ah! mon cher comte, dit en riant M. d'Erfeuil, vous vous adoucissez donc depuis que vous savez que Corinne m'a répondu; mais enfin *je vous aime, et tout est pardonné.* Je vous avouerai donc modestement que dans mon billet j'avois parlé de moi plus que de vous, et que dans sa réponse il me semble qu'elle vous nomme le premier; mais je ne suis jamais jaloux de mes amis. — Assurément, répondit lord Nelvil, je ne pense pas que ni vous ni moi nous puissions nous flatter de plaire à Corinne; et quant à moi, tout ce que je desire, c'est de jouir quelquefois de la société d'une personne aussi étonnante : à ce soir donc, puisque vous l'avez arrangé ainsi.

— Vous viendrez avec moi ? dit le comte d'Erfeuil. — Eh bien ! oui, répondit lord Nelvil avec un embarras très-visible. — Pourquoi donc, continua le comte d'Erfeuil, pourquoi s'être tant plaint de ce que j'ai fait? vous finissez comme j'ai commencé : mais il falloit bien vous laisser l'honneur d'être plus réservé que moi, pourvu, toutefois, que vous n'y perdissiez rien. C'est vraiment une charmante personne que Corinne, elle a de l'esprit et de la grâce; je n'ai pas bien compris ce qu'elle disoit, parce qu'elle parloit italien : mais, à la voir, je gagerois qu'elle sait très-bien le français; nous en jugerons ce soir. Elle mène une vie singulière; elle est riche, jeune, libre, sans qu'on puisse savoir avec certitude si elle a des amants ou non. Il paroît certain néanmoins qu'à présent elle ne préfère personne : au reste, ajouta-t-il, il se peut qu'elle n'ait pas rencontré dans ce pays un homme digne d'elle; cela ne m'étonneroit pas. —

Le comte d'Erfeuil continua quelque temps encore à discourir ainsi, sans que lord Nelvil l'interrompît. Il ne disoit rien qui fût précisément inconvenable; mais il froissoit toujours les sentiments délicats d'Oswald, en parlant trop fort ou trop légèrement sur ce qui l'intéressoit. Il y a des ménagements que l'es-

prit même et l'usage du monde n'apprennent pas; et, sans manquer à la plus parfaite politesse, on blesse souvent le cœur.

Lord Nelvil fut très-agité tout le jour, en pensant à la visite du soir; mais il écarta, tant qu'il le put, les réflexions qui le troubloient, et tâcha de se persuader qu'il pouvoit y avoir du plaisir dans un sentiment, sans que ce sentiment décidât du sort de la vie Fausse sécurité! car l'ame ne reçoit aucun plaisir de ce qu'elle reconnoît elle-même pour passager.

Lord Nelvil et le comte d'Erfeuil arrivèrent chez Corinne; sa maison étoit placée dans le quartier des Transtévérins, un peu au-delà du château Saint-Ange. La vue du Tibre embellissoit cette maison, ornée dans l'intérieur avec l'élégance la plus parfaite. Le salon étoit décoré des copies, en plâtre, des meilleures statues de l'Italie, la Niobé, le Laocoon, la Vénus de Médicis, le Gladiateur mourant; et, dans le cabinet où se tenoit Corinne, l'on voyoit des instruments de musique, des livres, un ameublement simple, mais commode, et seulement arrangé pour rendre la conversation facile, et le cercle resserré. Corinne n'étoit point encore dans son cabinet, lorsqu'Oswald arriva: en l'attendant, il se promenoit

avec anxiété dans son appartement; il y remarquoit, dans chaque détail, un mélange heureux de tout ce qu'il y a de plus agréable dans les trois nations, française, anglaise et italienne; le goût de la société, l'amour des lettres, et le sentiment des beaux-arts.

Corinne enfin parut; elle étoit vêtue sans aucune recherche, mais toujours pittoresquement. Elle avoit dans ses cheveux des camées antiques, et portoit à son cou un collier de corail. Sa politesse étoit noble et facile; en la voyant ainsi familièrement au milieu du cercle de ses amis, on retrouvoit en elle la divinité du Capitole, bien qu'elle fût parfaitement simple et naturelle en tout. Elle salua d'abord le comte d'Erfeuil, en regardant Oswald; et puis, comme si elle se fût repentie de cette espèce de fausseté, elle s'avança vers Oswald : et l'on put remarquer qu'en l'appelant lord Nelvil, ce nom sembloit produire un effet singulier sur elle; et deux fois elle le répéta d'une voix émue, comme s'il lui eût retracé de touchants souvenirs.

Enfin, elle dit en italien à lord Nelvil quelques mots pleins de grâce, sur l'obligeance qu'il lui avoit témoignée la veille en relevant sa couronne. Oswald lui répondit en cherchant à lui exprimer l'admiration qu'elle lui avoit

inspirée, et se plaignit, avec douceur, de ce qu'elle ne lui parloit pas en anglais.—Vous suis-je, ajouta-t-il, plus étranger qu'hier? — Non, assurément, lui répondit Corinne; mais, quand on a comme moi parlé plusieurs années de sa vie deux ou trois langues différentes, l'une ou l'autre est inspirée par les sentiments que l'on doit exprimer. — Sûrement, dit Oswald, l'anglais est votre langue naturelle, celle que vous parlez à vos amis, celle....—Je suis Italienne, interrompit Corinne: pardonnez-moi, mylord, mais il me semble que je retrouve en vous cet orgueil national qui caractérise souvent vos compatriotes. Dans ce pays, nous sommes plus modestes; nous ne sommes ni contents de nous comme des Français, ni fiers de nous comme des Anglais. Un peu d'indulgence nous suffit de la part des étrangers; et, comme il nous est refusé depuis long-temps d'être une nation, nous avons le grand tort de manquer souvent, comme individus, de la dignité qui ne nous est pas permise comme peuple : mais quand vous connoîtrez les Italiens, vous verrez qu'ils ont dans leur caractère quelques traces de la grandeur antique, quelques traces rares, effacées, mais qui pourroient reparoître dans des temps plus heureux. Je vous parlerai an-

glais quelquefois, mais pas toujours; l'italien m'est cher: j'ai beaucoup souffert, dit-elle en soupirant, pour vivre en Italie. —

Le comte d'Erfeuil fit des reproches aimables à Corinne, de ce qu'elle l'oublioit tout-à-fait en s'exprimant dans des langues qu'il n'entendoit pas. — Belle Corinne, lui dit-il, de grâce, parlez français; vous en êtes vraiment digne. — Corinne sourit à ce compliment, et se mit à parler français très-purement, très-facilement, mais avec l'accent anglais. Lord Nelvil et le comte d'Erfeuil s'en étonnèrent également: mais le comte d'Erfeuil, qui croyoit qu'on pouvoit tout dire, pourvu que ce fût avec grâce, et qui s'imaginoit que l'impolitesse consistoit dans la forme, et non dans le fond, demanda directement à Corinne raison de cette singularité. Elle fut d'abord un peu troublée de cette interrogation subite; puis, reprenant ses esprits, elle dit au comte d'Erfeuil: — Apparemment, Monsieur, que j'ai appris le français d'un Anglais. — Il renouvela ses questions en riant, mais avec instance. — Corinne s'embarrassa toujours davantage, et lui dit enfin: — Depuis quatre ans, Monsieur, que je suis fixée à Rome, aucun de mes amis, aucun de ceux qui, j'en suis sûre, s'intéressent beaucoup à moi, ne m'ont interrogée

sur ma destinée; ils ont compris d'abord qu'il m'étoit pénible d'en parler. — Ces paroles mirent un terme aux questions du comte d'Erfeuil : mais Corinne eut peur de l'avoir blessé; et, comme il avoit l'air d'être très-lié avec lord Nelvil, elle craignit encore plus, sans vouloir s'en rendre raison, qu'il ne parlât d'elle désavantageusement à son ami, et elle se remit à prendre assez de soin pour lui plaire.

Le prince Castel-Forte arriva dans ce moment avec plusieurs Romains de ses amis et de ceux de Corinne. C'étoient des hommes d'un esprit aimable et gai, très-bienveillants dans leurs formes, et si facilement animés par la conversation des autres, qu'on trouvoit un vif plaisir à leur parler; tant ils sentoient vivement ce qui méritoit d'être senti. L'indolence des Italiens les porte à ne point montrer en société, ni souvent d'aucune manière, tout l'esprit qu'ils ont. La plupart d'entre eux ne cultivent pas même dans la retraite les facultés intellectuelles que la nature leur a données; mais ils jouissent avec transport de ce qui leur vient sans peine.

Corinne avoit beaucoup de gaîté dans l'esprit. Elle apercevoit le ridicule avec la sagacité d'une Française, et le peignoit avec l'imagination d'une Italienne; mais elle mêloit à tout

un sentiment de bonté : on ne voyoit jamais rien en elle de calculé ni d'hostile; car, en toute chose, c'est la froideur qui offense, et l'imagination, au contraire, a presque toujours de la bonhomie.

Oswald trouvoit Corinne pleine de grâce, et d'une grâce qui lui étoit toute nouvelle. Une grande et terrible circonstance de sa vie étoit attachée au souvenir d'une femme française très-aimable et très-spirituelle; mais Corinne ne lui ressembloit en rien : sa conversation étoit un mélange de tous les genres d'esprit; l'enthousiasme des beaux-arts et la connoissance du monde, la finesse des idées et la profondeur des sentiments, enfin tous les charmes de la vivacité et de la rapidité, s'y faisoient remarquer, sans que pour cela ses pensées fussent jamais incomplètes, ni ses réflexions légères. Oswald étoit tout-à-la-fois surpris et charmé, inquiet et entraîné; il ne comprenoit pas comment une seule personne pouvoit réunir tout ce que possédoit Corinne : il se demandoit si le lien de tant de qualités presque opposées étoit l'inconséquence ou la supériorité; si c'étoit à force de tout sentir, ou parce qu'elle oublioit tout successivement, qu'elle passoit ainsi, presque dans un même instant, de la mélancolie à la gaîté, de la profondeur

à la grâce, de la conversation la plus étonnante et par les connoissances et par les idées, à la coquetterie d'une femme qui cherche à plaire et veut captiver : mais il y avoit dans cette coquetterie une noblesse si parfaite, qu'elle imposoit autant de respect que la réserve la plus sévère.

Le prince Castel-Forte étoit très-occupé de Corinne; et tous les Italiens qui composoient sa société lui montroient un sentiment qui s'exprimoit par les soins et les hommages les plus délicats et les plus assidus : le culte habituel dont ils l'entouroient, répandoit comme un air de fête sur tous les jours de sa vie. Corinne étoit heureuse d'être aimée; mais heureuse comme on l'est de vivre dans un climat doux, d'entendre des sons harmonieux, de ne recevoir enfin que des impressions agréables. Le sentiment profond et sérieux de l'amour ne se peignoit point sur son visage, où tout étoit exprimé par la physionomie la plus vive et la plus mobile. Oswald la regardoit en silence : sa présence animoit Corinne, et lui inspiroit le desir d'être aimable. Cependant elle s'arrêtoit quelquefois dans les moments où sa conversation étoit la plus brillante, étonnée du calme extérieur d'Oswald, ne sachant pas s'il l'approuvoit ou s'il la blâmoit secrètement, et si

ses idées anglaises lui permettoient d'applaudir à de tels succès dans une femme.

Oswald étoit trop captivé par les charmes de Corinne pour se rappeler alors ses anciennes opinions sur l'obscurité qui convenoit aux femmes : mais il se demandoit si l'on pouvoit être aimé d'elle ; s'il étoit possible de concentrer en soi seul tant de rayons : enfin, il étoit à la fois ébloui et troublé ; et, bien qu'à son départ elle l'eût invité très-poliment à revenir la voir, il laissa passer tout un jour sans aller chez elle, éprouvant une sorte de terreur du sentiment qui l'entraînoit.

Quelquefois il comparoit ce sentiment nouveau avec l'erreur fatale des premiers moments de sa jeunesse, et repoussoit vivement ensuite cette comparaison ; car c'étoit l'art, et un art perfide, qui l'avoit subjugué, tandis qu'on ne pouvoit douter de la véracité de Corinne. Son charme tenoit-il de la magie, ou de l'inspiration poétique ? étoit ce Armide, ou Sapho ? pouvoit-on espérer de retenir jamais un génie doué de si brillantes ailes ? Il étoit impossible de le décider ; mais au moins on sentoit que ce n'étoit pas la société, que c'étoit plutôt le ciel même qui avoit formé cet être extraordinaire, et que son esprit étoit aussi incapable d'imiter que son caractère de fein-

dre. — O mon père, disoit Oswald, si vous aviez connu Corinne, qu'auriez-vous pensé d'elle? —

CHAPITRE II.

Le comte d'Erfeuil vint, selon sa coutume, le matin chez lord Nelvil; et, en lui reprochant de n'avoir pas été la veille chez Corinne, il lui dit: — Vous auriez été bien heureux si vous y étiez venu. — Eh pourquoi? reprit Oswald — Parce que j'ai acquis hier la certitude que vous l'intéressez vivement. — Encore de la légèreté, interrompit lord Nelvil; ne savez-vous donc pas que je ne puis ni ne veux en avoir? — Vous appelez légèreté, dit le comte d'Erfeuil, la promptitude de mes observations? Ai-je moins de raison, parce que j'ai raison plus vite? Vous étiez tous faits pour vivre dans cet heureux temps des patriarches, où l'homme avoit cinq siècles de vie: on nous en a retranché au moins quatre, je vous en avertis. — Soit, répondit Oswald: et ces observations si rapides, que vous ont-elles fait

découvrir? — Que Corinne vous aime. Hier je suis arrivé chez elle : sans doute elle m'a très-bien reçu; mais ses yeux étoient attachés sur la porte, pour regarder si vous me suiviez. Elle a essayé un moment de parler d'autre chose; mais, comme c'est une personne très-vive et très-naturelle, elle m'a enfin demandé tout simplement pourquoi vous n'étiez pas venu avec moi. Je vous ai blâmé; vous ne m'en voudrez pas : j'ai dit que vous étiez une créature sombre et bizarre; mais je vous épargne d'ailleurs tous les éloges que j'ai faits de vous.

— Il est triste! m'a dit Corinne; il a perdu sans doute une personne qui lui étoit chère. De qui porte-t-il le deuil? — De son père, Madame, lui ai-je dit, quoiqu'il y ait plus d'un an qu'il l'a perdu; et comme la loi de la nature nous oblige tous à survivre à nos parents, j'imagine que quelque autre motif secret est la cause de sa longue et profonde mélancolie. — Oh! reprit Corinne, je suis bien loin de penser que des douleurs en apparence semblables soient les mêmes pour tous les hommes. Le père de votre ami, et votre ami lui-même, ne sont peut-être pas dans la règle commune; et je suis bien tentée de le croire. — Sa voix étoit très-douce, mon cher Oswald, en prononçant ces derniers mots. —

Est-ce là, reprit Oswald, toutes les preuves d'intérêt que vous m'annoncez? — En vérité, reprit le comte d'Erfeuil, c'est bien assez, selon moi, pour être sûr d'être aimé : mais puisque vous voulez mieux, vous aurez mieux; j'ai réservé le plus fort pour la fin. Le prince Castel-Forte est arrivé, et il a raconté toute votre histoire d'Ancône, sans savoir que c'étoit vous dont il parloit : il l'a racontée avec beaucoup de feu et d'imagination, autant que j'en puis juger, grâce aux deux leçons d'italien que j'ai prises; mais il y a tant de mots français dans les langues étrangères, que nous les comprenons presque toutes, même sans les savoir. D'ailleurs, la physionomie de Corinne m'auroit expliqué ce que je n'entendois pas. On y lisoit si visiblement l'agitation de son cœur! elle ne respiroit pas, de peur de perdre un seul mot : quand elle demanda si l'on savoit le nom de cet Anglais, son anxiété étoit telle, qu'il étoit bien facile de juger combien elle craignoit qu'un autre nom que le vôtre ne fût prononcé.

Le prince Castel-Forte dit qu'il ignoroit quel étoit cet Anglais; et Corinne, se retournant avec vivacité vers moi, s'écria : — N'est-il pas vrai, Monsieur, que c'est lord Nelvil? — Oui, Madame, lui répondis-je, c'est lui; et

Corinne alors fondit en larmes. Elle n'avoit pas pleuré pendant l'histoire : qu'y avoit-il donc dans le nom du héros de plus attendrissant que le récit même ? — Elle a pleuré ! s'écria lord Nelvil ; ah ! que n'étois-je là ? — Puis, s'arrêtant tout-à-coup, il baissa les yeux, et son visage mâle exprima la timidité la plus délicate : il se hâta de reprendre la parole, de peur que le comte d'Erfeuil ne troublât sa joie secrète en la remarquant. — Si l'aventure d'Ancône mérite d'être racontée, dit Oswald, c'est à vous aussi, mon cher comte, que l'honneur en appartient. — On a bien parlé, répondit le comte d'Erfeuil en riant, d'un Français très-aimable qui étoit là, mylord, avec vous ; mais personne que moi n'a fait attention à cette parenthèse du récit. La belle Corinne vous préfère ; elle vous croit sans doute le plus fidèle de nous deux : vous ne le serez peut-être pas davantage, peut-être même lui ferez-vous plus de chagrin que je ne lui en aurois fait ; mais les femmes aiment la peine, pourvu qu'elle soit bien romanesque : ainsi vous lui convenez. — Lord Nelvil souffroit à chaque mot du comte d'Erfeuil : mais que lui dire ? Il ne disputoit jamais ; il n'écoutoit jamais assez attentivement pour changer d'avis : ses paroles une fois lancées,

il ne s'y intéressoit plus; et le mieux étoit encore de les oublier, si on le pouvoit, aussi vite que lui-même.

CHAPITRE III.

Oswald arriva le soir chez Corinne avec un sentiment tout nouveau · il pensa qu'il étoit peut-être attendu. Quel enchantement que cette première lueur d'intelligence avec ce qu'on aime! Avant que le souvenir entre en partage avec l'espérance, avant que les paroles aient exprimé les sentiments, avant que l'éloquence ait su peindre ce que l'on éprouve, il y a dans ces premiers instants je ne sais quel vague, je ne sais quel mystère d'imagination, plus passager que le bonheur même, mais plus céleste encore que lui.

Oswald, en entrant dans la chambre de Corinne, se sentit plus timide que jamais. Il vit qu'elle étoit seule, et il en éprouva presque de la peine; il auroit voulu l'observer long-temps au milieu du monde : il auroit souhaité d'être assuré, de quelque manière, de sa préférence, avant de se trouver tout-à-

coup engagé dans un entretien qui pouvoit refroidir Corinne à son égard, si, comme il en étoit certain, il se montroit embarrassé, et froid par embarras.

Soit que Corinne s'aperçût de cette disposition d'Oswald, ou qu'une disposition semblable produisît en elle le desir d'animer la conversation pour faire cesser la gêne, elle se hâta de demander à lord Nelvil s'il avoit vu quelques-uns des monuments de Rome. — Non, répondit Oswald. — Qu'avez-vous donc fait hier? reprit Corinne en souriant. — J'ai passé la journée chez moi, dit Oswald : depuis que je suis à Rome, je n'ai vu que vous, Madame, ou je suis resté seul. — Corinne voulut lui parler de sa conduite à Ancône; elle commença par ces mots : — Hier, j'ai appris....., puis elle s'arrêta, et dit : — Je vous parlerai de cela quand il viendra du monde. — Lord Nelvil avoit une dignité dans les manières qui intimidoit Corinne; et d'ailleurs elle craignoit, en lui rappelant sa noble conduite, de montrer trop d'émotion; il lui sembloit qu'elle en auroit moins quand ils ne seroient plus seuls. Oswald fut profondément touché de la réserve de Corinne, et de la franchise avec laquelle elle trahissoit, sans y penser, les motifs de cette réserve; mais plus il

étoit troublé, moins il pouvoit exprimer ce qu'il éprouvoit.

Il se leva donc tout-à-coup, et s'avança vers la fenêtre; puis il sentit que Corinne ne pourroit expliquer ce mouvement; et, plus déconcerté que jamais, il revint à sa place sans rien dire. Corinne avoit en conversation plus d'assurance qu'Oswald : néanmoins l'embarras qu'il témoignoit, étoit partagé par elle; et dans sa distraction, cherchant une contenance, elle posa ses doigts sur la harpe qui étoit placée à côté d'elle, et fit quelques accords sans suite et sans dessein. Ces sons harmonieux, en accroissant l'émotion d'Oswald, sembloient lui inspirer un peu plus de hardiesse. Déjà il avoit osé regarder Corinne : eh! qui pouvoit la regarder sans être frappé de l'inspiration divine qui se peignoit dans ses yeux? Et rassuré, au même instant, par l'expression de bonté qui voiloit l'éclat de ses regards, peut-être Oswald alloit-il parler, lorsque le prince Castel-Forte entra.

Il ne vit pas sans peine lord Nelvil tête à tête avec Corinne; mais il avoit l'habitude de dissimuler ses impressions : cette habitude, qui se trouve souvent réunie, chez les Italiens, avec une grande véhémence de sentiments, étoit plutôt en lui le résultat de l'indolence

et de la douceur naturelles. Il étoit résigné à n'être pas le premier objet des affections de Corinne; il n'étoit plus jeune : il avoit beaucoup d'esprit, un grand goût pour les arts, une imagination aussi animée qu'il le falloit pour diversifier la vie sans l'agiter, et un tel besoin de passer toutes ses soirées avec Corinne, que, si elle se fût mariée, il auroit conjuré son époux de le laisser venir tous les jours chez elle comme de coutume; et, à cette condition, il n'eût pas été très-malheureux de la voir liée à un autre. Les chagrins du cœur, en Italie, ne sont point compliqués par les peines de la vanité, de manière que l'on y rencontre, ou des hommes assez passionnés pour poignarder leur rival par jalousie, ou des hommes assez modestes pour prendre volontiers le second rang auprès d'une femme dont l'entretien leur est agréable; mais l'on n'en trouveroit guère qui, par la crainte de passer pour dédaignés, se refusassent à conserver une relation quelconque qui leur plairoit: l'empire de l'amour-propre sur la société est presque nul dans ce pays.

Le comte d'Erfeuil et la société qui se rassembloit tous les soirs chez Corinne étant réunis, la conversation se dirigea sur le talent d'improviser, que Corinne avoit si glorieuse-

ment montré au Capitole; et l'on en vint à lui demander à elle-même ce qu'elle en pensoit. — C'est une chose si rare, dit le prince Castel-Forte, de trouver une personne à la fois susceptible d'enthousiasme et d'analyse, douée comme un artiste, et capable de s'observer elle-même, qu'il faut la conjurer de nous révéler, autant qu'elle le pourra, les secrets de son génie. — Ce talent d'improviser, reprit Corinne, n'est pas plus extraordinaire dans les langues du Midi, que l'éloquence de la tribune, ou la vivacité brillante de la conversation, dans les autres langues. Je dirai même que malheureusement il est chez nous plus facile de faire des vers à l'improviste, que de bien parler en prose. Le langage de la poésie diffère tellement de celui de la prose, que, dès les premiers vers, l'attention est commandée par les expressions mêmes, qui placent, pour ainsi dire, le poète à distance des auditeurs. Ce n'est pas uniquement à la douceur de l'italien, mais bien plutôt à la vibration forte et prononcée de ses syllabes sonores, qu'il faut attribuer l'empire de la poésie parmi nous. L'italien a un charme musical qui fait trouver du plaisir dans le son des mots, presque indépendamment des idées: ces mots, d'ailleurs, ont presque tous quelque

chose de pittoresque; ils peignent ce qu'ils expriment. Vous sentez que c'est au milieu des arts et sous un beau ciel que s'est formé ce langage mélodieux et coloré. Il est donc plus aisé en Italie que partout ailleurs de séduire avec des paroles sans profondeur dans les pensées, et sans nouveauté dans les images. La poésie, comme tous les beaux-arts, captive autant les sensations que l'intelligence J'ose dire cependant que je n'ai jamais improvisé sans qu'une émotion vraie, ou une idée que je croyois nouvelle, m'ait animée; j'espère donc que je me suis un peu moins fiée que les autres à notre langue enchanteresse: elle peut, pour ainsi dire, préluder au hasard, et donner encore un vif plaisir, seulement par le charme du rhythme et de l'harmonie.

— Vous croyez donc, interrompit un des amis de Corinne, que le talent d'improviser fait du tort à notre littérature : je le croyois aussi avant de vous avoir entendue; mais vous m'avez fait entièrement revenir de cette opinion. — J'ai dit, reprit Corinne, qu'il résultoit de cette facilité, de cette abondance littéraire, une très-grande quantité de poésies communes : mais je suis bien aise que cette fécondité existe en Italie, comme il me plaît

de voir nos campagnes couvertes de mille productions superflues. Cette libéralité de la nature m'enorgueillit. J'aime surtout l'improvisation dans les gens du peuple; elle nous fait voir leur imagination, qui est cachée partout ailleurs, et qui ne se développe que parmi nous. Elle donne quelque chose de poétique aux derniers rangs de la société, et nous épargne le dégoût qu'on ne peut s'empêcher de sentir pour ce qui est vulgaire en tout genre. Quand nos Siciliens, en conduisant les voyageurs dans leurs barques, leur adressent dans leur gracieux dialecte d'aimables félicitations, et leur disent en vers un doux et long adieu, on diroit que le souffle pur du ciel et de la mer agit sur l'imagination des hommes, comme le vent sur les harpes éoliennes, et que la poésie, comme les accords, est l'écho de la nature. Une chose me fait encore attacher du prix à notre talent d'improviser, c'est que ce talent seroit presque impossible dans une société disposée à la moquerie : il faut, passez-moi cette expression, il faut la bonhomie du Midi, ou plutôt des pays où l'on aime à s'amuser sans trouver du plaisir à critiquer ce qui amuse, pour que les poètes se risquent à cette périlleuse entreprise. Un sourire railleur suffiroit pour ôter la présence d'esprit nécessaire

à une composition subite et non interrompue; il faut que les auditeurs s'animent avec vous, et que leurs applaudissements vous inspirent.

— Mais vous, Madame, mais vous, dit enfin Oswald, qui jusqu'alors avoit gardé le silence sans avoir un moment cessé de regarder Corinne, à laquelle de vos poésies donnez-vous la préférence? est-ce à celles qui sont l'ouvrage de la réflexion, ou de l'inspiration instantanée? — Mylord, répondit Corinne avec un regard qui exprimoit et beaucoup d'intérêt et le sentiment plus délicat encore d'une considération respectueuse, ce seroit vous que j'en ferois juge : mais si vous me demandez d'examiner moi-même ce que je pense à cet égard, je dirai que l'improvisation est pour moi comme une conversation animée. Je ne me laisse point astreindre à tel ou tel sujet; je m'abandonne à l'impression que produit sur moi l'intérêt de ceux qui m'écoutent, et c'est à mes amis que je dois surtout en ce genre la plus grande partie de mon talent. Quelquefois l'intérêt passionné que m'inspire un entretien où l'on a parlé des grandes et nobles questions qui concernent l'existence morale de l'homme, sa destinée, son but, ses devoirs, ses affections; quelquefois cet intérêt m'élève au-dessus de mes forces, me fait dé-

couvrir dans la nature, dans mon propre cœur, des vérités audacieuses, des expressions pleines de vie, que la réflexion solitaire n'auroit pas fait naître. Je crois éprouver alors un enthousiasme surnaturel; et je sens bien que ce qui parle en moi vaut mieux que moi-même : souvent il m'arrive de quitter le rhythme de la poésie, et d'exprimer ma pensée en prose; quelquefois je cite les plus beaux vers des diverses langues qui me sont connues. Ils sont à moi, ces vers divins, dont mon ame s'est pénétrée. Quelquefois aussi j'achève sur ma lyre, par des accords, par des airs simples et nationaux, les sentiments et les pensées qui échappent à mes paroles. Enfin je me sens poète, non pas seulement quand un heureux choix de rimes ou de syllabes harmonieuses, quand une heureuse réunion d'images éblouit les auditeurs, mais quand mon ame s'élève, quand elle dédaigne de plus haut l'égoïsme et la bassesse, enfin quand une belle action me seroit plus facile : c'est alors que mes vers sont meilleurs. Je suis poète, lorsque j'admire, lorsque je méprise, lorsque je hais, non par des sentiments personnels, non pour ma propre cause, mais pour la dignité de l'espèce humaine et la gloire du monde. —

Corinne s'aperçut alors que la conversation

l'avoit entraînée; elle en rougit un peu, et se tournant vers lord Nelvil, elle lui dit: — Vous le voyez, je ne puis approcher d'aucun des sujets qui me touchent, sans éprouver cette sorte d'ébranlement qui est la source de la beauté idéale dans les arts, de la religion dans les ames solitaires, de la générosité dans les héros, du désintéressement parmi les hommes; pardonnez-le-moi, Mylord, bien qu'une telle femme ne ressemble guère à celles que l'on approuve dans votre pays. — Qui pourroit vous ressembler? reprit lord Nelvil; et peut-on faire des lois pour une personne unique? —

Le comte d'Erfeuil étoit dans un véritable enchantement, bien qu'il n'eût pas entendu tout ce que disoit Corinne; mais ses gestes, le son de sa voix, sa manière de prononcer le charmoient; et c'étoit la première fois qu'une grâce qui n'étoit pas française, avoit agi sur lui. Mais, à la vérité, le grand succès de Corinne à Rome le mettoit un peu sur la voie de ce qu'il devoit penser d'elle; et il ne perdoit pas, en l'admirant, la bonne habitude de se laisser guider par l'opinion des autres.

Il sortit avec lord Nelvil, et lui dit en s'en allant: — Convenez, mon cher Oswald, que j'ai pourtant quelque mérite en ne faisant pas ma cour à une aussi charmante personne. —

Mais, répondit lord Nelvil, il me semble qu'on dit généralement qu'il n'est pas facile de lui plaire. — On le dit, reprit le comte d'Erfeuil : mais j'ai de la peine à le croire. Une femme seule, indépendante, et qui mène à peu près la vie d'un artiste, ne doit pas être difficile à captiver. — Lord Nelvil fut blessé de cette réflexion. Le comte d'Erfeuil, soit qu'il ne s'en aperçût pas, soit qu'il voulût suivre le cours de ses propres idées, continua ainsi.

— Ce n'est pas cependant, dit-il, que, si je voulois croire à la vertu d'une femme, je ne crusse aussi volontiers à celle de Corinne qu'à toute autre. Elle a certainement mille fois plus d'expression dans le regard, de vivacité dans les démonstrations, qu'il n'en faudroit chez vous, et même chez nous, pour faire douter de la sévérité d'une femme : mais c'est une personne d'un esprit si supérieur, d'une instruction si profonde, d'un tact si fin, que les règles ordinaires pour juger les femmes ne peuvent s'appliquer à elle. Enfin, croiriez-vous que je la trouve imposante, malgré son naturel et le *laisser-aller* de sa conversation? J'ai voulu hier, tout en respectant son intérêt pour vous, dire quelques mots au hasard pour mon compte : c'étoit de ces mots qui deviennent ce qu'ils peuvent; si on les écoute, à la bonne heure; si on ne les écoute pas, à la bonne heure

encore : et Corinne m'a regardé froidement, d'une manière qui m'a tout-à-fait troublé. C'est pourtant singulier d'être timide avec une Italienne, un artiste, un poète, enfin tout ce qui doit mettre à l'aise. — Son nom est inconnu, reprit lord Nelvil; mais ses manières doivent le faire croire illustre. — Ah! c'est dans les romans, dit le comte d'Erfeuil, qu'il est d'usage de cacher le plus beau ; mais dans le monde réel on dit tout ce qui nous fait honneur, et même un peu plus que tout. — Oui, interrompit Oswald, dans quelques sociétés, où l'on ne songe qu'à l'effet que l'on produit les uns sur les autres : mais là où l'existence est intérieure, il peut y avoir des mystères dans les circonstances, comme il y a des secrets dans les sentiments; et celui-là seulement qui voudroit épouser Corinne, pourroit savoir.... — Épouser Corinne! interrompit le comte d'Erfeuil en riant aux éclats; oh! cette idée-là ne me seroit jamais venue! Croyez-moi, mon cher Nelvil, si vous voulez faire des sottises, faites-en qui soient réparables; mais, pour le mariage, il ne faut jamais consulter que les convenances. Je vous parois frivole; eh bien! néanmoins je parie que dans la conduite de la vie je serai plus raisonnable que vous. — Je le crois aussi, répondit lord Nelvil : et il n'ajouta pas un mot de plus.

En effet, pouvoit-il dire au comte d'Erfeuil qu'il y a souvent beaucoup d'égoïsme dans la frivolité, et que cet égoïsme ne peut jamais conduire aux fautes de sentiment, à ces fautes dans lesquelles on se sacrifie presque toujours aux autres? Les hommes frivoles sont très-capables de devenir habiles dans la direction de leurs propres intérêts; car, dans tout ce qui s'appelle la science politique de la vie privée, comme de la vie publique, on réussit encore plus souvent par les qualités qu'on n'a pas, que par celles qu'on possède. Absence d'enthousiasme, absence d'opinion, absence de sensibilité, un peu d'esprit combiné avec ce trésor négatif, et la vie sociale proprement dite, c'est-à-dire la fortune et le rang, s'acquièrent ou se maintiennent assez bien. Les plaisanteries du comte d'Erfeuil cependant avoient fait de la peine à lord Nelvil. Il les blâmoit; mais il se les rappeloit d'une manière importune.

LIVRE IV.

ROME.

CHAPITRE Ier.

Quinze jours se passèrent, pendant lesquels lord Nelvil se consacra tout entier à la société de Corinne. Il ne sortoit de chez lui que pour se rendre chez elle; il ne voyoit rien, il ne cherchoit rien qu'elle, et, sans lui parler jamais de son sentiment, il l'en faisoit jouir à tous les moments du jour. Elle étoit accoutumée aux hommages vifs et flatteurs des Italiens; mais la dignité des manières d'Oswald, son apparente froideur, et sa sensibilité, qui se trahissoit malgré lui, exerçoient sur l'imagination une bien plus grande puissance. Jamais il ne racontoit une action généreuse, jamais il ne parloit d'un malheur, sans que ses yeux se remplissent de larmes; et toujours il cherchoit à cacher son émotion. Il inspiroit à

Corinne un sentiment de respect qu'elle n'avoit pas éprouvé depuis long-temps. Aucun esprit, quelque distingué qu'il fût, ne pouvoit l'étonner; mais l'élévation et la dignité du caractère agissoient profondément sur elle. Lord Nelvil joignoit à ces qualités une noblesse dans les expressions, une élégance dans les moindres actions de la vie, qui faisoient contraste avec la négligence et la familiarité de la plupart des grands seigneurs romains.

Bien que les goûts d'Oswald fussent, à quelques égards, différents de ceux de Corinne, ils se comprenoient mutuellement d'une façon merveilleuse. Lord Nelvil devinoit les impressions de Corinne avec une sagacité parfaite; et Corinne découvroit, à la plus légère altération du visage de lord Nelvil, ce qui se passoit en lui. Habituée aux démonstrations orageuses de la passion des Italiens, cet attachement timide et fier, ce sentiment prouvé sans cesse et jamais avoué, répandoit sur sa vie un intérêt tout-à-fait nouveau. Elle se sentoit comme environnée d'une atmosphère plus douce et plus pure; et chaque instant de la journée lui causoit un sentiment de bonheur qu'elle aimoit à goûter, sans vouloir s'en rendre compte.

Un matin, le prince Castel-Forte vint chez

elle : il étoit triste; elle lui en demanda la cause. — Cet Écossais, lui dit-il, va nous enlever votre affection; et qui sait même s'il ne vous emmènera pas loin de nous! — Corinne garda quelques instants le silence, puis répondit : Je vous atteste qu'il ne m'a point dit qu'il m'aimât. — Vous le croyez néanmoins, répondit le prince Castel-Forte : il vous parle par sa vie; et son silence même est un habile moyen de vous intéresser. Que peut-on vous dire en effet que vous n'ayez pas entendu! quelle est la louange qu'on ne vous ait pas offerte! quel est l'hommage auquel vous ne soyez pas accoutumée! Mais il y a quelque chose de contenu, de voilé, dans le caractère de lord Nelvil, qui ne vous permettra jamais de le juger entièrement comme vous nous jugez. Vous êtes la personne du monde la plus facile à connoître; mais c'est précisément parce que vous vous montrez volontiers telle que vous êtes, que la réserve et le mystère vous plaisent et vous dominent. L'inconnu, quel qu'il soit, a plus d'ascendant sur vous que tous les sentiments qu'on vous témoigne. — Corinne sourit. — Vous croyez donc, cher prince, lui dit-elle, que mon cœur est ingrat et mon imagination capricieuse? Il me semble cependant que lord Nelvil possède

et laisse voir des qualités assez remarquables pour que je ne puisse pas me flatter de les avoir découvertes. — C'est, j'en conviens, répondit le prince Castel-Forte, un homme fier, généreux, spirituel, sensible même, et surtout mélancolique; mais je me trompe fort, ou ses goûts n'ont point le moindre rapport avec les vôtres. Vous ne vous en apercevrez pas, tant qu'il sera sous le charme de votre présence; mais votre empire sur lui ne tiendroit pas, s'il étoit loin de vous. Les obstacles le fatigueroient; son ame a contracté, par les chagrins qu'il a éprouvés, une sorte de découragement, qui doit nuire à l'énergie de ses résolutions; et vous savez d'ailleurs combien les Anglais en général sont asservis aux mœurs et aux habitudes de leur pays. —

A ces mots, Corinne se tut, et soupira. Des réflexions pénibles sur les premiers événements de sa vie se retracèrent à sa pensée: mais le soir elle revit Oswald plus occupé d'elle que jamais; et tout ce qui resta dans son esprit de la conversation du prince Castel-Forte, ce fut le desir de fixer lord Nelvil en Italie, en lui faisant aimer les beautés de tout genre dont ce pays est doué. C'est dans cette intention qu'elle lui écrivit la lettre suivante. La liberté du genre de vie qu'on mène à Rome

excusoit cette démarche; et Corinne en particulier, bien qu'on pût lui reprocher trop de franchise et d'entraînement dans le caractère, savoit conserver beaucoup de dignité dans l'indépendance, et de modestie dans la vivacité.

Corinne, à lord Nelvil.

Ce 15 décembre 1794.

« Je ne sais, Mylord, si vous me trouverez « trop de confiance en moi-même, ou si vous « rendrez justice aux motifs qui peuvent excu-« ser cette confiance. Hier, je vous ai entendu « dire que vous n'aviez point encore voyagé « dans Rome, que vous ne connoissiez ni les « chefs-d'œuvre de nos beaux-arts, ni les ruines « antiques qui nous apprennent l'histoire par « l'imagination et le sentiment; et j'ai conçu « l'idée d'oser me proposer pour guide dans « ces courses à travers les siècles.

« Sans doute Rome présenteroit aisément « un grand nombre de savants, dont l'érudi-« tion profonde pourroit vous être bien plus « utile; mais si je puis réussir à vous faire ai-« mer ce séjour, vers lequel je me suis tou-« jours sentie si impérieusement attirée, vos « propres études acheveront ce que mon im-« parfaite esquisse aura commencé.

« Beaucoup d'étrangers viennent à Rome, « comme ils iroient à Londres, comme ils « iroient à Paris, pour chercher les distrac- « tions d'une grande ville; et si l'on osoit « avouer qu'on s'est ennuyé à Rome, je crois « que la plupart l'avoueroient : mais il est « également vrai qu'on peut y découvrir un « charme dont on ne se lasse jamais. Me par- « donnerez vous, Mylord, de souhaiter que « ce charme vous soit connu?

« Sans doute il faut oublier ici tous les in- « térêts politiques du monde; mais lorsque « ces intérêts ne sont pas unis à des devoirs « ou à des sentiments sacrés, ils refroidissent « le cœur. Il faut aussi renoncer à ce qu'on « appelleroit ailleurs les plaisirs de la société; « mais ces plaisirs, presque toujours, flétris- « sent l'imagination. L'on jouit à Rome d'une « existence tout-à-la-fois solitaire et animée, « qui développe librement en nous-mêmes tout « ce que le ciel y a mis. Je le répète, Mylord, « pardonnez-moi cet amour pour ma patrie, « qui me fait desirer de la faire aimer d'un « homme tel que vous; et ne jugez point avec « la sévérité anglaise les témoignages de bien- « veillance qu'une Italienne croit pouvoir don- « ner, sans rien perdre à ses yeux, ni aux « vôtres.

« CORINNE. »

En vain Oswald auroit voulu se le cacher, il fut vivement heureux en recevant cette lettre; il entrevit un avenir confus de jouissances et de bonheur : l'imagination, l'amour, l'enthousiasme, tout ce qu'il y a de divin dans l'ame de l'homme, lui parut réuni dans le projet enchanteur de voir Rome avec Corinne. Cette fois il ne réfléchit pas; cette fois il sortit à l'instant même pour aller voir Corinne; et, dans la route, il regarda le ciel, il sentit le beau temps, il porta la vie légèrement. Ses regrets et ses craintes se perdirent dans les nuages de l'espérance; son cœur, depuis longtemps opprimé par la tristesse, battoit et tressailloit de joie : il craignoit bien qu'une si heureuse disposition ne pût durer; mais l'idée même qu'elle étoit passagère, donnoit à cette fièvre de bonheur plus de force et d'activité.

—Vous voilà? dit Corinne en voyant entrer lord Nelvil; ah! merci. — Et elle lui tendit la main. Oswald la prit, y imprima ses lèvres avec une vive tendresse, et ne sentit pas dans ce moment cette timidité souffrante qui se mêloit souvent à ses impressions les plus agréables, et lui donnoit quelquefois, avec les personnes qu'il aimoit le mieux, des sentiments amers et pénibles. L'intimité avoit

commencé entre Oswald et Corinne depuis qu'ils s'étoient quittés; c'étoit la lettre de Corinne qui l'avoit établie : ils étoient contents tous les deux, et ressentoient l'un pour l'autre une tendre reconnoissance.

— C'est donc ce matin, dit Corinne, que je vous montrerai le Panthéon et Saint-Pierre : j'avois bien quelque espoir, ajouta-t-elle en souriant, que vous accepteriez le voyage de Rome avec moi; aussi mes chevaux sont prêts. Je vous ai attendu ; vous êtes arrivé : tout est bien ; partons. — Étonnante personne ! dit Oswald; qui donc êtes-vous? où avez-vous pris tant de charmes divers qui sembleroient devoir s'exclure? Sensibilité, gaîté, profondeur, grâce, abandon, modestie, êtes-vous une illusion? êtes-vous un bonheur surnaturel pour la vie de celui qui vous rencontre? — Ah ! si j'ai le pouvoir de vous faire quelque bien, reprit Corinne, vous ne devez pas croire que jamais j'y renonce. — Prenez garde, reprit Oswald en saisissant la main de Corinne avec émotion, prenez garde à ce bien que vous voulez me faire. Depuis près de deux ans une main de fer serre mon cœur : si votre douce présence m'a donné quelque relâche, si je respire près de vous, que deviendrai-je quand il faudra rentrer dans mon sort; que devien-

drai-je?.... — Laissons au temps, laissons au hasard, interrompit Corinne, à décider si cette impression d'un jour que j'ai produite sur vous durera plus qu'un jour. Si nos ames s'entendent, notre affection mutuelle ne sera point passagère. Quoi qu'il en soit, allons admirer ensemble tout ce qui peut élever notre esprit et nos sentiments; nous goûterons toujours ainsi quelques moments de bonheur. — En achevant ces mots, Corinne descendit; et lord Nelvil la suivit, étonné de sa réponse. Il lui sembla qu'elle admettoit la possibilité d'un demi-sentiment, d'un attrait momentané. Enfin, il crut entrevoir de la légèreté dans la manière dont elle s'étoit exprimée; et il en fut blessé.

Il se plaça sans rien dire dans la voiture de Corinne, qui, devinant sa pensée, lui dit : — Je ne crois pas que le cœur soit ainsi fait, que l'on éprouve toujours ou point d'amour, ou la passion la plus invincible. Il y a des commencements de sentiment qu'un examen plus approfondi peut dissiper. On se flatte, on se détrompe; et l'enthousiasme même dont on est susceptible, s'il rend l'enchantement plus rapide, peut faire aussi que le refroidissement soit plus prompt. — Vous avez beaucoup réfléchi sur le sentiment, Madame, dit Oswald

avec amertume. — Corinne rougit à ce mot, et se tut quelques instants; puis reprenant la parole, avec un mélange assez frappant de franchise et de dignité : — Je ne crois pas, dit-elle, qu'une femme sensible soit jamais arrivée jusqu'à vingt-six ans sans avoir connu l'illusion de l'amour; mais si n'avoir jamais été heureuse, si n'avoir jamais rencontré l'objet qui pouvoit mériter toutes les affections de son cœur, est un titre à l'intérêt, j'ai droit au vôtre. — Ces paroles, et l'accent avec lequel Corinne les prononça, dissipèrent un peu le nuage qui s'étoit élevé dans l'ame de lord Nelvil; néanmoins il se dit en lui-même : — C'est la plus séduisante des femmes, mais c'est une Italienne; et ce n'est pas ce cœur timide, innocent, à lui-même inconnu, que possède sans doute la jeune Anglaise à laquelle mon père me destinoit. —

Cette jeune Anglaise se nommoit Lucile Edgermont, la fille du meilleur ami du père de lord Nelvil; mais elle étoit trop enfant encore lorsqu'Oswald quitta l'Angleterre, pour qu'il pût l'épouser, ni même prévoir avec certitude ce qu'elle seroit un jour.

CHAPITRE II.

Oswald et Corinne allèrent d'abord au Panthéon, qu'on appelle aujourd'hui *Sainte-Marie de la Rotonde*. Partout, en Italie, le catholicisme a hérité du paganisme; mais le Panthéon est le seul temple antique, à Rome, qui soit conservé tout entier, le seul où l'on puisse remarquer dans son ensemble la beauté de l'architecture des anciens, et le caractère particulier de leur culte. Oswald et Corinne s'arrêtèrent sur la place du Panthéon, pour admirer le portique de ce temple, et les colonnes qui le soutiennent.

Corinne fit observer à lord Nelvil que le Panthéon étoit construit de manière qu'il paroissoit beaucoup plus grand qu'il ne l'est. — L'église Saint-Pierre, dit-elle, produira sur vous un effet tout différent; vous la croirez d'abord moins vaste qu'elle ne l'est en réalité. L'illusion si favorable au Panthéon vient, à ce qu'on assure, de ce qu'il y a plus d'espace entre les colonnes, et que l'air joue librement autour; mais surtout de ce que l'on n'y aper-

çoit presque point d'ornements de détail, tandis que Saint-Pierre en est surchargé. C'est ainsi que la poésie antique ne dessinoit que les grandes masses, et laissoit à la pensée de l'auditeur à remplir les intervalles, à suppléer les développements : en tout genre, nous autres modernes, nous disons trop.

Ce temple, continua Corinne, fut consacré par Agrippa, le favori d'Auguste, à son ami, ou plutôt à son maître. Cependant ce maître eut la modestie de refuser la dédicace du temple; et Agrippa se vit obligé de le dédier à tous les dieux de l'Olympe, pour remplacer le dieu de la terre, la puissance. Il y avoit un char de bronze au sommet du Panthéon, sur lequel étoient placées les statues d'Auguste et d'Agrippa. De chaque côté du portique, ces mêmes statues se retrouvoient sous une autre forme; et sur le frontispice du temple on lit encore : *Agrippa l'a consacré*. Auguste donna son nom à son siècle, parce qu'il a fait de ce siècle une époque de l'esprit humain. Les chefs-d'œuvre en divers genres, de ses contemporains, formèrent, pour ainsi dire, les rayons de son auréole. Il sut honorer habilement les hommes de génie qui cultivoient les lettres; et dans la postérité sa gloire s'en est bien trouvée.

— Entrons dans le temple, dit Corinne;

vous le voyez, il reste découvert presque comme il l'étoit autrefois. On dit que cette lumière qui venoit d'en-haut étoit l'emblème de la Divinité supérieure à toutes les divinités. Les païens ont toujours aimé les images symboliques. Il semble, en effet, que ce langage convient mieux à la religion que la parole. La pluie tombe souvent sur ces parvis de marbre; mais aussi les rayons du soleil viennent éclairer les prières. Quelle sérénité! quel air de fête on remarque dans cet édifice! Les païens ont divinisé la vie, et les chrétiens ont divinisé la mort : tel est l'esprit des deux cultes; mais notre catholicisme romain est moins sombre cependant que ne l'étoit celui du Nord. Vous l'observerez quand nous serons à Saint-Pierre. Dans l'intérieur du sanctuaire du Panthéon, sont les bustes de nos artistes les plus célèbres : ils décorent les niches où l'on avoit placé les dieux des anciens. Comme, depuis la destruction de l'empire des Césars, nous n'avons presque jamais eu d'indépendance politique en Italie, on ne trouve point ici des hommes d'état ni de grands capitaines. C'est le génie de l'imagination qui fait notre seule gloire : mais ne trouvez-vous pas, Mylord, qu'un peuple qui honore ainsi les talents qu'il possède mériteroit une plus noble destinée?

— Je suis sévère pour les nations, répondit Oswald; je crois toujours qu'elles méritent leur sort, quel qu'il soit. — Cela est dur, reprit Corinne; peut-être, en vivant en Italie, éprouverez-vous un sentiment d'attendrissement sur ce beau pays, que la nature semble avoir paré comme une victime: mais du moins souvenez-vous que notre plus chère espérance, à nous autres artistes, à nous autres amants de la gloire, c'est d'obtenir une place ici. J'ai déjà marqué la mienne, dit-elle en montrant une niche encore vide. Oswald, qui sait si vous ne reviendrez pas dans cette même enceinte quand mon buste y sera placé! Alors.... — Oswald l'interrompit vivement, et lui dit: — Resplendissante de jeunesse et de beauté, pouvez-vous parler ainsi à celui que le malheur et la souffrance font déjà pencher vers la tombe? — Ah! reprit Corinne, l'orage peut briser en un moment les fleurs qui tiennent encore la tête levée. Oswald, cher Oswald, ajouta-t-elle, pourquoi ne seriez-vous pas heureux? pourquoi.... — Ne m'interrogez jamais, reprit lord Nelvil; vous avez vos secrets, j'ai les miens : respectons mutuellement notre silence. Non, vous ne savez pas quelle émotion j'éprouverois s'il falloit raconter mes malheurs! — Corinne se tut; et ses pas, en sortant

du temple, étoient plus lents, et ses regards plus rêveurs.

Elle s'arrêta sous le portique. — Là, dit-elle à lord Nelvil, étoit une urne de porphyre de la plus grande beauté, transportée maintenant à Saint-Jean de Latran; elle contenoit les cendres d'Agrippa, qui furent placées au pied de la statue qu'il s'étoit élevée à lui-même. Les anciens mettoient tant de soin à adoucir l'idée de la destruction, qu'ils savoient en écarter ce qu'elle peut avoir de lugubre et d'effrayant. Il y avoit d'ailleurs tant de magnificence dans leurs tombeaux, que le contraste du néant de la mort et des splendeurs de la vie s'y faisoit moins sentir. Il est vrai aussi que l'espérance d'un autre monde étant chez eux beaucoup moins vive que chez les chrétiens, les païens s'efforçoient de disputer à la mort le souvenir que nous déposons sans crainte dans le sein de l'Éternel. —

Oswald soupira, et garda le silence. Les idées mélancoliques ont beaucoup de charmes, tant qu'on n'a pas été soi-même profondément malheureux : mais quand la douleur, dans toute son âpreté, s'est emparée de l'ame, on n'entend plus, sans tressaillir, de certains mots qui jadis n'excitoient en nous que des rêveries plus ou moins douces.

CHAPITRE III.

On passe, en allant à Saint-Pierre, sur le pont Saint-Ange; Corinne et lord Nelvil le traversèrent à pied. — C'est sur ce pont, dit Oswald, qu'en revenant du Capitole, j'ai pour la première fois pensé long-temps à vous. — Je ne me flattois pas, reprit Corinne, que ce couronnement du Capitole me vaudroit un ami; mais cependant, en cherchant la gloire, j'ai toujours espéré qu'elle me feroit aimer. A quoi serviroit-elle, du moins aux femmes, sans cet espoir! — Restons encore ici quelques instants, dit Oswald. Quel souvenir, entre tous les siècles, peut valoir pour mon cœur ce lieu, qui me rappelle le premier jour où je vous ai vue? — Je ne sais si je me trompe, reprit Corinne; mais il me semble qu'on se devient plus cher l'un à l'autre, en admirant ensemble les monuments qui parlent à l'ame par une véritable grandeur. Les édifices de Rome ne sont ni froids, ni muets; le génie les a créés; des événements mémorables les consacrent : peut-être même faut-il aimer,

Oswald, aimer surtout un caractère tel que le vôtre, pour se complaire à sentir avec lui tout ce qu'il y a de noble et de beau dans l'univers. — Oui, reprit lord Nelvil; mais en vous regardant, mais en vous écoutant, je n'ai pas besoin d'autres merveilles. — Corinne le remercia par un sourire plein de charme.

En allant à Saint-Pierre, ils s'arrêtèrent devant le château Saint-Ange : — Voilà, dit Corinne, l'un des édifices dont l'extérieur a le plus d'originalité; ce tombeau d'Adrien, changé en forteresse par les Goths, porte le double caractère de sa première et de sa seconde destination. Bâti pour la mort, une impénétrable enceinte l'environne; et cependant les vivants y ont ajouté quelque chose d'hostile, par les fortifications extérieures, qui contrastent avec le silence et la noble inutilité d'un monument funéraire. On voit sur le sommet un ange de bronze avec son épée nue (5); et dans l'intérieur sont pratiquées des prisons très cruelles. Tous les événements de l'histoire de Rome, depuis Adrien jusqu'à nos jours, sont liés à ce monument. Bélisaire s'y défendit contre les Goths; et, presque aussi barbare que ceux qui l'attaquoient, il lança contre ses ennemis les belles statues qui décoroient l'intérieur de l'édifice. Crescentius,

Arnault de Brescia, Nicolas Rienzi (6), ces amis de la liberté romaine, qui ont pris si souvent les souvenirs pour des espérances, se sont défendus long temps dans le tombeau d'un empereur. J'aime ces pierres, qui s'unissent à tant de faits illustres. J'aime ce luxe du maître du monde, un magnifique tombeau. Il y a quelque chose de grand dans l'homme qui, possesseur de toutes les jouissances et de toutes les pompes terrestres, ne craint pas de s'occuper long-temps d'avance de sa mort. Des idées morales, des sentiments désintéressés, remplissent l'ame, dès qu'elle sort de quelque manière des bornes de la vie.

C'est d'ici, continua Corinne, que l'on devroit apercevoir Saint-Pierre; et c'est jusque ici que les colonnes qui le précèdent devoient s'étendre : tel étoit le superbe plan de Michel-Ange; il espéroit du moins qu'on l'acheveroit après lui : mais les hommes de notre temps ne pensent plus à la postérité. Quand une fois on a tourné l'enthousiasme en ridicule, on a tout défait, excepté l'argent et le pouvoir. — C'est vous qui ferez renaître ce sentiment! s'écria lord Nelvil. Qui jamais éprouva le bonheur que je goûte? Rome montrée par vous, Rome interprétée par l'imagination et le génie, *Rome, qui est un monde animé par le sentiment,*

sans lequel le monde lui-même est un désert (7)! Ah, Corinne! que succédera-t-il à ces jours, plus heureux que mon sort et mon cœur ne le permettent? — Corinne lui répondit avec douceur : — Toutes les affections sincères viennent du ciel, Oswald; pourquoi ne protégeroit-il pas ce qu'il inspire? C'est à lui qu'il appartient de disposer de nous. —

Alors Saint-Pierre leur apparut, cet édifice, le plus grand que les hommes aient jamais élevé; car les pyramides d'Égypte elles-mêmes lui sont inférieures en hauteur. — J'aurois peut-être dû vous faire voir, dit Corinne, le plus beau de nos édifices le dernier : mais ce n'est pas mon système. Il me semble que, pour se rendre sensible aux beaux-arts, il faut commencer par voir les objets qui inspirent une admiration vive et profonde. Ce sentiment, une fois éprouvé, révèle, pour ainsi dire, une nouvelle sphère d'idées, et rend ensuite plus capable d'aimer et de juger tout ce qui, dans un ordre même inférieur, retrace cependant la première impression qu'on a reçue. Toutes ces gradations, ces manières prudentes et nuancées pour préparer les grands effets, ne sont point de mon goût. On n'arrive point au sublime par degrés; des distances infinies le séparent même de ce qui

n'est que beau. — Oswald sentit une emotion tout-à-fait extraordinaire en arrivant en face de Saint-Pierre. C'étoit la première fois que l'ouvrage des hommes produisoit sur lui l'effet d'une merveille de la nature. C'est le seul travail de l'art sur notre terre actuelle, qui ait le genre de grandeur qui caractérise les œuvres immédiates de la création. Corinne jouissoit de l'étonnement d'Oswald. — J'ai choisi, lui dit-elle, un jour où le soleil est dans tout son éclat, pour vous faire voir ce monument. Je vous réserve un plaisir plus intime, plus religieux, c'est de le contempler au clair de la lune : mais il falloit d'abord vous faire assister à la plus brillante des fêtes, le génie de l'homme décoré par la magnificence de la nature.

La place de Saint-Pierre est entourée de colonnes, légères de loin, et massives de près. Le terrain, qui va toujours un peu en montant jusqu'au portique de l'église, ajoute encore à l'effet qu'elle produit. Un obélisque de quatre-vingts pieds de haut, qui paroît à peine élevé en présence de la coupole de Saint-Pierre, est au milieu de la place. La forme des obélisques elle seule a quelque chose qui plaît à l'imagination; leur sommet se perd dans les airs, et semble porter jusqu'au ciel

une grande pensée de l'homme. Ce monument, qui vint d'Égypte pour orner les bains de Caligula, et que Sixte-Quint a fait transporter ensuite au pied du temple de Saint-Pierre; ce contemporain de tant de siècles, qui n'ont pu rien contre lui, inspire un sentiment de respect : l'homme se sent tellement passager, qu'il a toujours de l'émotion en présence de ce qui est immuable. A quelque distance des deux côtés de l'obélisque, s'élèvent deux fontaines dont l'eau jaillit perpétuellement, et retombe avec abondance en cascade dans les airs. Ce murmure des ondes, qu'on a coutume d'entendre au milieu de la campagne, produit dans cette enceinte une sensation toute nouvelle; mais cette sensation est en harmonie avec celle que fait naître l'aspect d'un temple majestueux.

La peinture, la sculpture, imitant le plus souvent la figure humaine, ou quelque objet existant dans la nature, réveillent dans notre ame des idées parfaitement claires et positives : mais un beau monument d'architecture n'a point, pour ainsi dire, de sens déterminé; et l'on est saisi, en le contemplant, par cette rêverie sans calcul et sans but, qui mène si loin la pensée. Le bruit des eaux convient à toutes ces impressions vagues et profondes;

il est uniforme, comme l'édifice est régulier.

L'éternel mouvement et l'éternel repos *

sont ainsi rapprochés l'un de l'autre. C'est dans ce lieu surtout que le temps est sans pouvoir; car il ne tarit pas plus ces sources jaillissantes, qu'il n'ébranle ces immobiles pierres. Les eaux qui s'élancent en gerbe de ces fontaines sont si légères et si nuageuses, que, dans un beau jour, les rayons du soleil y produisent de petits arcs-en-ciel formés des plus belles couleurs.

—Arrêtez-vous un moment ici, dit Corinne à lord Nelvil, comme il étoit déjà sous le portique de l'église; arrêtez-vous, avant de soulever le rideau qui couvre la porte du temple: votre cœur ne bat-il pas à l'approche de ce sanctuaire? et ne ressentez-vous pas, au moment d'entrer, tout ce que feroit éprouver l'attente d'un événement solennel? — Corinne elle-même souleva le rideau, et le retint pour laisser passer lord Nelvil; elle avoit tant de grâce dans cette attitude, que le premier regard d'Oswald fut pour la considérer ainsi: il se plut même, pendant quelques instants, à ne rien observer qu'elle. Cependant il s'avança

* Vers de M. de Fontanes.

dans le temple; et l'impression qu'il reçut sous ces voûtes immenses fut si profonde et si religieuse, que le sentiment même de l'amour ne suffisoit plus pour remplir en entier son ame. Il marchoit lentement à côté de Corinne : l'un et l'autre se taisoient. Là tout commande le silence : le moindre bruit retentit si loin, qu'aucune parole ne semble digne d'être ainsi répétée dans une demeure presque éternelle! La prière seule, l'accent du malheur, de quelque foible voix qu'il parte, émeut profondément dans ces vastes lieux. Et quand, sous ces dômes immenses, on entend de loin venir un vieillard, dont les pas tremblants se traînent sur ces beaux marbres arrosés par tant de pleurs, l'on sent que l'homme est imposant par cette infirmité même de sa nature, qui soumet son ame divine à tant de souffrances, et que le culte de la douleur, le christianisme, contient le vrai secret du passage de l'homme sur la terre.

Corinne interrompit la rêverie d'Oswald, et lui dit : — Vous avez vu des églises gothiques en Angleterre et en Allemagne; vous avez dû remarquer qu'elles ont un caractère beaucoup plus sombre que cette église. Il y avoit quelque chose de mystique dans le catholicisme des peuples septentrionaux. Le nôtre

parle à l'imagination par les objets extérieurs. Michel-Ange a dit, en voyant la coupole du Panthéon : « Je la placerai dans les airs. » Et en effet, Saint-Pierre est un temple posé sur une église. Il y a quelque alliance des religions antiques et du christianisme, dans l'effet que produit sur l'imagination l'intérieur de cet édifice. Je vais m'y promener souvent, pour rendre à mon ame la sérénité qu'elle perd quelquefois. La vue d'un tel monument est comme une musique continuelle et fixée, qui vous attend pour vous faire du bien quand vous vous en approchez; et certainement il faut mettre, au nombre des titres de notre nation à la gloire, la patience, le courage et le désintéressement des chefs de l'église, qui ont consacré cent cinquante années, tant d'argent et tant de travaux, a l'achèvement d'un édifice dont ceux qui l'élevoient ne pouvoient se flatter de jouir (8). C'est un service rendu, même à la morale publique, que de faire don à une nation d'un monument qui est l'emblème de tant d'idées nobles et généreuses.— Oui, répondit Oswald, ici les arts ont de la grandeur; l'imagination et l'invention sont pleines de génie : mais la dignité de l'homme même, comment y est-elle défendue? Quelles institutions! quelle foiblesse dans la plupart

des gouvernements d'Italie ! et quoiqu'ils soient si foibles, combien ils asservissent les esprits ! — D'autres peuples, interrompit Corinne, ont supporté le joug comme nous; et ils ont du moins l'imagination qui fait rêver une autre destinée :

Servi siam, sì, ma servi ognor frementi.

Nous sommes esclaves, mais des esclaves toujours frémissants, dit Alfieri, le plus fier de nos écrivains modernes. Il y a tant d'ame dans nos beaux-arts, que peut-être un jour notre caractère égalera notre génie.

Regardez, continua Corinne, ces statues placées sur les tombeaux, ces tableaux en mosaïque, patientes et fidèles copies des chefs-d'œuvre de nos grands maîtres. Je n'examine jamais Saint-Pierre en détail, parce que je n'aime pas à y trouver ces beautés multipliées qui dérangent un peu l'impression de l'ensemble. Mais qu'est-ce donc qu'un monument où les chefs-d'œuvre de l'esprit humain eux-mêmes paroissent des ornements superflus ! Ce temple est comme un monde à part. On y trouve un asile contre le froid et la chaleur : il a ses saisons à lui, son printemps perpétuel, que l'atmosphère du dehors n'altère jamais. Une église souterraine est bâtie sous le parvis

de ce temple : les papes et plusieurs souverains des pays étrangers y sont ensevelis; Christine, après son abdication; les Stuart, depuis que leur dynastie est renversée. Rome depuis long-temps est l'asile des exilés du monde; Rome elle-même n'est-elle pas détrônée! son aspect console les rois dépouillés comme elle.

Cadono le città, cadono i regni,
E l' uom, d' esser mortal par che si sdegni! *

Placez-vous ici, dit Corinne à lord Nelvil, près de l'autel, au milieu de la coupole, vous apercevrez à travers les grilles de fer l'église des morts qui est sous nos pieds; et, en relevant les yeux, vos regards atteindront à peine au sommet de la voûte. Ce dôme, en le considérant même d'en bas, fait éprouver un sentiment de terreur : on croit voir des abîmes suspendus sur sa tête. Tout ce qui est au-delà d'une certaine proportion, cause à l'homme, à la créature bornée, un invincible effroi. Ce que nous connoissons, est aussi inexplicable que l'inconnu; mais nous avons, pour ainsi dire, pratiqué notre obscurité habituelle, tandis que de nouveaux mystères nous épouvantent, et mettent le trouble dans nos facultés.

* Les cités tombent, les empires disparoissent, et l'homme s'indigne d'être mortel!

Toute cette église est ornée de marbres antiques; et ses pierres en savent plus que nous sur les siècles écoulés. Voici la statue de Jupiter, dont on a fait un saint Pierre, en lui mettant une auréole sur la tête. L'expression générale de ce temple caractérise parfaitement le mélange des dogmes sombres et des cérémonies brillantes; un fond de tristesse dans les idées, mais, dans l'application, la mollesse et la vivacité du Midi; des intentions sévères, mais des interprétations très-douces; la théologie chrétienne et les images du paganisme; enfin la réunion la plus admirable de l'éclat et de la majesté que l'homme peut donner à son culte envers la Divinité.

Les tombeaux décorés par les merveilles des beaux-arts, ne présentent point la mort sous un aspect redoutable. Ce n'est pas tout-à-fait comme les anciens, qui sculptoient sur les sarcophages des danses et des jeux; mais la pensée est détournée de la contemplation d'un cercueil par les chefs-d'œuvre du génie. Ils rappellent l'immortalité sur l'autel même de la mort; et l'imagination, animée par l'admiration qu'ils inspirent, ne sent pas, comme dans le Nord, le silence et le froid, immuables gardiens des sépulcres. — Sans doute, dit Oswald, nous voulons que la tristesse envi-

ronne la mort; et même avant que nous fussions éclairés par les lumières du christianisme, notre mythologie ancienne, notre Ossian ne place à côté de la tombe que les regrets et les chants funèbres. Ici, vous voulez oublier et jouir; je ne sais si je desirerois que votre beau ciel me fît ce genre de bien. — Ne croyez pas cependant, reprit Corinne, que notre caractère soit léger, et notre esprit frivole. Il n'y a que la vanité qui rende frivole: l'indolence peut mettre quelques intervalles de sommeil ou d'oubli dans la vie, mais elle n'use ni ne flétrit le cœur; et, malheureusement pour nous, on peut sortir de cet état par des passions plus profondes et plus terribles que celles des ames habituellement actives. —

En achevant ces mots, Corinne et lord Nelvil s'approchoient de la porte de l'église. — Encore un dernier coup-d'œil vers ce sanctuaire immense, dit-elle à lord Nelvil. Voyez comme l'homme est peu de chose en présence de la religion, alors même que nous sommes réduits à ne considérer que son emblème matériel! Voyez quelle immobilité, quelle durée les mortels peuvent donner à leurs œuvres, tandis qu'eux-mêmes ils passent si rapidement, et ne se survivent que par le génie! Ce

temple est une image de l'infini ; il n'y a point de terme aux sentiments qu'il fait naître, aux idées qu'il retrace, à l'immense quantité d'années qu'il rappelle à la réflexion, soit dans le passé, soit dans l'avenir ; et, quand on sort de son enceinte, il semble qu'on passe des pensées célestes aux intérêts du monde, et de l'éternité religieuse à l'air léger du temps. —

Corinne fit remarquer à lord Nelvil, lorsqu'ils furent hors de l'église, que sur ses portes étoient représentées en bas-relief les Métamorphoses d'Ovide. — On ne se scandalise point à Rome, lui dit-elle, des images du paganisme, quand les beaux-arts les ont consacrées. Les merveilles du génie portent toujours à l'ame une impression religieuse ; et nous faisons hommage au culte chrétien de tous les chefs-d'œuvre que les autres cultes ont inspirés. — Oswald sourit à cette explication. — Croyez-moi, Mylord, continua Corinne, il y a beaucoup de bonne-foi dans les sentiments des nations dont l'imagination est très-vive. Mais à demain ; si vous le voulez, je vous menerai au Capitole. J'ai, je l'espère, plusieurs courses à vous proposer encore : quand elles seront finies, est-ce que vous partirez ? est-ce que..... Elle s'arrêta, craignant d'en avoir déjà trop dit. — Non, Corinne, re-

prit Oswald; non, je ne renoncerai point à cet éclair de bonheur, que peut-être un ange tutélaire fait luire sur moi du haut du ciel.

CHAPITRE IV.

Le lendemain, Oswald et Corinne partirent avec plus de confiance et de sérénité. Ils étoient des amis qui voyageoient ensemble; ils commençoient à dire *nous*. Ah! qu'il est touchant, ce *nous* prononcé par l'amour! quelle déclaration il contient, timidement et cependant vivement exprimée! — Nous allons donc au Capitole, dit Corinne. — Oui, nous y allons, reprit Oswald; et sa voix disoit tout avec des mots si simples! tant son accent avoit de tendresse et de douceur! — C'est du haut du Capitole, tel qu'il est maintenant, dit Corinne, que nous pouvons facilement apercevoir les sept collines. Nous les parcourrons toutes ensuite l'une après l'autre; il n'en est pas une qui ne conserve des traces de l'histoire. —

Corinne et lord Nelvil suivirent d'abord ce

qu'on appeloit autrefois la Voie sacrée, ou la Voie triomphale. — Votre char a passé par-là? dit Oswald à Corinne. — Oui, répondit-elle, cette poussière antique devoit s'étonner de porter un tel char; mais, depuis la république romaine, tant de traces criminelles se sont empreintes sur cette route, que le sentiment de respect qu'elle inspiroit est bien affoibli. — Corinne se fit conduire ensuite au pied de l'escalier du Capitole actuel. L'entrée du Capitole ancien étoit par le Forum. — Je voudrois bien, dit Corinne, que cet escalier fût le même que monta Scipion, lorsque, repoussant la calomnie par la gloire, il alla dans le temple pour rendre grâces aux dieux des victoires qu'il avoit remportées. Mais ce nouvel escalier, mais ce nouveau Capitole, a été bâti sur les ruines de l'ancien, pour recevoir le paisible magistrat qui porte à lui tout seul ce nom immense de sénateur romain, jadis l'objet des respects de l'univers. Ici nous n'avons plus que des noms; mais leur harmonie, mais leur antique dignité, cause toujours une sorte d'ébranlement, une sensation assez douce, mêlée de plaisir et de regret. Je demandois l'autre jour à une pauvre femme que je rencontrai, où elle demeuroit? *A la Roche Tarpéienne*, me répondit-elle; et ce mot, bien

que dépouillé des idées qui jadis y étoient attachées, agit encore sur l'imagination. —

Oswald et Corinne s'arrêtèrent pour considérer les deux lions de basalte qu'on voit au pied de l'escalier du Capitole (9). Ils viennent d'Égypte : les sculpteurs égyptiens saisissoient avec bien plus de génie la figure des animaux que celle des hommes. Ces lions du Capitole sont noblement paisibles ; et leur genre de physionomie est la véritable image de la tranquillité dans la force.

> A guisa di lion, quando si posa. *
>
> DANTE.

Non loin de ces lions, on voit une statue de Rome mutilée, que les Romains modernes ont placée là, sans songer qu'ils donnoient ainsi le plus parfait emblème de leur Rome actuelle. Cette statue n'a ni tête, ni pieds ; mais le corps et la draperie qui restent ont encore des beautés antiques. Au haut de l'escalier sont deux colosses qui représentent, à ce qu'on croit, Castor et Pollux, puis les trophées de Marius, puis deux colonnes milliaires, qui servoient à mesurer l'univers romain, et la statue équestre de Marc-Aurèle, belle et calme au milieu de ces divers souvenirs. Ainsi

* A la manière du lion, quand il se repose.

tout est là, les temps héroïques représentés par les Dioscures, la république par les lions, les guerres civiles par Marius, et les beaux temps des empereurs par Marc-Aurèle.

En avançant vers le Capitole moderne, on voit à droite et à gauche deux églises bâties sur les ruines du temple de Jupiter Férétrien et de Jupiter Capitolin. En avant du vestibule, est une fontaine présidée par deux fleuves; le Nil et le Tibre, avec la louve de Romulus. On ne prononce pas le nom du Tibre comme celui des fleuves sans gloire; c'est un des plaisirs de Rome que de dire : *Conduisez-moi sur les bords du Tibre; traversons le Tibre.* Il semble qu'en prononçant ces paroles on évoque l'histoire, et qu'on ranime les morts. En allant au Capitole, du côté du Forum, on trouve à droite les prisons Mamertines. Ces prisons furent d'abord construites par Ancus Martius; elles servoient alors aux criminels ordinaires. Mais Servius Tullius en fit creuser sous terre de beaucoup plus cruelles, pour les criminels d'état, comme si ces criminels n'étoient pas ceux qui méritent le plus d'égards, puisqu'il peut y avoir de la bonne-foi dans leurs erreurs. Jugurtha et les complices de Catilina périrent dans ces prisons : on dit aussi que saint Pierre et saint Paul y ont été renfermés. De l'autre

côté du Capitole est la roche Tarpéienne; au pied de cette roche, l'on trouve aujourd'hui un hôpital appelé *l'Hôpital de la Consolation.* Il semble que l'esprit sévère de l'antiquité et la douceur du christianisme soient ainsi rapprochés dans Rome à travers les siècles, et se montrent aux regards comme à la réflexion.

Quand Oswald et Corinne furent arrivés au haut de la tour du Capitole, Corinne lui montra les sept collines, la ville de Rome, bornée d'abord au mont Palatin, ensuite aux murs de Servius Tullius, qui renfermoient les sept collines, enfin, aux murs d'Aurélien, qui servent encore aujourd'hui d'enceinte à la plus grande partie de Rome. Corinne rappela les vers de Tibulle et de Properce, qui se glorifient des foibles commencements dont est sortie la maîtresse du monde (10). Le mont Palatin fut à lui seul tout Rome pendant quelque temps; mais dans la suite le palais des empereurs remplit l'espace qui avoit suffi pour une nation. Un poète du temps de Néron fit à cette occasion cette épigramme * : *Rome ne sera bientôt plus qu'un palais. Allez à Véies, Romains, si toutefois ce palais n'occupe pas déjà Véies même.*

* Roma domus fiet : Veios migrate, Quirites;
Si non et Veios occupat ista domus.

Les sept collines sont infiniment moins élevées qu'elles ne l'étoient autrefois, lorsqu'elles méritoient le nom de *monts escarpés*. Rome moderne est élevée de quarante pieds au-dessus de Rome ancienne. Les vallées qui séparoient les collines se sont presque comblées par le temps, et par les ruines des édifices : mais ce qui est plus singulier encore, un amas de vases brisés a élevé deux collines nouvelles * ; et c'est presque une image des temps modernes, que ces progrès ou plutôt ces débris de la civilisation, mettant de niveau les montagnes avec les vallées, effaçant, au moral comme au physique, toutes les belles inégalités produites par la nature.

Trois autres collines **, non comprises dans les sept fameuses, donnent à la ville de Rome quelque chose de si pittoresque, que c'est peut-être la seule ville qui, par elle-même, et dans sa propre enceinte, offre les plus magnifiques points de vue. On y trouve un mélange si remarquable de ruines et d'édifices, de campagnes et de déserts, qu'on peut contempler Rome de tous les côtés, et voir toujours un tableau frappant dans la perspective opposée.

* Le monte Citorio et le monte Testacio.

** Le Janicule, le monte Vaticano et le monte Mario.

Oswald ne pouvoit se lasser de considérer les traces de l'antique Rome, du point élevé du Capitole où Corinne l'avoit conduit. La lecture de l'histoire, les réflexions qu'elle excite, agissent bien moins sur notre ame que ces pierres en désordre, que ces ruines mêlées aux habitations nouvelles. Les yeux sont tout-puissants sur l'ame : après avoir vu les ruines romaines, on croit aux antiques Romains, comme si l'on avoit vécu de leur temps. Les souvenirs de l'esprit sont acquis par l'étude : les souvenirs de l'imagination naissent d'une impression plus immédiate et plus intime, qui donne de la vie à la pensée, et nous rend, pour ainsi dire, témoins de ce que nous avons appris. Sans doute on est importuné de tous ces bâtiments modernes qui viennent se mêler aux antiques débris. Mais un portique debout à côté d'un humble toit; mais des colonnes entre lesquelles de petites fenêtres d'églises sont pratiquées, un tombeau servant d'asile à toute une famille rustique, produisent je ne sais quel mélange d'idées grandes et simples, je ne sais quel plaisir de découverte qui inspire un intérêt continuel. Tout est commun, tout est prosaïque dans l'extérieur de la plupart de nos villes européennes; et Rome, plus souvent qu'aucune autre, présente le triste

aspect de la misère et de la dégradation : mais tout-à-coup une colonne brisée, un bas-relief à demi détruit, des pierres liées à la façon indestructible des architectes anciens, vous rappellent qu'il y a dans l'homme une puissance éternelle, une étincelle divine, et qu'il ne faut pas se lasser de l'exciter en soi-même, et de la ranimer dans les autres.

Ce Forum, dont l'enceinte est si resserrée, et qui a vu tant de choses étonnantes, est une preuve frappante de la grandeur morale de l'homme. Quand l'univers, dans les derniers temps de Rome, étoit soumis à des maîtres sans gloire, on trouve des siècles entiers dont l'histoire peut à peine conserver quelques faits; et ce Forum, petit espace, centre d'une ville alors très-circonscrite, et dont les habitants combattoient autour d'elle pour son territoire, ce Forum n'a-t-il pas occupé, par les souvenirs qu'il retrace, les plus beaux génies de tous les temps? Honneur donc, éternel honneur aux peuples courageux et libres, puisqu'ils captivent ainsi les regards de la postérité!

Corinne fit remarquer à lord Nelvil qu'on ne trouvoit à Rome que très-peu de débris des temps républicains. Les aqueducs, les canaux construits sous terre pour l'écoule-

ment des eaux, étoient le seul luxe de la république, et des rois qui l'ont précédée. Il ne nous reste d'elle que des édifices utiles, des tombeaux élevés à la mémoire de ses grands hommes, et quelques temples de brique qui subsistent encore. C'est seulement après la conquête de la Sicile que les Romains firent usage, pour la première fois, du marbre pour leurs monuments : mais il suffit de voir les lieux où de grandes actions se sont passées pour éprouver une émotion indéfinissable. C'est à cette disposition de l'ame qu'on doit attribuer la puissance religieuse des pèlerinages. Les pays célèbres en tout genre, alors même qu'ils sont dépouillés de leurs grands hommes et de leurs monuments, exercent beaucoup de pouvoir sur l'imagination. Ce qui frappoit les regards n'existe plus; mais le charme du souvenir y est resté.

On ne voit plus sur le Forum aucune trace de cette fameuse tribune, d'où le peuple romain étoit gouverné par l'éloquence; on y trouve encore trois colonnes d'un temple élevé par Auguste en l'honneur de Jupiter-Tonnant, lorsque la foudre tomba sur lui sans le frapper; un arc de triomphe à Septime-Sévère, que le sénat lui éleva pour récompense de ses exploits. Les noms de ses deux fils, Ca-

racalla et Géta, étoient inscrits sur le fronton de l'arc : mais lorsque Caracalla eut assassiné Géta, il fit ôter son nom; et l'on voit encore la trace des lettres enlevées. Plus loin est un temple à Faustine, monument de la foiblesse aveugle de Marc-Aurèle; un temple à Vénus, qui, du temps de la république, étoit consacré à Pallas; un peu plus loin, les ruines d'un temple dédié au soleil et à la lune, bâti par l'empereur Adrien, qui étoit jaloux d'Apollodore, fameux architecte grec, et qui le fit périr pour avoir blâmé les proportions de son édifice.

De l'autre côté de la place, l'on voit les ruines de quelques monuments consacrés à des souvenirs plus nobles et plus purs : les colonnes d'un temple qu'on croit être celui de Jupiter-Stator, de Jupiter qui empêchoit les Romains de jamais fuir devant leurs ennemis; une colonne, débris d'un temple de Jupiter-Gardien, placée, dit-on, non loin de l'abîme où s'est précipité Curtius; des colonnes d'un temple élevé, les uns disent à la Concorde, les autres à la Victoire : peut-être les peuples conquérants confondent-ils ces deux idées, et pensent-ils qu'il ne peut exister de véritable paix que quand ils ont soumis l'univers. A l'extrémité du mont Palatin s'é-

lève un bel arc de triomphe dédié à Titus, pour la conquête de Jérusalem. On prétend que les Juifs qui sont à Rome ne passent jamais sous cet arc; et l'on montre un petit chemin qu'ils prennent, dit-on, pour l'éviter. Il est à souhaiter, pour l'honneur des Juifs, que cette anecdote soit vraie : les longs ressouvenirs conviennent aux longs malheurs.

Non loin de là est l'arc de Constantin, embelli de quelques bas-reliefs enlevés au Forum de Trajan par les chrétiens, qui vouloient décorer le monument consacré au *fondateur du repos;* c'est ainsi que Constantin fut appelé. Les arts, à cette époque, étoient déjà dans la décadence; et l'on dépouilloit le passé pour honorer de nouveaux exploits. Ces portes triomphales qu'on voit encore à Rome, perpétuoient, autant que les hommes le peuvent, les honneurs rendus à la gloire. Il y avoit sur leurs sommets une place destinée aux joueurs de flûte et de trompette, pour que le vainqueur, en passant, fût enivré tout-à-la-fois par la musique et par la louange, et goûtât dans un même moment toutes les émotions les plus exaltées.

En face de ces arcs de triomphe sont les ruines du temple de la Paix, bâti par Vespasien; il étoit tellement orné de bronze et d'or

dans l'intérieur, que lorsqu'un incendie le consuma, des laves de métaux brûlants en découlèrent jusque dans le Forum. Enfin, le Colisée, la plus belle ruine de Rome, termine la noble enceinte où comparoît toute l'histoire. Ce superbe édifice, dont les pierres seules, dépouillées de l'or et des marbres, subsistent encore, servit d'arène aux gladiateurs combattant contre les bêtes féroces. C'est ainsi qu'on amusoit et trompoit le peuple romain par des émotions fortes, alors que les sentiments naturels ne pouvoient plus avoir d'essor. L'on entroit par deux portes dans le Colisée, l'une qui étoit consacrée aux vainqueurs, l'autre par laquelle on emportoit les morts * : singulier mépris pour l'espèce humaine, que de destiner d'avance la mort ou la vie de l'homme au simple passe-temps d'un spectacle! Titus, le meilleur des empereurs, dédia ce Colisée au peuple romain; et ces admirables ruines portent avec elles un si beau caractère de magnificence et de génie, qu'on est tenté de se faire illusion sur la véritable grandeur, et d'accorder aux chefs-d'œuvre de l'art l'admiration qui n'est due qu'aux monuments consacrés à des institutions généreuses.

* Sana vivaria, sandapilaria.

Oswald ne se laissoit point aller à l'admiration qu'éprouvoit Corinne : en contemplant ces quatre galeries, ces quatre édifices, s'élevant les uns sur les autres, ce mélange de pompe et de vétusté, qui tout-à-la-fois inspire le respect et l'attendrissement, il ne voyoit dans ces lieux que le luxe du maître et le sang des esclaves, et se sentoit prévenu contre les beaux-arts, qui ne s'inquiètent point du but, et prodiguent leurs dons, à quelque objet qu'on les destine. Corinne essayoit de combattre cette disposition. — Ne portez point, dit-elle à lord Nelvil, la rigueur de vos principes de morale et de justice dans la contemplation des monuments d'Italie; ils rappellent, pour la plupart, je vous l'ai dit, plutôt la splendeur, l'élégance et le goût des formes antiques, que l'époque glorieuse de la vertu romaine. Mais ne trouvez-vous pas quelques traces de la grandeur morale des premiers temps, dans le luxe gigantesque des monuments qui leur ont succédé? La dégradation même de ce peuple romain est imposante encore : son deuil de la liberté couvre le monde de merveilles; et le génie des beautés idéales cherche à consoler l'homme de la dignité réelle et vraie qu'il a perdue. Voyez ces bains immenses, ouverts à tous ceux qui vou-

loient en goûter les voluptés orientales; ces cirques, destinés aux éléphants qui venoient combattre avec les tigres; ces aqueducs, qui faisoient tout-à-coup un lac de ces arènes, où les galères luttoient à leur tour, où des crocodiles paroissoient à la place où des lions naguère s'étoient montrés; voilà quel fut le luxe des Romains, quand ils placèrent dans le luxe leur orgueil! Ces obélisques amenés d'Égypte, et dérobés aux ombres africaines, pour venir décorer les sépulcres des Romains, cette population de statues, qui existoit autrefois dans Rome, ne peuvent être considérés comme l'inutile et fastueuse pompe des despotes de l'Asie: c'est le génie romain, vainqueur du monde, que les arts ont revêtu d'une forme extérieure. Il y a quelque chose de surnaturel dans cette magnificence; et sa splendeur poétique fait oublier et son origine et son but. —

L'éloquence de Corinne excitoit l'admiration d'Oswald, sans le convaincre: il cherchoit partout un sentiment moral, et toute la magie des arts ne pouvoit jamais lui suffire. Alors Corinne se rappela que, dans cette même arène, les chrétiens persécutés étoient morts victimes de leur persévérance; et montrant à lord Nelvil les autels élevés en l'hon-

neur de leurs cendres, et cette route de la croix que suivent les pénitents, au pied des plus magnifiques débris de la grandeur mondaine, elle lui demanda si cette poussière des martyrs ne disoit rien à son cœur. — Oui, s'écria-t-il, j'admire profondément cette puissance de l'ame et de la volonté contre les douleurs et la mort : un sacrifice, quel qu'il soit, est plus beau, plus difficile, que tous les élans de l'ame et de la pensée. L'imagination exaltée peut produire les miracles du génie; mais ce n'est qu'en se dévouant à son opinion, ou à ses sentiments, qu'on est vraiment vertueux; c'est alors seulement qu'une puissance céleste subjugue en nous l'homme mortel. — Ces paroles nobles et pures troublèrent cependant Corinne : elle regarda lord Nelvil, puis elle baissa les yeux; et bien qu'en ce moment il prît sa main et la serrât contre son cœur, elle frémit de l'idée qu'un tel homme pouvoit immoler les autres et lui-même au culte des opinions, des principes, ou des devoirs, dont il auroit fait choix.

CHAPITRE V.

Après la course du Capitole et du Forum, Corinne et lord Nelvil employèrent deux jours à parcourir les sept collines. Les Romains d'autrefois faisoient une fête en l'honneur des sept collines : c'est une des beautés originales de Rome, que ces monts enfermés dans son enceinte ; et l'on conçoit sans peine comment l'amour de la patrie se plaisoit à célébrer cette singularité.

Oswald et Corinne, ayant vu la veille le mont Capitolin, recommencèrent leurs courses par le mont Palatin. Le palais des Césars, appelé le *Palais d'or*, l'occupoit tout entier. Ce mont n'offre à présent que les débris de ce palais. Auguste, Tibère, Caligula et Néron, en ont bâti les quatre côtés ; et des pierres, recouvertes par des plantes fécondes, sont tout ce qu'il en reste aujourd'hui : la nature y a repris son empire sur les travaux des hommes ; et la beauté des fleurs console de la ruine des palais. Le luxe, du temps des rois et de la république, consistoit seulement dans

les édifices publics; les maisons des particuliers étoient très-petites et très-simples. Cicéron, Hortensius, les Gracques, habitoient sur ce mont Palatin, qui suffit à peine, lors de la décadence de Rome, à la demeure d'un seul homme. Dans les derniers siècles, la nation ne fut plus qu'une foule anonyme, désignée seulement par l'ère de son maître : on cherche en vain dans ces lieux les deux lauriers plantés devant la porte d'Auguste, le laurier de la guerre, et celui des beaux-arts cultivés par la paix : tous les deux ont disparu.

Il reste encore sur le mont Palatin quelques chambres des bains de Livie; l'on y montre la place des pierres précieuses qu'on prodiguoit alors aux plafonds, comme un ornement ordinaire; et l'on y voit des peintures dont les couleurs sont encore parfaitement intactes : la fragilité même des couleurs ajoute à l'étonnement de les voir conservées, et rapproche de nous les temps passés. S'il est vrai que Livie abrégea les jours d'Auguste, c'est dans l'une de ces chambres que fut conçu cet attentat; et les regards du souverain du monde, trahi dans ses affections les plus intimes, se sont peut-être arrêtés sur l'un de ces tableaux dont les élégantes fleurs subsistent encore. Que pensa-t-il, dans sa vieillesse, de la vie et

de ses pompes? Se rappela-t-il ses proscriptions ou sa gloire? craignit-il, espéra-t-il un monde à venir? et la dernière pensée, qui révèle tout à l'homme, la dernière pensée d'un maître de l'univers erre-t-elle encore sous ces voûtes (11)?

Le mont Aventin offre plus qu'aucun autre les traces des premiers temps de l'histoire romaine. Précisément en face du palais construit par Tibère, on voit les débris du temple de la Liberté, bâti par le père des Gracques. Au pied du mont Aventin étoit le temple dédié à la Fortune virile, par Servius Tullius, pour remercier les dieux de ce qu'étant né esclave, il étoit devenu roi. Hors des murs de Rome, on trouve aussi les débris d'un temple qui fut consacré à la Fortune des femmes, lorsque Véturie arrêta Coriolan. Vis-à-vis du mont Aventin est le mont Janicule, sur lequel Porsenna plaça son armée. C'est en face de ce mont qu'Horatius Coclès fit couper derrière lui le pont qui conduisoit à Rome. Les fondements de ce pont subsistent encore : il y a sur les bords du fleuve un arc de triomphe bâti en briques, aussi simple que l'action qu'il rappelle étoit grande. Cet arc fut élevé, dit-on, en l'honneur d'Horatius Coclès. Au milieu du Tibre on aperçoit une île formée des gerbes

de blé recueillies dans les champs de Tarquin, et qui furent pendant long-temps exposées sur le fleuve, parce que le peuple romain ne vouloit point les prendre, croyant qu'un mauvais sort y étoit attaché. On auroit de la peine, de nos jours, à faire tomber sur des richesses quelconques des malédictions assez efficaces pour que personne ne consentît à s'en emparer.

C'est sur le mont Aventin que furent placés les temples de la Pudeur patricienne et de la Pudeur plébéienne. Au pied de ce mont on voit le temple de Vesta, qui subsiste encore presque en entier, quoique les inondations du Tibre l'aient souvent menacé *. Non loin de là sont les débris d'une prison pour dettes, où se passa, dit-on, le beau trait de piété filiale généralement connu. C'est aussi dans ce même lieu que Clélie et ses compagnes, prisonnières de Porsenna, traversèrent le Tibre pour venir joindre les Romains. Ce mont Aventin repose l'ame de tous les souvenirs pénibles que rappellent les autres collines; et son aspect est beau comme les souvenirs qu'il retrace. On avoit donné le nom de belle rive (*pulchrum littus*) au bord du fleuve qui est

* Vidimus flavum Tiberim, etc.

au pied de cette colline. C'est là que se promenoient les orateurs de Rome, en sortant du Forum; c'est là que César et Pompée se rencontroient comme de simples citoyens, et qu'ils cherchoient à captiver Cicéron, dont l'indépendante éloquence leur importoit plus alors que la puissance même de leurs armées.

La poésie vient encore embellir ce séjour. Virgile a placé sur le mont Aventin la caverne de Cacus; et les Romains, si grands par leur histoire, le sont encore par les fictions héroïques dont les poètes ont orné leur origine fabuleuse. Enfin, en revenant du mont Aventin, on aperçoit la maison de Nicolas Rienzi, qui essaya vainement de faire revivre les temps anciens dans les temps modernes; et ce souvenir, tout foible qu'il est à côté des autres, fait encore penser long-temps. Le mont Cœlius est remarquable, parce qu'on y voit les débris du camp des prétoriens, et de celui des soldats étrangers. On a trouvé cette inscription dans les ruines de l'édifice construit pour recevoir ces soldats : *Au génie saint des camps étrangers :* saint, en effet, pour ceux dont il maintenoit la puissance! Ce qui reste de ces antiques casernes fait juger qu'elles étoient bâtics à la manière des cloîtres, ou plutôt que les cloîtres ont été bâtis sur leur modèle.

Le mont Esquilin étoit appelé le *mont des Poëtes*, parce que Mécène ayant son palais sur cette colline, Horace, Properce et Tibulle y avoient aussi leur habitation. Non loin de là sont les ruines des Thermes de Titus et de Trajan. On croit que Raphaël prit le modèle de ses arabesques dans les peintures à fresque des Thermes de Titus. C'est aussi là qu'on a découvert le groupe de Laocoon. La fraîcheur de l'eau donne un tel sentiment de plaisir dans les pays chauds, qu'on se plaisoit à réunir toutes les pompes du luxe et toutes les jouissances de l'imagination, dans les lieux où l'on se baignoit. Les Romains y faisoient exposer les chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture. C'étoit à la clarté des lampes qu'ils les considéroient; car il paroît, par la construction de ces bâtiments, que le jour n'y pénétroit jamais, et qu'on vouloit ainsi se préserver de ces rayons du soleil, si poignants dans le Midi : c'est sans doute à cause de la sensation qu'ils produisent, que les anciens les ont appelés les dards d'Apollon. On pourroit croire, en observant les précautions extrêmes prises par les anciens contre la chaleur, que le climat étoit alors plus brûlant encore que de nos jours. C'est dans les Thermes de Caracalla qu'étoient placés l'Hercule Farnèse, la Flore,

et le groupe de Dircé. Près d'Ostie, l'on a trouvé, dans les bains de Néron, l'Apollon du Belvédère. Peut-on concevoir qu'en regardant cette noble figure, Néron n'ait pas senti quelques mouvements généreux!

Les Thermes et les Cirques sont les seuls genres d'édifices consacrés aux amusements publics dont il reste des traces à Rome. Il n'y a point d'autre théâtre que celui de Marcellus, dont les ruines subsistent encore. Pline raconte que l'on a vu trois cent soixante colonnes de marbre, et trois mille statues, dans un théâtre qui ne devoit durer que peu de jours. Tantôt les Romains élevoient des bâtiments si solides, qu'ils résistoient aux tremblements de terre; tantôt ils se plaisoient à consacrer des travaux immenses à des édifices qu'ils détruisoient eux-mêmes, quand les fêtes étoient finies: ils se jouoient ainsi du temps sous toutes les formes. Les Romains, d'ailleurs, n'avoient pas, comme les Grecs, la passion des représentations dramatiques: les beaux-arts ne fleurirent à Rome que par les ouvrages et les artistes de la Grèce; et la grandeur romaine s'exprimoit plutôt par la magnificence colossale de l'architecture, que par les chefs-d'œuvre de l'imagination. Ce luxe gigantesque, ces merveilles de la richesse,

ont un grand caractère de dignité : ce n'étoit plus de la liberté; mais c'étoit toujours de la puissance. Les monuments consacrés aux bains publics s'appeloient des provinces; on y réunissoit les diverses productions et les divers établissements qui peuvent se trouver dans un pays tout entier. Le Cirque appelé *Circus maximus*, dont on voit encore les débris, touchoit de si près aux palais des Césars, que Néron, des fenêtres de son palais, pouvoit donner le signal des jeux. Le Cirque étoit assez grand pour contenir trois cent mille personnes. La nation, presque tout entière, étoit amusée dans le même moment : ces fêtes immenses pouvoient être considérées comme une sorte d'institution populaire, qui réunissoit tous les hommes pour le plaisir, comme ils se réunissoient pour la gloire.

Le mont Quirinal et le mont Viminal se tiennent de si près, qu'il est difficile de les distinguer : c'étoit là qu'existoient la maison de Salluste et celle de Pompée; c'est aussi là que le pape a maintenant fixé son séjour. On ne peut faire un pas dans Rome sans rapprocher le présent du passé, et les différents passés entre eux. Mais on apprend à se calmer sur les événements de son temps, en voyant l'éternelle mobilité de l'histoire des hommes; et

l'on a comme une sorte de honte de s'agiter, en présence de tant de siècles, qui tous ont renversé l'ouvrage de leurs prédécesseurs.

A côté des sept collines, ou sur leur penchant, ou sur leur sommet, on voit s'élever une multitude de clochers, des obélisques, la colonne Trajane, la colonne Antonine, la tour de Conti, d'où l'on prétend que Néron contempla l'incendie de Rome, et la coupole de Saint-Pierre, qui domine encore sur tout ce qui domine. Il semble que l'air soit peuplé par tous ces monuments qui se prolongent vers le ciel, et qu'une ville aérienne plane avec majesté sur la ville de la terre.

En rentrant dans Rome, Corinne fit passer Oswald sous le portique d'Octavie, de cette femme qui a si bien aimé et tant souffert; puis ils traversèrent *la Route scélérate*, par laquelle l'infame Tullie a passé, foulant le corps de son père sous les pieds de ses chevaux : on voit de loin le temple élevé par Agrippine en l'honneur de Claude qu'elle a fait empoisonner; et l'on passe enfin devant le tombeau d'Auguste, dont l'enceinte intérieure sert aujourd'hui d'arène aux combats des animaux.

— Je vous ai fait parcourir bien rapidement, dit Corinne à lord Nelvil, quelques traces de l'histoire antique; mais vous com-

prendrez le plaisir qu'on peut trouver dans ces recherches, à-la-fois savantes et poétiques, qui parlent à l'imagination comme à la pensée. Il y a dans Rome beaucoup d'hommes distingués dont la seule occupation est de découvrir un nouveau rapport entre l'histoire et les ruines. — Je ne sais point d'étude qui captivât davantage mon intérêt, reprit lord Nelvil, si je me sentois assez de calme pour m'y livrer : ce genre d'érudition est bien plus animé que celui qui s'acquiert par les livres : on diroit que l'on fait revivre ce qu'on découvre, et que le passé reparoît sous la poussière qui l'a enseveli. — Sans doute, dit Corinne; et ce n'est pas un vain préjugé que cette passion pour les temps antiques. Nous vivons dans un siècle où l'intérêt personnel semble le seul principe de toutes les actions des hommes : et quelle sympathie, quelle émotion, quel enthousiasme pourroit jamais résulter de l'intérêt personnel! Il est plus doux de rêver à ces jours de dévouement, de sacrifices et d'héroïsme, qui pourtant ont existé, et dont la terre porte encore les honorables traces.

CHAPITRE VI.

Corinne se flattoit en secret d'avoir captivé le cœur d'Oswald; mais, comme elle connoissoit sa réserve et sa sévérité, elle n'avoit point osé lui montrer tout l'intérêt qu'il lui inspiroit, quoiqu'elle fût disposée, par caractère, à ne point cacher ce qu'elle éprouvoit. Peut-être aussi croyoit-elle que, même en se parlant sur des sujets étrangers à leur sentiment, leur voix avoit un accent qui trahissoit leur affection mutuelle, et qu'un aveu secret d'amour étoit peint dans leurs regards, et dans ce langage mélancolique et voilé qui pénètre si profondément dans l'ame.

Un matin, lorsque Corinne se préparoit à continuer ses courses avec Oswald, elle reçut un billet de lui, presque cérémonieux, qui lui annonçoit que le mauvais état de sa santé le retenoit chez lui pour quelques jours. Une inquiétude douloureuse serra le cœur de Corinne; d'abord elle craignit qu'il ne fût dangereusement malade: mais le comte d'Erfeuil, qu'elle vit le soir, lui dit que c'étoit un de ces

accès de mélancolie auxquels il étoit très sujet, et pendant lesquels il ne vouloit parler à personne. — Moi-même, dit alors le comte d'Erfeuil, quand il est comme cela, je ne le vois pas. — Ce *moi-même* déplaisoit assez à Corinne : mais elle se garda bien de le témoigner au seul homme qui pût lui donner des nouvelles de lord Nelvil. Elle l'interrogea, se flattant qu'un homme aussi léger, du moins en apparence, lui diroit tout ce qu'il savoit. Mais tout-à-coup, soit qu'il voulût cacher, par un air de mystère, qu'Oswald ne lui avoit rien confié, soit qu'il crût plus honorable de refuser ce qu'on lui demandoit que de l'accorder, il opposa un silence imperturbable à l'ardente curiosité de Corinne. Elle qui avoit toujours eu de l'ascendant sur tous ceux à qui elle avoit parlé, ne pouvoit comprendre pourquoi ses moyens de persuasion étoient sans effet sur le comte d'Erfeuil : ne savoit-elle pas que l'amour-propre est ce qu'il y a au monde de plus inflexible ?

Quelle ressource restoit-il donc à Corinne pour savoir ce qui se passoit dans le cœur d'Oswald? lui écrire? Tant de mesure est nécessaire en écrivant! et Corinne étoit surtout aimable par l'abandon et le naturel. Trois jours s'écoulèrent, pendant lesquels elle ne

vit point lord Nelvil, et fut tourmentée par une agitation mortelle. — Qu'ai-je donc fait, se disoit-elle, pour le détacher de moi? Je ne lui ai point dit que je l'aimois; je n'ai point eu ce tort si terrible en Angleterre, et si pardonnable en Italie. L'a-t-il deviné? Mais pourquoi m'en estimeroit-il moins? — Oswald ne s'étoit éloigné de Corinne que parce qu'il se sentoit trop vivement entraîné par son charme. Bien qu'il n'eût pas donné sa parole d'épouser Lucile Edgermond, il savoit que l'intention de son père avoit été de la lui donner pour femme; et il desiroit s'y conformer. Enfin Corinne n'étoit point connue sous son véritable nom, et menoit, depuis plusieurs années, une vie beaucoup trop indépendante: un tel mariage n'eût point obtenu (lord Nelvil le croyoit) l'approbation de son père; et il sentoit bien que ce n'étoit pas ainsi qu'il pouvoit expier ses torts envers lui. Voilà quels étoient ses motifs pour s'éloigner de Corinne. Il avoit formé le projet de lui écrire, en quittant Rome, ce qui le condamnoit à cette résolution: mais comme il ne s'en sentoit pas la force, il se bornoit à ne pas aller chez elle; et ce sacrifice toutefois lui parut, dès le second jour, trop pénible.

Corinne étoit frappée de l'idée qu'elle ne

reverroit plus Oswald, qu'il s'en iroit sans lui dire adieu. Elle s'attendoit à chaque instant à recevoir la nouvelle de son départ, et cette crainte exaltoit tellement son sentiment, qu'elle se sentit saisie tout-à-coup par la passion, par cette griffe de vautour sous laquelle le bonheur et l'indépendance succombent. Ne pouvant rester dans sa maison, où lord Nelvil ne venoit pas, elle erroit quelquefois dans les jardins de Rome, espérant le rencontrer. Elle supportoit mieux les heures pendant lesquelles, se promenant au hasard, elle avoit une chance quelconque de l'apercevoir. L'imagination ardente de Corinne étoit la source de son talent; mais, pour son malheur, cette imagination se mêloit à sa sensibilité naturelle, et la lui rendoit souvent très-douloureuse.

Le soir du quatrième jour de cette cruelle absence, il faisoit un beau clair de lune, et Rome est bien belle pendant le silence de la nuit : il semble alors qu'elle n'est habitée que par ses illustres ombres. Corinne, en revenant de chez une femme de ses amies, oppressée par la douleur, descendit de sa voiture, et se reposa quelques instants près de la fontaine de Trevi, devant cette source abondante qui tombe en cascade au milieu de Rome, et semble

comme la vie de ce tranquille séjour. Lorsque pendant quelques jours cette cascade s'arrête, on diroit que Rome est frappée de stupeur. C'est le bruit des voitures que l'on a besoin d'entendre dans les autres villes : à Rome, c'est le murmure de cette fontaine immense, qui semble comme l'accompagnement nécessaire à l'existence rêveuse qu'on y mène. L'image de Corinne se peignit dans cette onde, si pure, qu'elle porte depuis plusieurs siècles le nom de *l'eau virginale.* Oswald, qui s'étoit arrêté dans le même lieu peu de moments après, aperçut le charmant visage de son amie qui se répétoit dans l'eau. Il fut saisi d'une émotion tellement vive, qu'il ne savoit pas d'abord si c'étoit son imagination qui lui faisoit apparoître l'ombre de Corinne, comme tant de fois elle lui avoit montré celle de son père : il se pencha vers la fontaine pour mieux voir, et ses propres traits vinrent alors se réfléchir à côté de ceux de Corinne. Elle le reconnut, fit un cri, s'élança vers lui rapidement, et lui saisit le bras, comme si elle eût craint qu'il ne s'échappât de nouveau : mais à peine se fut-elle livrée à ce mouvement trop impétueux, qu'elle rougit, en se ressouvenant du caractère de lord Nelvil, d'avoir montré si vivement ce qu'elle éprouvoit; et laissant

tomber la main qui retenoit Oswald, elle se couvrit le visage avec l'autre pour cacher ses pleurs.

— Corinne, dit Oswald, chère Corinne, mon absence vous a donc rendue malheureuse! — Oh! oui, répondit-elle, et vous en étiez sûr! Pourquoi donc me faire du mal? ai-je mérité de souffrir par vous! — Non, s'écria lord Nelvil; non, sans doute. Mais si je ne me crois pas libre, si je sens que je n'ai dans le cœur que des inquiétudes et des regrets, pourquoi vous associerois-je à cette tourmente de sentiments et de craintes? Pourquoi..... — Il n'est plus temps, interrompit Corinne, il n'est plus temps; la douleur est déjà dans mon sein, ménagez-moi. — Vous, de la douleur? reprit Oswald; est-ce au milieu d'une carrière si brillante de tant de succès, avec une imagination si vive? — Arrêtez, dit Corinne, vous ne me connoissez pas; de toutes mes facultés la plus puissante, c'est la faculté de souffrir. Je suis née pour le bonheur; mon caractère est confiant, mon imagination est animée : mais la peine excite en moi je ne sais quelle impétuosité qui peut troubler ma raison ou me donner la mort. Je vous le répète encore, ménagez-moi : la gaîté, la mobilité, ne me servent qu'en apparence; mais il y a

dans mon ame des abîmes de tristesse dont je ne pouvois me défendre qu'en me préservant de l'amour. —

Corinne prononça ces mots avec une expression qui émut vivement Oswald. — Je reviendrai vous voir demain matin, reprit-il; n'en doutez pas, Corinne. — Me le jurez-vous? dit-elle avec une inquiétude qu'elle s'efforçoit en vain de cacher. — Oui, je le jure! s'écria lord Nelvil; et il disparut.

LIVRE V.

LES TOMBEAUX, LES ÉGLISES ET LES PALAIS.

CHAPITRE Ier.

Le lendemain, Oswald et Corinne furent embarrassés l'un et l'autre en se revoyant. Corinne n'avoit plus de confiance dans l'amour qu'elle inspiroit. Oswald étoit mécontent de lui-même; il se connoissoit dans le caractère un genre de foiblesse qui l'irritoit quelquefois contre ses propres sentiments, comme contre une tyrannie; et tous les deux cherchèrent à ne pas se parler de leur affection mutuelle. — Je vous propose aujourd'hui, dit Corinne, une course assez solennelle, mais qui sûrement vous intéressera : allons voir les tombeaux; allons voir le dernier asile de ceux qui vécurent parmi les monuments dont nous avons contemplé les ruines. — Oui, répondit Oswald, vous avez deviné ce qui convient à la disposition actuelle de

mon ame; et il prononça ces mots avec un accent si douloureux, que Corinne se tut quelques moments, n'osant pas essayer de lui parler. Mais reprenant courage, par le desir de soulager Oswald de ses peines en l'intéressant vivement à tout ce qu'ils voyoient ensemble, elle lui dit : — Vous le savez, Mylord, loin que chez les anciens l'aspect des tombeaux décourageât les vivants, on croyoit inspirer une émulation nouvelle en plaçant ces tombeaux sur les routes publiques, afin que, retraçant aux jeunes gens le souvenir des hommes illustres, ils invitassent silencieusement à les imiter. — Ah! que j'envie, dit Oswald en soupirant, tous ceux dont les regrets ne sont pas mêlés à des remords! — Vous, des remords, s'écria Corinne, vous! Ah! je suis certaine qu'ils ne sont en vous qu'une vertu de plus, un scrupule du cœur, une délicatesse exaltée. — Corinne, Corinne, n'approchez pas de ce sujet, interrompit Oswald : dans votre heureuse contrée, les sombres pensées disparoissent à la clarté des cieux; mais la douleur qui a creusé jusqu'au fond de notre ame ébranle à jamais toute notre existence. — Vous me jugez mal, répondit Corinne; je vous l'ai déjà dit, bien que mon caractère soit fait pour jouir vivement du bonheur, je souf-

friroïs plus que vous, si.... Elle n'acheva pas, et changea de discours. — Mon seul desir, Mylord, continua-t-elle, c'est de vous distraire un moment; je n'espère rien de plus. — La douceur de cette réponse toucha lord Nelvil; et, voyant une expression de mélancolie dans les regards de Corinne, naturellement si pleins d'intérêts et de flamme, il se reprocha d'attrister une personne née pour les impressions vives et douces, et s'efforça de l'y ramener. Mais l'inquiétude qu'éprouvoit Corinne sur les projets d'Oswald, sur la possibilité de son départ, troubloit entièrement sa sérénité accoutumée.

Elle conduisit lord Nelvil hors des portes de la ville, sur les anciennes traces de la voie Appienne. Ces traces sont marquées, au milieu de la campagne de Rome, par des tombeaux à droite et à gauche, dont les ruines se voient à perte de vue, à plusieurs milles audelà des murs. Les Romains ne souffroient pas qu'on ensevelît les morts dans l'intérieur de la ville : les tombeaux seuls des empereurs y étoient admis. Cependant un simple citoyen, nommé Publius Biblius, obtint cette faveur, en récompense de ses vertus obscures. Les contemporains, en effet, honorent plus volontiers celles-là que toutes les autres.

On passe, pour aller à la voie Appienne, par la porte Saint-Sébastien, autrefois appelée *Capene*. Cicéron dit qu'en sortant par cette porte, les tombeaux qu'on aperçoit les premiers sont ceux des Métellus, des Scipion et des Servilius. Le tombeau de la famille des Scipion a été trouvé dans ces lieux mêmes, et transporté depuis au Vatican. C'est presque un sacrilége de déplacer les cendres, d'altérer les ruines : l'imagination tient de plus près qu'on ne croit à la morale; il ne faut pas l'offenser. Parmi tant de tombeaux qui frappent les regards, on place des noms au hasard, sans pouvoir être assuré de ce qu'on suppose; mais cette incertitude même inspire une émotion qui ne permet de voir avec indifférence aucun de ces monuments. Il en est dans lesquels des maisons de paysans sont pratiquées; car les Romains consacroient un grand espace, et des édifices assez vastes, à l'urne funéraire de leurs amis ou de leurs concitoyens illustres. Ils n'avoient pas cet aride principe d'utilité, qui fertilise quelques coins de terre de plus, en frappant de stérilité le vaste domaine du sentiment et de la pensée.

On voit, à quelque distance de la voie Appienne, un temple élevé par la république à l'Honneur et à la Vertu; un autre, au dieu qui a

fait retourner Annibal sur ses pas; la fontaine d'Égérie, où Numa alloit consulter la divinité des hommes de bien, la conscience interrogée dans la solitude. Il semble qu'autour de ces tombeaux, les traces seules des vertus subsistent encore. Aucun monument des siècles du crime ne se trouve à côté des lieux où reposent ces illustres morts; ils se sont entourés d'un honorable espace, où les plus nobles souvenirs peuvent régner sans être troublés.

L'aspect de la campagne, autour de Rome, a quelque chose de singulièrement remarquable : sans doute c'est un désert; car il n'y a point d'arbres ni d'habitations : mais la terre est couverte de plantes naturelles, que l'énergie de la végétation renouvelle sans cesse. Ces plantes parasites se glissent dans les tombeaux, décorent les ruines, et semblent là seulement pour honorer les morts. On diroit que l'orgueilleuse nature a repoussé tous les travaux de l'homme, depuis que les Cincinnatus ne conduisent plus la charrue qui sillonnoit son sein : elle produit des plantes au hasard, sans permettre que les vivants se servent de sa richesse. Ces plaines incultes doivent déplaire aux agriculteurs, aux administrateurs, à tous ceux qui spéculent sur la terre, et qui veulent l'exploiter pour les besoins de l'homme : mais

les ames rêveuses, que la mort occupe autant que la vie, se plaisent à contempler cette campagne de Rome, où le temps présent n'a imprimé aucune trace; cette terre qui chérit ses morts, et les couvre, avec amour, des inutiles fleurs, des inutiles plantes qui se traînent sur le sol, et ne s'élèvent jamais assez pour se séparer des cendres qu'elles ont l'air de caresser.

Oswald convint que dans ce lieu l'on devoit goûter plus de calme que partout ailleurs. L'ame n'y souffre pas autant, par les images que la douleur lui représente; il semble que l'on partage encore avec ceux qui ne sont plus, les charmes de cet air, de ce soleil et de cette verdure. Corinne observa l'impression que recevoit lord Nelvil, et elle en conçut quelque espérance : elle ne se flattoit point de consoler Oswald; elle n'eût pas même souhaité d'effacer de son cœur les justes regrets qu'il devoit à la perte de son père : mais il y a, dans le sentiment même des regrets, quelque chose de doux et d'harmonieux, qu'il faut tâcher de faire connoître à ceux qui n'en ont encore éprouvé que les amertumes; c'est le seul bien qu'on puisse leur faire.

— Arrêtons-nous ici, dit Corinne, en face de ce tombeau, le seul qui reste encore pres-

que en entier ; ce n'est point le tombeau d'un Romain célèbre, c'est celui de Cécilia Métella, jeune fille, à qui son père a fait élever ce monument.—Heureux, dit Oswald, heureux les enfants qui meurent dans les bras de leur père, et qui reçoivent la mort dans le sein qui leur donna la vie! la mort elle-même alors perd son aiguillon pour eux.

—Oui, dit Corinne avec émotion, heureux ceux qui ne sont pas orphelins! Voyez, on a sculpté des armes sur ce tombeau, bien que ce soit celui d'une femme; mais les filles des héros peuvent avoir sur leurs tombes les trophées de leur père : c'est une belle union que celle de l'innocence et de la valeur. Il y a une élégie de Properce qui peint mieux qu'aucun autre écrit de l'antiquité cette dignité des femmes chez les Romains, plus imposante et plus pure que l'éclat même dont elles jouissoient pendant le temps de la chevalerie. Cornélie, morte dans sa jeunesse, adresse à son époux les adieux et les consolations les plus touchantes; et l'on y sent presque à chaque mot tout ce qu'il y a de respectable et de sacré dans les liens de famille. Le noble orgueil d'une vie sans tache se peint dans cette poésie majestueuse des Latins, dans cette poésie noble et sévère comme les maîtres du

monde. *Oui*, dit Cornélie, *aucune tache n'a souillé ma vie, depuis l'hymen jusqu'au bûcher; j'ai vécu pure entre les deux flambeaux* (12). Quelle admirable expression! s'écria Corinne; quelle image sublime! et qu'il est digne d'envie le sort de la femme qui peut avoir ainsi conservé la plus parfaite unité dans sa destinée, et qui n'emporte au tombeau qu'un souvenir! c'est assez pour une vie. —

En achevant ces mots, les yeux de Corinne se remplirent de larmes; un sentiment cruel, un soupçon pénible, s'empara du cœur d'Oswald. — Corinne, s'écria-t-il, Corinne, votre ame délicate n'a-t-elle rien à se reprocher? Si je pouvois disposer de moi, si je pouvois m'offrir à vous, n'aurois-je point de rivaux dans le passé? pourrois-je être fier de mon choix? une jalousie cruelle ne troubleroit-elle pas mon bonheur? — Je suis libre, et je vous aime comme je n'ai jamais aimé, répondit Corinne; que voulez-vous de plus? Faut-il me condamner à vous avouer qu'avant de vous avoir connu, mon imagination a pu me tromper sur l'intérêt qu'on m'inspiroit! Et n'y a-t-il pas dans le cœur de l'homme une pitié divine pour les erreurs que le sentiment, ou du moins l'illusion du sentiment, auroit fait commettre! — En achevant ces mots, une

rougeur modeste couvrit son visage. Oswald tressaillit; mais il se tut. Il y avoit dans le regard de Corinne une expression de repentir et de timidité qui ne lui permit pas de la juger avec rigueur; et il lui sembla qu'un rayon du ciel descendoit sur elle pour l'absoudre. Il prit sa main, la serra contre son cœur, et se mit à genoux devant elle, sans rien prononcer, sans rien promettre, mais en la contemplant avec un regard d'amour qui laissoit tout espérer.

— Croyez-moi, dit Corinne à lord Nelvil; ne formons point de plan pour les années qui suivront. Les plus heureux moments de la vie sont encore ceux qu'un hasard bienfaisant nous accorde. Est-ce donc ici, est ce donc au milieu des tombeaux qu'il faut tant croire à l'avenir? Non, s'écria lord Nelvil, non, je ne crois point à l'avenir qui nous sépareroit! Ces quatre jours d'absence m'ont trop bien appris que je n'existois plus maintenant que par vous. — Corinne ne répondit rien à ces douces paroles, mais elle les recueillit religieusement dans son cœur: elle craignoit toujours, en prolongeant l'entretien sur le sentiment qui seul l'occupoit, d'exciter Oswald à déclarer ses projets, avant qu'une plus longue habitude lui rendît la séparation impossible.

Souvent même elle dirigeoit à dessein son attention vers les objets extérieurs; comme cette sultane des contes arabes, qui cherchoit à captiver, par mille récits divers, l'intérêt de celui qu'elle aimoit, afin d'éloigner la décision de son sort, jusqu'au moment où les charmes de son esprit remportèrent la victoire.

CHAPITRE II.

Non loin de la voie Appienne, Oswald et Corinne se firent montrer les *Columbarium*, où les esclaves sont réunis à leurs maîtres, où l'on voit dans un même tombeau tout ce qui vécut par la protection d'un seul homme ou d'une seule femme. Les femmes de Livie, par exemple, celles qui, consacrées jadis aux soins de sa beauté, luttoient pour elle contre le temps, et disputoient aux années quelques-uns de ses charmes, sont placées à côté d'elle dans de petites urnes. On croit voir une collection de morts obscurs autour d'un mort illustre, non moins silencieux que son cortége. A peu de distance de là, l'on aperçoit un

champ où les vestales infidèles à leurs vœux étoient enterrées vivantes; singulier exemple de fanatisme, dans une religion naturellement tolérante.

— Je ne vous menerai point aux catacombes, dit Corinne à lord Nelvil, quoique, par un hasard singulier, elles soient au-dessous de cette voie Appienne, et qu'ainsi les tombeaux reposent sur les tombeaux. Mais cet asile des chrétiens persécutés a quelque chose de si sombre et de si terrible, que je ne puis me résoudre à y retourner : ce n'est pas cette mélancolie touchante que l'on respire dans les lieux ouverts : c'est le cachot près du sépulcre, c'est le supplice de la vie à côté des horreurs de la mort. Sans doute on se sent pénétré d'admiration pour les hommes qui, par la seule puissance de l'enthousiasme, ont pu supporter cette vie souterraine, et se sont ainsi séparés entièrement du soleil et de la nature : mais l'ame est si mal à l'aise dans ce lieu, qu'il n'en peut résulter aucun bien pour elle. L'homme est une partie de la création : il faut qu'il trouve son harmonie morale dans l'ensemble de l'univers, dans l'ordre habituel de la destinée ; et de certaines exceptions violentes et redoutables peuvent étonner la pensée, mais effraient tellement l'imagina-

tion, que la disposition habituelle de l'ame ne sauroit y gagner. Allons plutôt, continua Corinne, voir la pyramide de Cestius; les protestants qui meurent ici, sont tous ensevelis autour de cette pyramide, et c'est un doux asile, tolérant et libéral. — Oui, répondit Oswald; c'est là que plusieurs de mes compatriotes ont trouvé leur dernier séjour. Allons-y; peut-être est-ce ainsi du moins que je ne vous quitterai jamais. — Corinne frémit à ces mots; et sa main trembloit en s'appuyant sur le bras de lord Nelvil. — Je suis mieux, reprit-il, bien mieux, depuis que je vous connois. — Et le visage de Corinne fut éclairé de nouveau par cette joie douce et tendre, son expression habituelle.

Cestius présidoit aux jeux des Romains; son nom ne se trouve point dans l'histoire, mais il est illustré par son tombeau. La pyramide massive qui le renferme, défend sa mort de l'oubli qui a tout-à-fait effacé sa vie. Aurélien, craignant qu'on ne se servît de cette pyramide comme d'une forteresse, pour attaquer Rome, l'a fait enclaver dans les murs qui subsistent encore, non pas comme d'inutiles ruines, mais comme l'enceinte actuelle de Rome moderne. On dit que les pyramides imitent, par leur forme, la flamme qui s'élève

sur un bûcher. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette forme mystérieuse attire les regards, et donne un caractère pittoresque à tous les points de vue dont elle fait partie. En face de cette pyramide est le mont Testacée, sous lequel il y a des grottes extrêmement fraîches, où l'on donne des festins pendant l'été. Les festins, à Rome, ne sont point troublés par la vue des tombeaux. Les pins et les cyprès qu'on aperçoit de distance en distance, dans la riante campagne d'Italie, retracent aussi ces souvenirs solennels; et ce contraste produit le même effet que les vers d'Horace,

> . . . . Moriture Deli,
> . . . .
> Linquenda tellus, et domus, et placens
> Uxor *,

au milieu des poésies consacrées à toutes les jouissances de la terre. Les anciens ont toujours senti que l'idée de la mort a sa volupté: l'amour et les fêtes la rappellent; et l'émotion d'une joie vive semble s'accroître par l'idée même de la brièveté de la vie.

Corinne et lord Nelvil revinrent de la course des tombeaux en côtoyant les bords du Tibre.

* Delius, il faut mourir......... il faut quitter la terre, et ta demeure, et ton épouse chérie.

Jadis il étoit couvert de vaisseaux et bordé de palais; jadis ses inondations mêmes étoient regardées comme des présages : c'étoit le fleuve-prophète, la divinité tutélaire de Rome (13). Maintenant on diroit qu'il coule parmi les ombres; tant il est solitaire, tant la couleur de ses eaux paroît livide! Les plus beaux monuments des arts, les plus admirables statues, ont été jetés dans le Tibre, et sont cachés sous ses flots. Qui sait si, pour les chercher, on ne le détournera pas un jour de son lit? Mais quand on songe que les chefs-d'œuvre du génie humain sont peut-être là, devant nous, et qu'un œil plus perçant les verroit à travers les ondes, l'on éprouve je ne sais quelle émotion, qui sans cesse renaît à Rome sous diverses formes, et fait trouver une société pour la pensée dans les objets physiques, muets partout ailleurs.

CHAPITRE III.

Raphaël a dit que Rome moderne étoit presqu'en entier bâtie avec les débris de Rome ancienne; et il est certain qu'on n'y peut faire un pas sans être frappé de quelques restes de l'antiquité. L'on aperçoit les *murs éternels*, selon l'expression de Pline, à travers l'ouvrage des derniers siècles : les édifices de Rome portent presque tous une empreinte historique; on y peut remarquer, pour ainsi dire, la physionomie des âges. Depuis les Étrusques jusqu'à nos jours, depuis ces peuples plus anciens que les Romains mêmes, et qui ressemblent aux Égyptiens par la solidité de leurs travaux et la bizarrerie de leurs dessins, depuis ces peuples jusqu'au cavalier Bernin, cet artiste maniéré, comme les poètes italiens du dix septième siècle, on peut observer l'esprit humain à Rome dans les différents caractères des arts, des édifices et des ruines. Le moyen âge et le siècle brillant des Médicis reparoissent à nos yeux par leurs œuvres; et cette étude du passé, dans les ob-

jets présents à nos regards, nous font pénétrer le génie des temps. On croit que Rome étoit autrefois un nom mystérieux, qui n'étoit connu que de quelques adeptes; il semble qu'il est encore nécessaire d'être initié dans le secret de cette ville. Ce n'est pas simplement un assemblage d'habitations; c'est l'histoire du monde, figurée par divers emblèmes, et représentée sous diverses formes.

Corinne convint avec lord Nelvil qu'ils iroient voir ensemble d'abord les édifices de Rome moderne, et qu'ils réserveroient pour un autre temps les admirables collections de tableaux et de statues qu'elle renferme. Peut-être, sans s'en rendre raison, Corinne desiroit-elle de renvoyer le plus qu'il étoit possible ce qu'on ne peut se dispenser de connoître à Rome; car qui l'a jamais quittée sans avoir contemplé l'Apollon du Belvédère et les tableaux de Raphaël! Cette garantie, toute foible qu'elle étoit, qu'Oswald ne partiroit pas encore, plaisoit à son imagination. Y a-t-il de la fierté, dira-t-on, à vouloir retenir ce qu'on aime, par un autre motif que celui du sentiment? Je ne sais : mais plus on aime, moins on se fie au sentiment que l'on inspire; et quelle que soit la cause qui nous assure la présence de l'objet qui nous est cher, on l'ac-

cepte toujours avec joie. Il y a souvent bien de la vanité dans un certain genre de fierté; et si des charmes généralement admirés, tels que ceux de Corinne, ont un véritable avantage, c'est qu'ils permettent de placer son orgueil dans le sentiment qu'on éprouve, plus encore que dans celui qu'on inspire.

Corinne et lord Nelvil recommencèrent leurs courses par les églises les plus remarquables entre les nombreuses églises de Rome : elles sont toutes décorées par les magnificences antiques ; mais quelque chose de sombre et de bizarre se mêle à ces beaux marbres, à ces ornements de fête, enlevés aux temples païens. Les colonnes de porphyre et de granit étoient en si grand nombre à Rome, qu'on les a prodiguées presque sans y attacher aucun prix. A Saint-Jean-de-Latran, dans cette église fameuse par les conciles qui y ont été tenus, on trouve une telle quantité de colonnes de marbre, qu'il en est plusieurs qu'on a recouvertes d'un mastic de plâtre pour en faire des pilastres; tant la multitude de ces richesses y avoit rendu indifférent!

Quelques-unes de ces colonnes étoient dans le tombeau d'Adrien, d'autres au Capitole; celles-ci portent encore sur leur chapiteau la figure des oies qui ont sauvé le peuple ro-

main : ces colonnes soutiennent des ornements gothiques; et quelques-unes, des ornements à la manière des Arabes. L'urne d'Agrippa recèle les cendres d'un pape; car les morts eux-mêmes ont cédé la place à d'autres morts, et les tombeaux ont presque aussi souvent changé de maîtres que la demeure des vivants.

Près de Saint-Jean-de-Latran est l'escalier saint, transporté, dit-on, de Jérusalem à Rome. On ne peut le monter qu'à genoux. César lui-même et Claude montèrent aussi à genoux l'escalier qui conduisoit au temple de Jupiter Capitolin. A côté de Saint-Jean-de-Latran est le baptistère où l'on dit que Constantin fut baptisé. Au milieu de la place l'on voit un obélisque qui est peut-être le plus ancien monument qui soit dans le monde; un obélisque contemporain de la guerre de Troie! un obélisque que le barbare Cambyse respecta cependant assez pour faire arrêter en son honneur l'incendie d'une ville! un obélisque pour lequel un roi mit en gage la vie de son fils unique! Les Romains l'ont fait arriver miraculeusement du fond de l'Egypte jusqu'en Italie; ils détournèrent le Nil de son cours, pour qu'il allât le chercher et le transportât jusqu'à la mer : cet obélisque est encore

couvert des hiéroglyphes qui gardent leur secret depuis tant de siècles, et défient jusqu'à ce jour les plus savantes recherches. Les Indiens, les Égyptiens, l'antiquité de l'antiquité, nous seroient peut-être révélés par ces signes. Le charme merveilleux de Rome, ce n'est pas seulement la beauté réelle de ses monuments, mais l'intérêt qu'ils inspirent, en excitant à penser; et ce genre d'intérêt s'accroît chaque jour par chaque étude nouvelle.

Une des églises les plus singulières de Rome, c'est Saint-Paul : son extérieur est celui d'une grange mal bâtie; et l'intérieur est orné par quatre-vingts colonnes d'un marbre si beau, d'une forme si parfaite, qu'on croit qu'elles appartiennent à un temple d'Athènes, décrit par Pausanias. Cicéron dit : *Nous sommes entourés des vestiges de l'histoire.* S'il le disoit alors, que dirons-nous maintenant!

Les colonnes, les statues, les bas-reliefs de l'ancienne Rome, sont tellement prodigués dans les églises de la ville moderne, qu'il en est une (Sainte-Agnès) où des bas-reliefs retournés servent de marches à un escalier, sans qu'on se soit donné la peine de savoir ce qu'ils représentent. Quel étonnant aspect offriroit maintenant Rome antique, si l'on avoit

laissé les colonnes, les marbres, les statues, à la place même où ils ont été trouvés! La ville ancienne presque en entier seroit encore debout; mais les hommes de nos jours oseroient-ils s'y promener?

Les palais des grands seigneurs sont extrêmement vastes, d'une architecture souvent très-belle, et toujours imposante : mais les ornements de l'intérieur sont rarement de bon goût; et l'on n'y a point l'idée de ces appartements élégants que les jouissances perfectionnées de la vie sociale ont fait inventer ailleurs. Ces vastes demeures des princes romains sont désertes et silencieuses; les paresseux habitants de ces superbes palais se retirent chez eux dans quelques petites chambres inaperçues, et laissent les étrangers parcourir leurs magnifiques galeries, où les plus beaux tableaux du siècle de Léon X sont réunis. Ces grands seigneurs romains sont aussi étrangers maintenant au luxe pompeux de leurs ancêtres, que ces ancêtres l'étoient eux-mêmes aux vertus austères des Romains de la république. Les maisons de campagne donnent encore davantage l'idée de cette solitude, de cette indifférence des possesseurs, au milieu des plus admirables séjours du monde. On se promène dans ces immenses

jardins, sans se douter qu'ils aient un maître. L'herbe croît au milieu des allées; et, dans ces mêmes allées abandonnées, les arbres sont taillés artistement selon l'ancien goût qui régnoit en France : singulière bizarrerie, que cette négligence du nécessaire et cette affectation de l'inutile! Mais on est souvent surpris à Rome, et dans la plupart des autres villes d'Italie, du goût qu'ont les Italiens pour les ornements maniérés; eux qui ont sans cesse sous les yeux la noble simplicité de l'antique. Ils aiment ce qui est brillant, plutôt que ce qui est élégant et commode. Ils ont en tout genre les avantages et les inconvénients de ne point vivre habituellement en société. Leur luxe est pour l'imagination, plutôt que pour la jouissance : isolés qu'ils sont entre eux, ils ne peuvent redouter l'esprit de moquerie, qui pénètre rarement à Rome dans les secrets de la maison; et l'on diroit souvent, à voir le contraste du dedans et du dehors des palais, que la plupart des grands seigneurs d'Italie arrangent leurs demeures pour éblouir les passants, mais non pour y recevoir des amis.

Après avoir parcouru les églises et les palais, Corinne conduisit Oswald dans la Villa Mellini, jardin solitaire, et sans autre orne-

ment que des arbres magnifiques. On voit de là, dans l'éloignement, la chaîne des Apennins : la transparence de l'air colore ces montagnes, les rapproche, et les dessine d'une manière singulièrement pittoresque. Oswald et Corinne restèrent dans ce lieu quelque temps, pour goûter le charme du ciel et la tranquillité de la nature. On ne peut avoir l'idée de cette tranquillité singulière, quand on n'a pas vécu dans les contrées méridionales. L'on ne sent pas, dans un jour chaud, le plus léger souffle de vent. Les plus foibles brins de gazon sont d'une immobilité parfaite; les animaux eux-mêmes partagent l'indolence inspirée par le beau temps; à midi, vous n'entendez point le bourdonnement des mouches, ni le bruit des cigales, ni le chant des oiseaux; nul ne se fatigue en agitations inutiles et passagères : tout dort, jusqu'au moment où les orages, où les passions réveillent la nature véhémente qui sort avec impétuosité de son profond repos.

Il y a dans les jardins de Rome un grand nombre d'arbres toujours verts, qui ajoutent encore à l'illusion que fait déjà la douceur du climat pendant l'hiver. Des pins d'une élégance particulière, larges et touffus vers le sommet, et rapprochés l'un de l'autre, for-

ment comme une espèce de plaine dans les airs, dont l'effet est charmant, quand on monte assez haut pour l'apercevoir. Les arbres inférieurs sont placés à l'abri de cette voûte de verdure. Deux palmiers seulement se trouvent dans Rome, et sont tous les deux dans des jardins de moines. l'un d'eux, placé sur une hauteur, sert de point de vue à distance; et l'on a toujours un sentiment de plaisir en apercevant, en retrouvant, dans les diverses perspectives de Rome, ce député de l'Afrique, cette image d'un midi plus brûlant encore que celui de l'Italie, et qui reveille tant d'idées et de sensations nouvelles.

— Ne trouvez-vous pas, dit Corinne en contemplant avec Oswald la campagne dont ils étoient environnés, que la nature en Italie fait plus rêver que partout ailleurs? On diroit qu'elle est ici plus en relation avec l'homme, et que le Créateur s'en sert comme d'un langage entre la créature et lui. — Sans doute, reprit Oswald, je le crois ainsi; mais qui sait si ce n'est pas l'attendrissement profond que vous excitez dans mon cœur, qui me rend sensible à tout ce que je vois? Vous me révélez les pensées et les émotions que les objets extérieurs peuvent faire naître. Je ne vivois que dans mon cœur; vous avez réveillé mon

imagination. Mais cette magie de l'univers que vous m'apprenez à connoître, ne m'offrira jamais rien de plus beau que votre regard, de plus touchant que votre voix. — Puisse ce sentiment que je vous inspire aujourd'hui durer autant que ma vie, dit Corinne, ou du moins puisse ma vie ne pas durer plus que lui ! —

Oswald et Corinne terminèrent leur voyage de Rome par la Villa Borghèse, celui de tous les jardins et de tous les palais romains où les splendeurs de la nature et des arts sont rassemblées avec le plus de goût et d'éclat. On y voit des arbres de toutes les espèces, et des eaux magnifiques. Une réunion incroyable de statues, de vases, de sarcophages antiques, se mêle avec la fraîcheur de la jeune nature du sud. La mythologie des anciens y semble ranimée. Les naïades sont placées sur le bord des ondes, les nymphes dans des bois dignes d'elles, les tombeaux sous des ombrages élyséens ; la statue d'Esculape est au milieu d'une île ; celle de Vénus semble sortir des ondes : Ovide et Virgile pourroient se promener dans ce beau lieu, et se croire encore au siècle d'Auguste. Les chefs-d'œuvre de sculpture que renferme le palais, lui donnent une magnificence à jamais nouvelle. On aperçoit de loin,

à travers les arbres, la ville de Rome et Saint-Pierre, et la campagne, et les longues arcades, débris des aqueducs qui transportoient les sources des montagnes dans l'ancienne Rome. Tout est là pour la pensée, pour l'imagination, pour la rêverie. Les sensations les plus pures se confondent avec les plaisirs de l'ame, et donnent l'idée d'un bonheur parfait : mais quand on demande, pourquoi ce séjour ravissant n'est-il pas habité? l'on vous répond que le mauvais air (*la cattiva aria*) ne permet pas d'y vivre pendant l'été.

Ce mauvais air fait, pour ainsi dire, le siége de Rome; il avance chaque année quelques pas de plus, et l'on est forcé d'abandonner les plus charmantes habitations à son empire : sans doute l'absence d'arbres dans la campagne, autour de la ville, est une des causes de l'insalubrité de l'air; et c'est peut-être pour cela que les anciens Romains avoient consacré les bois aux déesses, afin de les faire respecter par le peuple. Maintenant des forêts sans nombre ont été abattues : pourroit-il en effet exister de nos jours des lieux assez sanctifiés pour que l'avidité s'abstînt de les dévaster? Le mauvais air est le fléau des habitants de Rome, et menace la ville d'une entière dépopulation; mais il ajoute peut-être encore

à l'effet que produisent les superbes jardins qu'on voit dans l'enceinte de Rome. L'influence maligne ne se fait sentir par aucun signe extérieur; vous respirez un air qui semble pur et qui est très-agréable; la terre est riante et fertile; une fraîcheur délicieuse vous repose le soir des chaleurs brûlantes du jour : et tout cela, c'est la mort!

—J'aime, disoit Oswald à Corinne, ce danger mystérieux, invisible, ce danger sous la forme des impressions les plus douces. Si la mort n'est, comme je le crois, qu'un appel à une existence plus heureuse, pourquoi le parfum des fleurs, l'ombrage des beaux arbres, le souffle rafraîchissant du soir, ne seroient-ils pas chargés de nous en apporter la nouvelle? Sans doute le gouvernement doit veiller de toutes les manières à la conservation de la vie humaine : mais la nature a des secrets que l'imagination seule peut pénétrer; et je conçois facilement que les habitants et les étrangers ne se dégoûtent point de Rome, par le genre de péril que l'on y court pendant les plus belles saisons de l'année.

LIVRE VI.

LES MOEURS ET LE CARACTÈRE DES ITALIENS.

CHAPITRE Ier.

L'IRRÉSOLUTION du caractère d'Oswald, augmentée par ses malheurs, le portoit à craindre tous les partis irrévocables. Il n'avoit pas même osé, dans son incertitude, demander à Corinne le secret de son nom et de sa destinée : et cependant son amour pour elle acquéroit chaque jour de nouvelles forces ; il ne la regardoit jamais sans émotion ; il pouvoit à peine, au milieu de la société, s'éloigner, même pour un instant, de la place où elle étoit assise : elle ne disoit pas un mot qu'il ne sentît ; elle n'avoit pas un instant de tristesse ou de gaîté dont le reflet ne se peignit sur sa propre physionomie. Mais tout en admirant, tout en aimant Corinne, il se rap-

peloit combien une telle femme s'accordoit peu avec la manière de vivre des Anglais, combien elle différoit de l'idée que son père s'étoit formée de celle qu'il lui convenoit d'épouser; et ce qu'il disoit à Corinne se ressentoit du trouble et de la contrainte que ces réflexions faisoient naître en lui.

Corinne ne s'en apercevoit que trop bien: mais il lui en auroit tant coûté de rompre avec lord Nelvil, qu'elle se prêtoit elle-même à ce qu'il n'y eût point entre eux d'explication décisive; et comme elle avoit dans le caractère assez d'imprévoyance, elle étoit heureuse du présent tel qu'il étoit, quoiqu'il lui fût impossible de savoir ce qui devoit en arriver.

Elle s'étoit entièrement séparée du monde, pour se consacrer à son sentiment pour Oswald. Mais à la fin, blessée de son silence sur leur avenir, elle résolut d'accepter une invitation pour un bal où elle étoit vivement desirée. Rien n'est plus indifférent à Rome que de quitter la société et d'y reparoître tour à tour, selon que cela convient: c'est le pays où l'on s'occupe le moins de ce qu'on appelle ailleurs le *commérage;* chacun fait ce qu'il veut, sans que personne s'en informe, à moins qu'on ne rencontre dans les autres un obstacle à son amour ou à son ambition. Les Romains

ne s'inquiètent pas plus de la conduite de leurs compatriotes, que de celle des étrangers qui passent et repassent dans leur ville, rendez-vous des Européens. Quand lord Nelvil sut que Corinne alloit au bal, il en éprouva de l'humeur. Il avoit cru voir en elle, depuis quelque temps, une disposition mélancolique qui sympathisoit avec la sienne : tout-à-coup elle lui parut vivement occupée de la danse, de ce talent dans lequel elle excelloit; et son imagination sembloit animée par la perspective d'une fête. Corinne n'étoit pas une personne frivole; mais elle se sentoit chaque jour plus subjuguée par son amour pour Oswald, et elle vouloit essayer d'en affoiblir la force. Elle savoit par expérience que la réflexion et les sacrifices ont moins de pouvoir sur les caractères passionnés que la distraction; et elle pensoit que la raison ne consiste pas à triompher de soi selon les règles, mais comme on le peut.

— Il faut, disoit-elle à lord Nelvil, qui lui reprochoit cette intention, il faut pourtant que je sache s'il n'y a plus que vous au monde qui puissiez remplir ma vie; si ce qui me plaisoit autrefois ne peut pas encore m'amuser, et si le sentiment que vous m'inspirez doit absorber tout autre intérêt et toute autre

idée. — Vous voulez donc cesser de m'aimer? reprit Oswald. — Non, répondit Corinne; mais ce n'est que dans la vie domestique qu'il peut être doux de se sentir ainsi dominée par une seule affection. Moi qui ai besoin de mes talents, de mon esprit, de mon imagination, pour soutenir l'éclat de la vie que j'ai adoptée, cela me fait mal, et beaucoup de mal, d'aimer comme je vous aime. — Vous ne me sacrifieriez donc pas, lui dit Oswald, ces hommages, cette gloire....? — Que vous importe, dit Corinne, de savoir si je vous les sacrifierois! Il ne faut pas, puisque nous ne sommes point destinés l'un à l'autre, flétrir à jamais pour moi le genre de bonheur dont je dois me contenter. — Lord Nelvil ne répondit point, parce qu'il falloit, en exprimant son sentiment, dire aussi quel dessein ce sentiment lui inspiroit; et son cœur l'ignoroit encore. Il se tut donc en soupirant, et suivit Corinne au bal, quoiqu'il lui en coûtât beaucoup d'y aller.

C'étoit la première fois, depuis son malheur, qu'il revoyoit une grande assemblée; et le tumulte d'une fête lui causa une telle impression de tristesse, qu'il resta long-temps dans une salle à côté de celle du bal, la tête appuyée sur sa main, et ne cherchant pas même à voir danser Corinne. Il écoutoit cette

musique de danse, qui, comme toutes les musiques, fait rêver, bien qu'elle ne semble destinée qu'à la joie. Le comte d'Erfeuil arriva, tout enchanté d'un bal, d'une assemblée, d'une société nombreuse enfin qui lui rappeloit un peu la France. — J'ai fait ce que j'ai pu, dit-il à lord Nelvil, pour trouver quelque intérêt à ces ruines dont on parle tant à Rome : je ne vois rien de beau dans cela; c'est un préjugé que l'admiration de ces débris couverts de ronces. J'en dirai mon avis quand je reviendrai à Paris; car il est temps que ce prestige de l'Italie finisse. Il n'y a pas un monument en Europe, subsistant aujourd'hui dans son entier, qui ne vaille mieux que ces tronçons de colonnes, que ces bas-reliefs noircis par le temps, qu'on ne peut admirer qu'à force d'érudition. Un plaisir qu'il faut acheter par tant d'études, ne me paroît pas bien vif en lui-même : car, pour être ravi par les spectacles de Paris, personne n'a besoin de pâlir sur les livres. — Lord Nelvil ne répondit rien. Le comte d'Erfeuil l'interrogea de nouveau sur l'impression que Rome avoit produite sur lui.—Au milieu d'un bal, dit Oswald, ce n'est pas trop le moment d'en parler d'une manière sérieuse; et vous savez que je ne sais pas parler autrement. — A la bonne

heure, reprit le comte d'Erfeuil : je suis plus gai que vous, j'en conviens; mais qui sait si je ne suis pas plus sage? Il y a beaucoup de philosophie, croyez-moi, dans mon apparente légèreté; la vie doit être prise comme cela. —Vous avez peut-être raison, reprit Oswald; mais c'est par nature, et non par réflexion, que vous êtes ainsi; et voilà pourquoi votre manière d'être ne convient qu'à vous. —

Le comte d'Erfeuil entendit nommer Corinne dans la salle du bal; et il y entra pour savoir ce dont il s'agissoit. Lord Nelvil s'avança jusqu'à la porte, et vit le prince d'Amalfi, Napolitain de la plus belle figure, qui prioit Corinne de danser avec lui la *Tarentelle*, une danse de Naples, pleine de grâce et d'originalité. Les amis de Corinne le lui demandoient aussi. Elle accepta sans se faire prier; ce qui étonna assez le comte d'Erfeuil, accoutumé qu'il étoit aux refus par lesquels il est d'usage de faire précéder le consentement. Mais en Italie, on ne connoît pas ce genre de grâces; et chacun croit tout simplement plaire davantage à la société, en s'empressant de faire ce qu'elle desire. Corinne auroit inventé cette manière naturelle, si déjà elle n'avoit pas été en usage. L'habit qu'elle avoit mis pour le bal étoit élégant et léger; ses cheveux étoient ras-

semblés dans un filet de soie, à l'italienne; et ses yeux exprimoient un plaisir vif qui la rendoit plus séduisante que jamais. Oswald en fut troublé; il combattoit contre lui-même; il s'indignoit d'être captivé par des charmes dont il devoit se plaindre, puisque, loin de songer à lui plaire, c'étoit presque pour échapper à son empire que Corinne se montroit si ravissante. Mais qui peut résister aux séductions de la grâce? Fût-elle même dédaigneuse, elle seroit encore toute-puissante; et ce n'étoit assurément pas la disposition de Corinne. Elle aperçut lord Nelvil, rougit; et ses yeux avoient, en le regardant, une douceur enchanteresse.

Le prince d'Amalfi s'accompagnoit, en dansant, avec des castagnettes. Corinne, avant de commencer, fit avec les deux mains un salut plein de grâce à l'assemblée; et, tournant légèrement sur elle-même, elle prit le tambour de basque que le prince d'Amalfi lui présentoit. Elle se mit à danser, en frappant l'air de ce tambour de basque; et tous ses mouvements avoient une souplesse, une grâce, un mélange de pudeur et de volupté qui pouvoit donner l'idée de la puissance que les Bayadères exercent sur l'imagination des Indiens, quand elles sont pour ainsi dire poètes

avec leur danse, quand elles expriment tant de sentiments divers par les pas caractérisés et les tableaux enchanteurs qu'elles offrent aux regards. Corinne connoissoit si bien toutes les attitudes que représentent les peintres et les sculpteurs antiques, que, par un léger mouvement de ses bras, en plaçant son tambour de basque tantôt au-dessus de sa tête, tantôt en avant avec une de ses mains, tandis que l'autre parcouroit les grelots avec une incroyable dextérité, elle rappeloit les danseuses d'Herculanum, et faisoit naître successivement une foule d'idées nouvelles, pour le dessin et la peinture (14).

Ce n'étoit point la danse française, si remarquable par l'élégance et la difficulté des pas; c'étoit un talent qui tenoit de beaucoup plus près à l'imagination et au sentiment. Le caractère de la musique étoit exprimé tour-à-tour par la précision et la mollesse des mouvements. Corinne, en dansant, faisoit passer dans l'ame des spectateurs ce qu'elle éprouvoit, comme si elle avoit improvisé, comme si elle avoit joué de la lyre, ou dessiné quelques figures; tout étoit langage pour elle : les musiciens, en la regardant, s'animoient à mieux faire sentir le génie de leur art; et je ne sais quelle joie passionnée, et quelle sensibi-

lité d'imagination, électrisoient à-la-fois tous les témoins de cette danse magique, et les transportoient dans une existence idéale, où l'on rêve un bonheur qui n'est pas de ce monde.

Il y a un moment dans cette danse napolitaine où la femme se met à genoux, tandis que l'homme tourne autour d'elle, non en maître, mais en vainqueur. Quel étoit dans ce moment le charme de la dignité de Corinne! comme à genoux elle étoit souveraine! Et quand elle se releva, en faisant retentir le son de son instrument, de sa cymbale aérienne, elle sembloit animée par un enthousiasme de vie, de jeunesse et de beauté, qui devoit persuader qu'elle n'avoit besoin de personne pour être heureuse. Hélas! il n'en étoit pas ainsi; mais Oswald le craignoit, et soupiroit en admirant Corinne, comme si chacun de ses succès l'eût séparée de lui. A la fin de la danse, l'homme se jette à genoux à son tour, et c'est la femme qui danse autour de lui. Corinne en cet instant se surpassa encore, s'il étoit possible : sa course étoit si légère, en parcourant deux ou trois fois le même cercle, que ses pieds chaussés en brodequins voloient sur le plancher avec la rapidité de l'éclair; et quand elle élève une de ses mains, en agitant son tam-

bour de basque, et que de l'autre elle fit signe au prince d'Amalfi de se relever, tous les hommes étoient tentés de se mettre à genoux comme lui; tous, excepté lord Nelvil, qui se retira de quelques pas en arrière, et le comte d'Erfeuil, qui fit quelques pas en avant pour complimenter Corinne. Quant aux Italiens qui étoient là, ils ne pensoient point à se faire remarquer par leur enthousiasme; ils s'y livroient, parce qu'ils l'éprouvoient. Ce ne sont pas des hommes assez habitués à la société et à l'amour-propre qu'elle excite, pour s'occuper de l'effet qu'ils produisent; ils ne se laissent jamais détourner de leur plaisir par la vanité, ni de leur but par les applaudissements.

Corinne étoit charmée de son succès, et remercioit tout le monde avec une grâce pleine de simplicité. Elle étoit contente d'avoir réussi, et le laissoit voir en bonne enfant, si l'on peut s'exprimer ainsi; mais ce qui l'occupoit surtout, c'étoit le desir de traverser la foule pour arriver jusqu'à la porte contre laquelle Oswald étoit appuyé. Elle y arriva enfin, et s'arrêta un moment pour attendre un mot de lui. — Corinne, lui dit-il, en s'efforçant de cacher son trouble, son enchantement et sa peine; Corinne, voilà bien des hommages,

voilà bien des succès! Mais, au milieu de ces adorateurs si enthousiastes, y a t-il un ami courageux et sûr? y a-t-il un protecteur pour la vie? et le vain tumulte des applaudissements devroit-il suffire à une ame telle que la vôtre?

CHAPITRE II.

La foule empêcha Corinne de répondre à lord Nelvil. On alloit souper; et chaque *cavaliere servente* se hâtoit de s'asseoir à côté de sa dame. Une étrangère arriva; et, ne trouvant plus de place, aucun homme, excepté lord Nelvil et le comte d'Erfeuil, ne lui offrit la sienne: ce n'étoit ni par impolitesse, ni par égoïsme, qu'aucun Romain ne s'étoit levé; mais l'idée que les grands seigneurs de Rome ont de l'honneur et du devoir, c'est de ne pas quitter d'un pas ni d'un instant leur dame. Quelques-uns, n'ayant pas pu s'asseoir, se tenoient derrière la chaise de leurs belles, prêts à les servir au moindre signe. Les dames ne parloient qu'à leurs cavaliers; les étrangers erroient en vain autour de ce cercle, où per-

sonne n'avoit rien à leur dire : car les femmes ne savent pas en Italie ce que c'est que la coquetterie, ce que c'est en amour qu'un succès d'amour-propre ; elles n'ont envie de plaire qu'à celui qu'elles aiment : il n'y a point de séduction d'esprit avant celle du cœur ou des yeux ; les commencements les plus rapides sont suivis quelquefois par un sincère dévouement, et même une très-longue constance. L'infidélité est en Italie blâmée plus sévèrement dans un homme que dans une femme. Trois ou quatre hommes, sous des titres différents, suivent la même femme, qui les mène avec elle, sans se donner quelquefois même la peine de dire leur nom au maître de la maison qui les reçoit : l'un est le préféré, l'autre celui qui aspire à l'être ; un troisième s'appelle le souffrant (*il patito*) : celui-là est tout-à-fait dédaigné, mais on lui permet cependant de faire le service d'adorateur ; et tous ces rivaux vivent paisiblement ensemble. Les gens du peuple seuls ont encore conservé la coutume des coups de poignard. Il y a dans ce pays un bizarre mélange de simplicité et de corruption, de dissimulation et de vérité, de bonhomie et de vengeance, de foiblesse et de force, qui s'explique par une observation constante : c'est que les bonnes qualités viennent de ce

qu'on n'y fait rien pour la vanité, et les mauvaises, de ce qu'on y fait beaucoup pour l'intérêt, soit que cet intérêt tienne à l'amour, à l'ambition, ou à la fortune.

Les distinctions de rang font en général peu d'effet en Italie : ce n'est point par philosophie, mais par facilité de caractère et familiarité de mœurs, qu'on y est peu susceptible des préjugés aristocratiques ; et comme la société ne s'y constitue juge de rien, elle admet tout.

Après le souper, chacun se mit au jeu, quelques femmes aux jeux de hasard, d'autres au whist le plus silencieux ; et pas un mot n'étoit prononcé dans cette chambre naguère si bruyante. Les peuples du Midi passent souvent de la plus grande agitation au plus profond repos : c'est encore un des contrastes de leur caractère, que la paresse unie à l'activité la plus infatigable ; ce sont en tout des hommes qu'il faut se garder de juger au premier coup-d'œil : car les qualités, comme les défauts les plus opposés, se trouvent en eux ; si vous les voyez prudents dans tel instant, il se peut que, dans un autre, ils se montrent les plus audacieux des hommes ; s'ils sont indolents, c'est peut-être qu'ils se reposent d'avoir agi, ou se préparent pour agir encore : enfin,

ils ne perdent aucune force de l'ame dans la société, et toutes s'amassent en eux pour les circonstances décisives.

Dans cette assemblée de Rome, où se trouvoient Oswald et Corinne, il y avoit des hommes qui perdoient des sommes énormes au jeu, sans qu'on pût l'apercevoir le moins du monde sur leur physionomie : ces mêmes hommes auroient eu l'expression la plus vive et les gestes les plus animés, s'ils avoient raconté quelques faits de peu d'importance. Mais quand les passions arrivent à un certain degré de violence, elles craignent les témoins, et se voilent presque toujours par le silence et l'immobilité.

Lord Nelvil avoit conservé un ressentiment amer de la scène du bal; il croyoit que les Italiens, et leur manière animée d'exprimer l'enthousiasme, avoient détourné de lui, du moins pour un moment, l'intérêt de Corinne. Il en étoit très-malheureux; mais sa fierté lui conseilloit de le cacher, ou de le témoigner seulement en montrant du dédain pour les suffrages qui flattoient sa brillante amie. On lui proposa de jouer, il le refusa; Corinne aussi; et elle lui fit signe de venir s'asseoir à côté d'elle. Oswald étoit inquiet de compromettre Corinne, en passant ainsi la soirée

seul avec elle, en présence de tout le monde. — Soyez tranquille, lui dit-elle, personne ne s'occupera de nous; c'est l'usage ici de ne faire en société que ce qui plaît : il n'y a pas une convenance établie, pas un égard exigé; une politesse bienveillante suffit : personne ne veut que l'on se gêne les uns pour les autres. Ce n'est sûrement pas un pays où la liberté subsiste telle que vous l'entendez en Angleterre; mais on y jouit d'une parfaite indépendance sociale. — C'est-à-dire, reprit Oswald, qu'on n'y montre aucun respect pour les mœurs; — au moins, interrompit Corinne, aucune hypocrisie. M. de La Rochefoucauld a dit : *Le moindre des défauts d'une femme galante est de l'être.* En effet, quels que soient les torts des femmes en Italie, elles n'ont pas recours au mensonge; et si le mariage n'y est pas assez respecté, c'est du consentement des deux époux.

— Ce n'est point la sincérité qui est la cause de ce genre de franchise, répondit Oswald, mais l'indifférence pour l'opinion publique. En arrivant ici, j'avois une lettre de recommandation pour une princesse; je la donnai à mon domestique de place pour la porter; il me dit : *Monsieur, dans ce moment cette lettre ne vous serviroit à rien, car la princesse ne*

voit personne, elle est INNAMORATA; et cet état, d'être INNAMORATA, se proclamoit comme toute autre situation de la vie, et cette publicité n'est point excusée par une passion extraordinaire; plusieurs attachements se succèdent ainsi, et sont également connus. Les femmes mettent si peu de mystère à cet égard, qu'elles avouent leurs liaisons avec moins d'embarras que nos femmes n'en auroient en parlant de leurs époux. Aucun sentiment profond ni délicat ne se mêle, on le croit aisément, à cette mobilité sans pudeur. Aussi, dans cette nation où l'on ne pense qu'à l'amour, il n'y a pas un seul roman, parce que l'amour y est si rapide, si public, qu'il ne prête à aucun genre de développement, et que, pour peindre véritablement les mœurs générales à cet égard, il faudroit commencer et finir dans la première page.—Pardon, Corinne, s'écria lord Nelvil en remarquant la peine qu'il lui faisoit éprouver, vous êtes Italienne; cette idée devroit me désarmer. Mais l'une des causes de votre grâce incomparable, c'est la réunion de tous les charmes qui caractérisent les différentes nations. Je ne sais dans quel pays vous avez été élevée; mais certainement vous n'avez point passé toute votre vie en Italie : peut-être est-ce en Angleterre même..... Ah! Co-

rinne, si cela étoit vrai, comment auriez-vous pu quitter ce sanctuaire de la pudeur et de la délicatesse, pour venir ici, où non-seulement la vertu, mais l'amour même est si mal connu? On le respire dans l'air; mais pénètre-t-il dans le cœur? Les poésies, dans lesquelles l'amour joue un si grand rôle, ont beaucoup de grâce, beaucoup d'imagination; elles sont ornées par des tableaux brillants, dont les couleurs sont vives et voluptueuses. Mais où trouverez-vous ce sentiment mélancolique et tendre qui anime notre poésie? Que pourriez-vous comparer à la scène de Belvidera et de son époux, dans Otway; à Roméo, dans Shakspeare; enfin surtout aux admirables vers de Thompson, dans son chant du printemps, lorsqu'il peint avec des traits si nobles et si touchants le bonheur de l'amour dans le mariage? Y a-t-il un tel mariage en Italie? Et là où il n'y a pas de bonheur domestique, peut-il exister de l'amour? N'est-ce pas ce bonheur qui est le but de la passion du cœur, comme la possession est celui de la passion des sens? Toutes les femmes jeunes et belles ne se ressemblent-elles pas, si les qualités de l'ame et de l'esprit ne fixent pas la préférence? et ces qualités, que font-elles desirer? le mariage, c'est-à-dire l'association de tous les sentiments et de toutes

les pensées. L'amour illégitime, quand malheureusement il existe chez nous, est encore, si j'ose m'exprimer ainsi, un reflet du mariage. On y cherche ce bonheur intime qu'on n'a pu goûter chez soi; et l'infidélité même est plus morale en Angleterre, que le mariage en Italie. —

Ces paroles étoient dures, elles blessèrent profondément Corinne; et se levant aussitôt, les yeux remplis de larmes, elle sortit de la chambre, et retourna subitement chez elle. Oswald fut au désespoir d'avoir offensé Corinne; mais il avoit une sorte d'irritation de ses succès du bal, qui s'étoit trahie par les paroles qui venoient de lui échapper. Il la suivit chez elle; mais elle refusa de lui parler. Il y retourna le lendemain matin encore inutilement; sa porte étoit fermée. Ce refus prolongé de recevoir lord Nelvil n'étoit pas dans le caractère de Corinne; mais elle étoit douloureusement affligée de l'opinion qu'il avoit témoignée sur les Italiennes, et cette opinion même lui faisoit une loi de cacher à l'avenir, si elle le pouvoit, le sentiment qui l'entraînoit.

Oswald, de son côté, trouvoit que Corinne ne se conduisoit pas dans cette circonstance avec la simplicité qui lui étoit naturelle; et il

se confirmoit toujours davantage dans le mécontentement que le bal lui avoit causé : il excitoit en lui cette disposition, qui pouvoit lutter contre le sentiment dont il redoutoit l'empire. Ses principes étoient sévères; et le mystère qui enveloppoit la vie passée de celle qu'il aimoit, lui causoit une grande douleur. Les manières de Corinne lui paroissoient pleines de charmes, mais quelquefois un peu trop animées par le desir universel de plaire. Il lui trouvoit beaucoup de noblesse et de réserve dans les discours et dans le maintien, mais trop d'indulgence dans les opinions. Enfin Oswald étoit un homme séduit, entraîné, mais conservant au dedans de lui-même un opposant qui combattoit ce qu'il éprouvoit. Cette situation porte souvent à l'amertume. On est mécontent de soi-même et des autres. L'on souffre, et l'on a comme une sorte de besoin de souffrir encore davantage, ou du moins d'amener une explication violente, qui fasse triompher complètement l'un des deux sentiments qui déchirent le cœur.

C'est dans cette disposition que lord Nelvil écrivit à Corinne. Sa lettre étoit amère et inconvenable; il le sentoit : mais des mouvements confus le portoient à l'envoyer; il étoit si malheureux par ses combats, qu'il vouloit

à tout prix une circonstance quelconque qui pût les terminer.

Un bruit auquel il ne croyoit pas, mais que le comte d'Erfeuil étoit venu lui raconter, contribua peut-être encore à rendre ses expressions plus âpres. On répandoit dans Rome que Corinne épouseroit le prince d'Amalfi. Oswald savoit bien qu'elle ne l'aimoit pas, et devoit penser que le bal étoit la seule cause de cette nouvelle : mais il se persuada qu'elle l'avoit reçu chez elle, le matin du jour où il n'avoit pu lui-même être admis; et, trop fier pour exprimer un sentiment de jalousie, il satisfit son mécontentement secret, en dénigrant la nation pour laquelle il voyoit avec tant de peine la prédilection de Corinne.

CHAPITRE III.

Lettre d'Oswald à Corinne.

Ce 24 janvier 1795.

« Vous refusez de me voir; vous êtes offen-
« sée de notre conversation d'avant-hier; vous
« vous proposez sans doute de ne plus admet-

« tre à l'avenir chez vous que vos compatriotes?
« vous voulez expier apparemment le tort que
« vous avez eu de recevoir un homme d'une
« autre nation. Cependant, loin de me repentir
« d'avoir parlé avec sincérité sur les Italiennes,
« à vous, que dans mes chimères je voulois
« considérer comme une Anglaise, j'oserai
« dire avec bien plus de force encore, que
« vous ne trouverez ni bonheur, ni dignité,
« si vous voulez faire choix d'un époux au
« milieu de la société qui vous environne. Je
« ne connois pas un homme parmi les Italiens
« qui puisse vous mériter; il n'en est pas un
« qui vous honorât par son alliance, de quel-
« que titre qu'il vous revêtît. Les hommes, en
« Italie, valent beaucoup moins que les fem-
« mes; car ils ont les défauts des femmes, et
« les leurs propres en sus. Me persuaderez-
« vous qu'ils soient capables d'amour, ces ha-
« bitants du Midi qui fuient avec tant de soin
« la peine, et sont si décidés au bonheur?
« N'avez-vous pas vu, je le tiens de vous, le
« mois dernier, au spectacle, un homme qui
« avoit perdu huit jours auparavant sa femme,
« et une femme qu'il disoit aimer? On veut
« ici se débarrasser, le plus tôt possible, et
« des morts, et de l'idée de la mort. Les céré-
« monies des funérailles sont accomplies par

« les prêtres, comme les soins de l'amour sont « observés par les *cavaliers servants*. Les rites « et l'habitude ont tout prescrit d'avance; les « regrets et l'enthousiasme n'y sont pour rien. « Enfin, et c'est-là surtout ce qui détruit l'a-« mour, les hommes n'inspirent aucun genre « de respect aux femmes; elles ne leur savent « aucun gré de leur soumission, parce qu'ils « n'ont aucune fermeté de caractère, aucune « occupation sérieuse dans la vie. Il faut, « pour que la nature et l'ordre social se mon-« trent dans toute leur beauté, que l'homme « soit protecteur et la femme protégée, mais « que ce protecteur adore la foiblesse qu'il « défend, et respecte la divinité sans pouvoir, « qui, comme ses dieux Pénates, porte bon-« heur à sa maison. Ici l'on diroit presque que « les femmes sont le sultan, et les hommes le « sérail. »

« Les hommes ont la douceur et la sou-« plesse du caractère des femmes. Un proverbe « italien dit : *Qui ne sait pas feindre ne sait* « *pas vivre.* N'est-ce pas là un proverbe de « femme? Et en effet, dans un pays où il n'y « a ni carrière militaire, ni institution libre, « comment un homme pourroit-il se former « à la dignité et à la force? Aussi tournent-ils « tout leur esprit vers l'habileté; ils jouent

« la vie comme une partie d'échecs, dans la-
« quelle le succès est tout. Ce qui leur reste
« des souvenirs de l'antiquité, c'est quelque
« chose de gigantesque dans les expressions et
« dans la magnificence extérieure; mais à côté
« de cette grandeur sans base, vous voyez
« souvent tout ce qu'il y a de plus vulgaire
« dans les goûts et de plus misérablement né-
« gligé dans la vie domestique. Est-ce là,
« Corinne, la nation que vous devez préférer
« à toute autre? est-ce elle, dont les bruyants
« applaudissements vous sont si nécessaires,
« que toute autre destinée vous paroîtroit si-
« lencieuse à côté de ces *bravo* retentissants?
« Qui pourroit se flatter de vous rendre heu-
« reuse en vous arrachant à ce tumulte? Vous
« êtes une personne inconcevable, profonde
« dans vos sentiments, et légère dans vos goûts,
« indépendante par la fierté de votre ame, et
« cependant asservie par le besoin des distrac-
« tions; capable d'aimer un seul, mais ayant
« besoin de tous. Vous êtes une magicienne
« qui inquiétez et rassurez alternativement,
« qui vous montrez sublime, et disparoissez
« tou-à-coup de cette région où vous êtes
« seule, pour vous confondre dans la foule.
« Corinne, Corinne, on ne peut s'empêcher
« de vous redouter en vous aimant!

« OSWALD. »

Corinne, en lisant cette lettre, fut offensée des préjugés haineux qu'Oswald exprimoit contre sa nation. Mais elle eut cependant le bonheur de deviner qu'il étoit irrité de la fête, et de ce qu'elle s'étoit refusée à le recevoir, depuis la conversation du souper : cette réflexion adoucit un peu l'impression pénible que lui faisoit sa lettre. Elle hésita quelque temps, ou du moins crut hésiter sur la conduite qu'elle devoit tenir envers lui. Son sentiment l'entraînoit à le revoir; mais il lui étoit extrêmement pénible qu'il pût s'imaginer qu'elle desiroit de l'épouser, bien que la fortune fût au moins égale, et qu'elle pût, en révélant son nom, montrer qu'il n'étoit en rien inférieur à celui de lord Nelvil. Néanmoins, ce qu'il y avoit de singulier et d'indépendant dans le genre de vie qu'elle avoit adopté, devoit lui inspirer de l'éloignement pour le mariage; et sûrement elle en auroit repoussé l'idée, si son sentiment ne l'eût pas aveuglée sur toutes les peines qu'elle auroit à souffrir en épousant un Anglais, et en renonçant à l'Italie.

On peut abdiquer la fierté dans tout ce qui tient au cœur; mais dès que les convenances ou les intérêts du monde se présentent de quelque manière pour obstacle, dès qu'on

peut supposer que la personne qu'on aime feroit un sacrifice quelconque en s'unissant à vous, il n'est plus possible de lui montrer à cet égard aucun abandon de sentiment. Corinne néanmoins, ne pouvant se résoudre à rompre avec Oswald, voulut se persuader qu'elle pourroit le voir désormais, et lui cacher l'amour qu'elle ressentoit pour lui : c'est donc dans cette intention qu'elle se fit une loi dans sa lettre de répondre seulement à ses accusations injustes contre la nation italienne, et de raisonner avec lui sur ce sujet comme si c'étoit le seul qui l'intéressât. Peut-être la meilleure manière dont une femme d'un esprit supérieur peut reprendre sa froideur et sa dignité, c'est lorsqu'elle se retranche dans la pensée comme dans un asile.

Corinne à lord Nelvil.

Ce 25 janvier 1795.

« Si votre lettre ne concernoit que moi, « Mylord, je n'essaierois point de me justi- « fier : mon caractère est tellement facile à « connoître, que celui qui ne me compren- « droit pas de lui-même, ne me comprendroit « pas davantage par l'explication que je lui en « donnerois. La réserve pleine de vertu des

« femmes anglaises, et l'art plein de grâce des « femmes françaises, servent souvent à ca- « cher, croyez-moi, la moitié de ce qui se « passe dans l'ame des unes et des autres : et « ce qu'il vous plaît d'appeler en moi de la « magie, c'est un naturel sans contrainte, qui « laisse voir quelquefois des sentiments divers « et des pensées opposées, sans travailler à les « mettre d'accord; car cet accord, quand il « existe, est presque toujours factice, et la plu- « part des caractères vrais sont inconséquents: « mais ce n'est pas de moi que je veux vous « parler, c'est de la nation infortunée que vous « attaquez si cruellement. Seroit-ce mon affec- « tion pour mes amis qui vous inspireroit cette « malveillance amère ? vous me connoissez « trop pour en être jaloux; et je n'ai point « l'orgueil de croire qu'un tel sentiment vous « rendît injuste au point où vous l'êtes. Vous « dites sur les Italiens ce que disent tous les « étrangers, ce qui doit frapper au premier « abord : mais il faut pénétrer plus avant pour « juger ce pays, qui a été si grand à diverses « époques. D'où vient donc que cette nation « a été sous les Romains la plus militaire de « toutes, la plus jalouse de sa liberté dans les « républiques du moyen âge, et dans le sei- « zième siècle la plus illustre par les lettres,

« les sciences et les arts? N'a-t-elle pas pour-
« suivi la gloire sous toutes les formes? Et si
« maintenant elle n'en a plus, pourquoi n'en
« accuseriez-vous pas sa situation politique,
« puisque dans d'autres circonstances elle s'est
« montrée si différente de ce qu'elle est main-
« tenant?

« Je ne sais si je m'abuse; mais les torts des
« Italiens ne font que m'inspirer un senti-
« ment de pitié pour leur sort. Les étrangers
« de tout temps ont conquis, déchiré ce beau
« pays, l'objet de leur ambition perpétuelle;
« et les étrangers reprochent avec amertume
« à cette nation les torts des nations vaincues
« et déchirées! L'Europe a reçu des Italiens
« les arts et les sciences; et maintenant qu'elle
« a tourné contre eux leurs propres présents,
« elle leur conteste souvent encore la dernière
« gloire qui soit permise aux nations sans
« force militaire et sans liberté politique, la
« gloire des sciences et des arts.

« Il est vrai que les gouvernements font le
« caractère des nations, que, dans cette même
« Italie, vous voyez des différences de mœurs
« remarquables entre les divers états qui la
« composent. Les Piémontais, qui formoient
« un petit corps de nation, ont l'esprit plus
« militaire que le reste de l'Italie; les Floren-

« tins, qui ont possédé ou la liberté, ou des « princes d'un caractère libéral, sont éclairés « et doux; les Vénitiens et les Génois se mon- « trent capables d'idées politiques, parce qu'il « y a chez eux une aristocratie républicaine; « les Milanais sont plus sincères, parce que « les nations du Nord y ont apporté depuis « long-temps ce caractère; les Napolitains « pourroient aisément devenir belliqueux, « parce qu'ils ont été réunis depuis plusieurs « siècles sous un gouvernement très-impar- « fait, mais enfin sous un gouvernement à « eux. La noblesse romaine, n'ayant rien à « faire, ni militairement, ni politiquement, « doit être ignorante et paresseuse : mais l'es- « prit des ecclésiastiques, qui ont une car- « rière et une occupation, est beaucoup plus « développé que celui des nobles; et comme « le gouvernement papal n'admet aucune dis- « tinction de naissance, et qu'il est au con- « traire purement électif dans l'ordre du « clergé, il en résulte une sorte de libéralité, « non dans les idées, mais dans les habitudes, « qui fait de Rome le séjour le plus agréable « pour tous ceux qui n'ont plus ni l'ambition, « ni la possibilité de jouer un rôle dans le « monde.

« Les peuples du Midi sont plus aisément

« modifiés par leurs institutions que les peu-
« ples du Nord : ils ont une indolence qui de-
« vient bientôt de la résignation; et la nature
« leur offre tant de jouissances, qu'ils se con-
« solent facilement des avantages que la so-
« ciété leur refuse. Il y a sûrement beaucoup
« de corruption en Italie; et cependant la ci-
« vilisation y est beaucoup moins raffinée que
« dans d'autres pays. On pourroit presque
« trouver quelque chose de sauvage à ce peu-
« ple, malgré la finesse de son esprit : cette
« finesse ressemble à celle du chasseur, dans
« l'art de surprendre sa proie. Les peuples in-
« dolents sont facilement rusés; ils ont une
« habitude de douceur qui leur sert à dissi-
« muler, quand il le faut, même leur colère;
« c'est toujours avec ses manières accoutumées
« qu'on parvient à cacher une situation acci-
« dentelle.

« Les Italiens ont de la sincérité, de la fidé-
« lité, dans les relations privées. L'intérêt et
« l'ambition exercent un grand empire sur
« eux, mais non l'orgueil ou la vanité : les
« distinctions de rang y font très-peu d'im-
« pression; il n'y a point de société, point de
« salon, point de mode, point de petits moyens
« journaliers de faire effet en détail. Ces sour-
« ces habituelles de dissimulation et d'envie

« n'existent point chez eux : quand ils trompent leurs ennemis et leurs concurrents, « c'est parce qu'ils se considèrent avec eux « comme en état de guerre; mais en paix, ils « ont du naturel et de la vérité. C'est même « cette vérité qui est cause du scandale dont « vous vous plaignez : les femmes entendant « parler d'amour sans cesse, vivant au milieu « des séductions et des exemples de l'amour, « ne cachent pas leurs sentiments, et portent, « pour ainsi dire, une sorte d'innocence dans « la galanterie même; elles ne se doutent pas « non plus du ridicule, surtout de celui que « la société peut donner. Les unes sont d'une « ignorance telle, qu'elles ne savent pas écrire, et l'avouent publiquement; elles font « répondre à un billet du matin par leur procureur (*il paglietto*), sur du papier à grand « format, et en style de requête. Mais en revanche, parmi celles qui sont instruites, « vous en verrez qui sont professeurs dans les « académies, et qui donnent des leçons publiquement, en écharpe noire; et si vous vous « avisiez de rire de cela, l'on vous répondroit : « *Y a-t-il du mal à savoir le grec? y a-t-il du* « *mal à gagner sa vie par son travail? pourquoi* « *riez-vous donc d'une chose aussi simple?*

« Enfin, Mylord, aborderai-je un sujet plus

« délicat, chercherai-je à démêler pourquoi
« les hommes montrent souvent peu d'esprit
« militaire? Ils exposent leur vie pour l'amour
« et pour la haine avec une grande facilité; et
« les coups de poignard donnés et reçus pour
« cette cause n'étonnent ni n'intimident per-
« sonne: ils ne craignent point la mort, quand
« les passions naturelles commandent de la
« braver; mais souvent, il faut l'avouer, ils ai-
« ment mieux la vie que des intérêts politiques
« qui ne les touchent guère, parce qu'ils n'ont
« point de patrie. Souvent aussi l'honneur che-
« valeresque a peu d'empire au milieu d'une
« nation où l'opinion et la société qui la forme
« n'existent pas; il est assez simple que, dans
« une telle désorganisation de tous les pou-
« voirs publics, les femmes prennent beaucoup
« d'ascendant sur les hommes; et peut-être en
« ont-elles trop pour les respecter et les admi-
« rer. Néanmoins leur conduite envers elles
« est pleine de délicatesse et de dévouement.
« Les vertus domestiques font en Angleterre
« la gloire et le bonheur des femmes: mais
« s'il y a des pays où l'amour subsiste hors des
« liens sacrés du mariage, parmi ces pays,
« celui de tous où le bonheur des femmes est
« le plus ménagé, c'est l'Italie. Les hommes
« s'y sont fait une morale pour des rapports

« hors de la morale; mais du moins ont-ils été « justes et généreux dans le partage des de- « voirs; ils se sont considérés eux-mêmes « comme plus coupables que les femmes, « quand ils brisoient les liens de l'amour, « parce que les femmes avoient fait plus de sa- « crifices, et perdoient davantage; ils ont pensé « que, devant le tribunal du cœur, les plus « criminels sont ceux qui font le plus de mal: « quand les hommes ont tort, c'est par du- « reté; quand les femmes ont tort, c'est par « foiblesse. La société, qui est à-la-fois rigou- « reuse et corrompue, c'est-à-dire, impitoya- « ble pour les fautes, quand elles entraînent « des malheurs, doit être plus sévère pour les « femmes : mais dans un pays où il n'y a pas « de société, la bonté naturelle a plus d'in- « fluence.

« Les idées de considération et de dignité « sont beaucoup moins puissantes, et même « beaucoup moins connues, j'en conviens, en « Italie, que partout ailleurs. L'absence de « société et d'opinion publique en est la « cause : mais, malgré tout ce qu'on a dit de « la perfidie des Italiens, je soutiens que c'est « un des pays du monde où il y a le plus de « bonhomie. Cette bonhomie est telle, dans « tout ce qui tient à la vanité, que, bien que

« ce pays soit celui dont les étrangers aient
« dit le plus de mal, il n'en est point où ils
« rencontrent un accueil aussi bienveillant.
« On reproche aux Italiens trop de penchant à
« la flatterie; mais il faut aussi convenir que
« la plupart du temps ce n'est point par calcul,
« mais seulement par desir de plaire, qu'ils
« prodiguent leurs douces expressions, inspi-
« rées par une obligeance véritable : ces ex-
« pressions ne sont point démenties par la
« conduite habituelle de la vie. Toutefois, se-
« roient-ils fidèles à l'amitié dans des circons-
« tances extraordinaires, s'il falloit braver
« pour elle les périls et l'adversité? Le petit
« nombre, j'en conviens, le très-petit nombre
« en seroit capable : mais ce n'est pas à l'Italie
« seulement que cette observation peut s'ap-
« pliquer.

« Les Italiens ont une paresse orientale
« dans l'habitude de la vie; mais il n'y a point
« d'hommes plus persévérants ni plus actifs,
« quand une fois leurs passions sont excitées.
« Ces mêmes femmes aussi, que vous voyez
« indolentes comme les Odalisques du sérail,
« sont capables tout-à-coup des actions les
« plus dévouées. Il y a des mystères dans le
« caractère et l'imagination des Italiens; et
« vous y rencontrez tour-à-tour des traits

« inattendus de générosité et d'amitié, ou des « preuves sombres et redoutables de haine et « de vengeance. Il n'y a ici d'émulation pour « rien : la vie n'y est plus qu'un sommeil rê- « veur, sous un beau ciel : mais donnez à ces « hommes un but, et vous les verrez en six « mois tout apprendre et tout concevoir. Il en « est de même des femmes ; pourquoi s'ins- « truiroient-elles, puisque la plupart des « hommes ne les entendroient pas ? Elles iso- « leroient leur cœur en cultivant leur esprit ; « mais ces mêmes femmes deviendroient bien « vite dignes d'un homme supérieur, si cet « homme supérieur étoit l'objet de leur ten- « dresse. Tout dort ici : mais dans un pays où « les grands intérêts sont assoupis, le repos et « l'insouciance sont plus nobles qu'une vaine « agitation pour les petites choses.

« Les lettres elles-mêmes languissent là où « les pensées ne se renouvellent point par « l'action forte et variée de la vie. Mais dans « quel pays cependant a-t-on jamais témoi- « gné plus qu'en Italie de l'admiration pour la « littérature et les beaux-arts ? L'histoire nous « apprend que les papes, les princes et les « peuples, ont rendu dans tous les temps aux « peintres, aux poëtes, aux écrivains distin- « gués, les hommages les plus éclatants (15).

« Cet enthousiasme pour le talent est, je « l'avouerai, Mylord, un des premiers motifs « qui m'attachent à ce pays. On n'y trouve « point l'imagination blasée, l'esprit décou- « rageant, ni la médiocrité despotique, qui « savent si bien ailleurs tourmenter ou étouf- « fer le génie naturel. Une idée, un sentiment, « une expression heureuse, prennent feu, pour « ainsi dire, parmi les auditeurs. Le talent « par cela même qu'il tient ici le premier « rang, excite beaucoup d'envie. Pergolèse a « été assassiné pour son *Stabat;* Giorgione « s'armoit d'une cuirasse quand il étoit obligé « de peindre dans un lieu public : mais la ja- « lousie violente qu'inspire le talent parmi nous « est celle que fait naître ailleurs la puissance; « cette jalousie ne dégrade point son objet, « cette jalousie peut haïr, proscrire, tuer; et « néanmoins, toujours mêlée au fanatisme de « l'admiration, elle excite encore le génie, tout « en le persécutant. Enfin, quand on voit tant « de vie dans un cercle si resserré, au milieu « de tant d'obstacles et d'asservissements de « tout genre, on ne peut s'empêcher, ce me « semble, de prendre un vif intérêt à ce peu- « ple, qui respire avec avidité le peu d'air que « l'imagination fait pénétrer à travers les bor- « nes qui le renferment.

« Ces bornes sont telles, je ne le nierai « point, que les hommes maintenant acquiè- « rent rarement en Italie cette dignité, cette « fierté, qui distinguent les nations libres et « militaires. J'avouerai même, si vous le vou- « lez, Mylord, que le caractère de ces nations « pourroit inspirer aux femmes plus d'enthou- « siasme et d'amour. Mais ne seroit-il pas pos- « sible aussi qu'un homme intrépide, noble et « sévère, réunît toutes les qualités qui font « aimer, sans posséder celles qui promettent « le bonheur?

« CORINNE. »

CHAPITRE IV.

La lettre de Corinne fit repentir une seconde fois Oswald d'avoir pu songer à se détacher d'elle. La dignité spirituelle et la douceur imposante avec lesquelles elle repoussoit les paroles dures qu'il s'étoit permises, le touchèrent, et le pénétrèrent d'admiration. Une supériorité si grande, si simple, si vraie, lui parut au-dessus de toutes les règles ordinaires. Il sentoit bien toujours que Corinne

n'étoit pas la femme foible, timide, doutant de tout, hors de ses devoirs et de ses sentiments, qu'il avoit choisie, dans son imagination, pour la compagne de sa vie; et le souvenir de Lucile, telle qu'il l'avoit vue à l'âge de douze ans, s'accordoit mieux avec cette idée: mais pouvoit-on rien comparer à Corinne? Les lois, les règles communes, pouvoient-elles s'appliquer à une personne qui réunissoit en elle tant de qualités diverses, dont le génie et la sensibilité étoient le lien? Corinne étoit un miracle de la nature; et ce miracle ne se faisoit-il pas en faveur d'Oswald, quand il pouvoit se flatter d'intéresser une telle femme? Mais quel étoit son nom, quelle étoit sa destinée, quels seroient ses projets, s'il lui déclaroit l'intention de s'unir à elle? Tout étoit encore dans l'obscurité; et, quoique l'enthousiasme qu'Oswald ressentoit pour Corinne lui persuadât qu'il étoit décidé à l'épouser, souvent aussi l'idée que la vie de Corinne n'avoit pas été tout-à-fait irréprochable, et qu'un tel mariage auroit été sûrement condamné par son père, bouleversoit de nouveau toute son ame, et le jetoit dans l'anxiété la plus pénible.

Il n'étoit pas aussi abattu par la douleur que dans le temps où il ne connoissoit pas Corinne : mais il ne sentoit plus cette sorte

de calme qui peut exister même au milieu du repentir, lorsque la vie entière est consacrée à l'expiation d'une grande faute. Il ne craignoit pas autrefois de s'abandonner à ses souvenirs, quelle que fût leur amertume : maintenant il redoutoit les rêveries longues et profondes, qui lui auroient révélé ce qui se passoit au fond de son ame. Il se préparoit cependant à se rendre chez Corinne, pour la remercier de sa lettre, et pour obtenir le pardon de celle qu'il avoit écrite, lorsqu'il vit entrer dans sa chambre M. Edgermond, un parent de la jeune Lucile.

C'étoit un brave gentilhomme anglais, qui avoit presque toujours vécu dans la principauté de Galles, où il possédoit une terre : il avoit les principes et les préjugés qui servent à maintenir en tout pays les choses comme elles sont; et c'est un bien, quand ces choses sont aussi bonnes que la raison humaine le permet : alors les hommes tels que M. Edgermond, c'est-à-dire, les partisans de l'ordre établi, quoique fortement et même opiniâtrément attachés à leurs habitudes et à leur manière de voir, doivent être considérés comme des esprits éclairés et raisonnables.

Lord Nelvil tressaillit, en entendant annoncer chez lui M. Edgermond; il lui sembla

que tous ses souvenirs se représentoient à la fois : mais bientôt il lui vint dans l'esprit que lady Edgermond, la mère de Lucile, avoit envoyé son parent pour lui faire des reproches, et qu'elle vouloit ainsi gêner son indépendance. Cette pensée lui rendit toute sa fermeté, et il reçut M. Edgermond avec une froideur extrême. Il avoit d'autant plus tort, en l'accueillant ainsi, que M. Edgermond n'avoit pas le moindre projet qui pût concerner lord Nelvil. Il traversoit l'Italie pour sa santé, en faisant beaucoup d'exercice, en chassant, en buvant à la santé du roi George et de la vieille Angleterre : c'étoit le plus honnête homme du monde; et même il avoit beaucoup plus d'esprit et d'instruction que ses habitudes ne devoient le faire croire. Il étoit Anglais avant tout, non-seulement comme il devoit l'être, mais aussi comme on auroit pu souhaiter qu'il ne le fût pas; suivant dans tous les pays les coutumes du sien, ne vivant qu'avec les Anglais, et ne s'entretenant jamais avec les étrangers, non par dédain, mais par une sorte de répugnance à parler les langues étrangères, et de timidité, même à l'âge de cinquante ans, qui lui rendoit très-difficile de faire de nouvelles connoissances.

—Je suis charmé de vous voir, dit-il à lord

Nelvil; je vais à Naples dans quinze jours : vous y trouverai-je? Je le voudrois; car j'ai peu de temps à rester en Italie, parce que mon régiment doit bientôt s'embarquer. — Votre régiment? répéta lord Nelvil; et il rougit, comme s'il avoit oublié qu'il avoit un congé d'une année, son régiment ne devant pas être employé avant cette époque : mais il rougit en pensant que Corinne pourroit peut-être lui faire oublier même son devoir. — Votre régiment à vous, continua M. Edgermond, ne sera pas mis en activité de si tôt; ainsi rétablissez votre santé ici, sans inquiétude : j'ai vu, avant de partir, ma jeune cousine, à laquelle vous vous intéressez; elle est plus charmante que jamais; et dans un an, quand vous reviendrez, je ne doute pas qu'elle ne soit la plus belle femme de l'Angleterre. — Lord Nelvil se tut; et M. Edgermond garda le silence aussi de son côté. Ils se dirent encore quelques mots d'une manière assez laconique, quoique bienveillante; et M. Edgermond alloit sortir, lorsqu'il revint sur ses pas, et dit : — A propos, Mylord, vous pouvez me faire un plaisir : on m'a dit que vous connoissiez la célèbre Corinne; et bien que je n'aime pas en général les nouvelles connoissances, je suis tout-à fait cu-

rieux de celle-là. — Je demanderai à Corinne la permission de vous mener chez elle, puisque vous le desirez, répondit Oswald. — Faites, je vous prie, reprit M. Edgermond, que je la voie un jour où elle improvisera, chantera ou dansera en notre présence. — Corinne, dit lord Nelvil, ne montre point ainsi ses talents aux étrangers ; c'est une femme votre égale et la mienne, sous tous les rapports. — Pardon de ma méprise, reprit M. Edgermond ; comme on ne lui connoit pas d'autre nom que Corinne, et qu'à vingt-six ans elle vit toute seule, sans aucune personne de sa famille, je croyois qu'elle existoit par ses talents, et qu'elle saisissoit volontiers l'occasion de les faire connoître. — Sa fortune, répondit vivement lord Nelvil, est tout-à-fait indépendante, et son ame encore plus. — M. Edgermond finit à l'instant de parler sur Corinne, et se repentit de l'avoir nommée, quand il vit que ce sujet intéressoit Oswald. Les Anglais sont les hommes du monde qui ont le plus de discrétion et de ménagement dans tout ce qui tient aux affections véritables.

M. Edgermond s'en alla. Lord Nelvil, resté seul, ne put s'empêcher de s'écrier, dans son émotion : — Il faut que j'épouse Corinne, il

faut que je sois son protecteur, afin que personne désormais ne puisse la méconnoître. Je lui donnerai le peu que je puis donner, un rang, un nom, tandis qu'elle me comblera de toutes les félicités qu'elle seule peut accorder sur la terre. — Ce fut dans cette disposition qu'il se hâta d'aller chez Corinne, et jamais il n'y entra avec un plus doux sentiment d'espérance et d'amour : mais, par un mouvement naturel de timidité, il commença la conversation en se rassurant lui-même par des paroles insignifiantes ; et de ce nombre fut la demande d'amener M. Edgermond chez elle. A ce nom, Corinne se troubla visiblement, et refusa d'une voix émue ce que desiroit Oswald. Il en fut singulièrement étonné, et lui dit : — Je pensois que dans une maison où vous recevez tant de monde, le titre de mon ami ne seroit pas un motif d'exclusion. — Ne vous offensez pas, Mylord, reprit Corinne; croyez-moi, il faut que j'aie des raisons bien puissantes pour ne pas consentir à ce que vous desirez. — Et ces raisons, me les direz-vous? reprit Oswald. — Impossible, s'écria Corinne, impossible! — Ainsi donc, dit Oswald.... : et la violence de son émotion lui coupant la parole, il voulut sortir. Corinne alors, toute en pleurs, lui dit en anglais :

— Au nom de Dieu, si vous ne voulez pas briser mon cœur, ne partez pas. —

Ces paroles, cet accent, remuèrent profondément l'ame d'Oswald; et il se rassit à quelque distance de Corinne, la tête appuyée contre un vase d'albâtre qui éclairoit sa chambre; puis tout-à-coup il lui dit : — Cruelle femme, vous voyez que je vous aime; vous voyez que vingt fois par jour je suis prêt à vous offrir et ma main et ma vie, et vous ne voulez pas m'apprendre qui vous êtes! Dites-le-moi, Corinne, dites-le-moi, répétoit-il en lui tendant la main avec la plus touchante expression de sensibilité. — Oswald, s'écria Corinne, Oswald, vous ne savez pas le mal que vous me faites! Si j'étois assez insensée pour vous tout dire, si je l'étois, vous ne m'aimeriez plus. — Grand Dieu, reprit-il, qu'avez-vous donc à révéler? — Rien qui me rende indigne de vous; mais des hasards, mais des différences entre nos goûts, nos opinions, qui jadis ont existé, qui n'existeroient plus. N'exigez pas de moi que je me fasse connoître à vous; un jour peut-être, un jour, si vous m'aimez assez, si.... Ah! je ne sais ce que je dis, continua Corinne; vous saurez tout, mais ne m'abandonnez pas avant de m'entendre. Promettez-le-moi, au nom de

votre père qui réside dans le ciel. — Ne prononcez pas ce nom, s'écria lord Nelvil; savez-vous s'il nous réunit ou s'il nous sépare! Croyez-vous qu'il consentît à notre union? Si vous le croyez, attestez-le-moi; je ne serai plus troublé, déchiré. Une fois, je vous dirai quelle a été ma triste vie; mais à présent voyez dans quel état je suis, dans quel état vous me mettez. — Et en effet son front étoit couvert d'une froide sueur; son visage étoit pâle, et ses lèvres trembloient, en articulant à peine ces dernières paroles. Corinne s'assit à côté de lui, et, tenant ses mains dans les siennes, le rappela doucement à lui-même. — Mon cher Oswald, lui dit-elle, demandez à M. Edgermond s'il n'a jamais été dans le Northumberland, ou du moins si ce n'est que depuis cinq ans qu'il y a été : dans ce cas seulement vous pouvez l'amener ici. — Oswald regarda fixement Corinne à ces mots; elle baissa les yeux et se tut. Lord Nelvil lui répondit : — Je ferai ce que vous m'ordonnez. — Et il partit.

Rentré chez lui, il s'épuisoit en conjectures sur les secrets de Corinne; il lui paroissoit évident qu'elle avoit passé beaucoup de temps en Angleterre, et que son nom et sa famille devoient y être connus. Mais quel motif les

lui faisoit cacher, et pourquoi avoit-elle quitté l'Angleterre, si elle y avoit été établie? Ces diverses questions agitoient extrêmement le cœur d'Oswald; il étoit convaincu que rien de mal ne pouvoit être découvert dans la vie de Corinne : mais il craignoit une combinaison de circonstances qui pût la rendre coupable aux yeux des autres; et ce qu'il redoutoit le plus pour elle, c'étoit la désapprobation de l'Angleterre. Il se sentoit fort contre celle de tout autre pays; mais le souvenir de son père étoit si intimement uni dans sa pensée avec sa patrie, que ces deux sentiments s'accroissoient l'un par l'autre. Oswald sut de M. Edgermond qu'il avoit été pour la première fois dans le Northumberland l'année précédente, et lui promit de le conduire le soir même chez Corinne. Il arriva le premier, pour la prévenir des idées que M. Edgermond avoit conçues sur elle, et la pria de lui faire sentir, par des manières froides et réservées, combien il s'étoit trompé.

—Si vous le permettez, reprit Corinne, je serai avec lui comme avec tout le monde; s'il desire de m'entendre, j'improviserai pour lui; enfin je me montrerai telle que je suis, et je crois cependant qu'il apercevra tout aussi bien la dignité de l'ame à travers une con-

duite simple, que si je me donnois un air contraint qui seroit affecté. — Oui, Corinne, répondit Oswald, oui, vous avez raison. Ah! qu'il auroit tort, celui qui voudroit altérer en rien votre admirable naturel! — M. Edgermond arriva dans ce moment avec le reste de la société. Au commencement de la soirée, lord Nelvil se plaçoit à côté de Corinne, et, avec un intérêt qui tenoit à-la-fois de l'amant et du protecteur, il disoit tout ce qui pouvoit la faire valoir; il lui témoignoit un respect qui avoit encore plus pour but de commander les égards des autres, que de se satisfaire lui-même: mais il sentit bientôt avec joie l'inutilité de toutes ses inquiétudes. Corinne captiva tout-à-fait M. Edgermond: elle le captiva non-seulement par son esprit et ses charmes, mais en lui inspirant le sentiment d'estime que les caractères vrais obtiennent toujours des caractères honnêtes; et lorsqu'il osa lui demander de se faire entendre sur un sujet de son choix, il aspiroit à cette grâce avec autant de respect que d'empressement. Elle y consentit sans se faire prier un instant, et sut prouver ainsi, que cette faveur avoit un prix indépendant de la difficulté de l'obtenir. Mais elle avoit un si vif desir de plaire à un compatriote d'Oswald, à un homme qui, par la con-

sidération qu'il méritoit, pouvoit influer sur son opinion en lui parlant d'elle, que ce sentiment la remplit tout à coup d'une timidité qui lui étoit nouvelle; elle voulut commencer, et elle sentit que l'émotion lui coupoit la parole. Oswald souffroit de ce qu'elle ne se montroit pas dans toute sa supériorité à un Anglais. Il baissoit les yeux; et son embarras étoit si visible, que Corinne, uniquement occupée de l'effet qu'elle produisoit sur lui, perdit toujours de plus en plus la présence d'esprit nécessaire pour le talent d'improviser. Enfin sentant qu'elle hésitoit, que les paroles lui venoient par la mémoire et non par le sentiment, et qu'elle ne peignoit ainsi ni ce qu'elle pensoit, ni ce qu'elle éprouvoit réellement, elle s'arrêta tout-à-coup, et dit à M. Edgermond : — Pardonnez-moi si la timidité m'ôte aujourd'hui mon talent; c'est la première fois, mes amis le savent, que je me suis trouvée ainsi tout-à-fait au-dessous de moi-même; mais ce ne sera peut-être pas la dernière, ajouta-t-elle en soupirant.

Oswald fut profondément ému par la touchante foiblesse de Corinne. Jusqu'alors il avoit toujours vu l'imagination et le génie triompher de ses affections, et relever son ame dans les moments où elle étoit le plus

abattue : cette fois, le sentiment avoit subjugué tout-à fait son esprit; et néanmoins Oswald s'étoit tellement identifié dans cette occasion avec la gloire de Corinne, qu'il avoit souffert de son trouble, au lieu d'en jouir. Mais comme il étoit certain qu'elle brilleroit un autre jour, avec l'éclat qui lui étoit naturel, il se livra sans regret à la douceur des observations qu'il venoit de faire; et l'image de son amie régna plus que jamais dans son cœur.

LIVRE VII.

LA LITTÉRATURE ITALIENNE.

CHAPITRE Ier.

Lord Nelvil desiroit vivement que M. Edgermond jouît de l'entretien de Corinne, qui valoit bien ses vers improvisés. Le jour suivant, la même société se rassembla chez elle; et, pour l'engager à parler, il amena la conversation sur la littérature italienne, et provoqua sa vivacité naturelle, en affirmant que l'Angleterre possédoit un plus grand nombre de vrais poètes, et de poètes supérieurs, par l'énergie et la sensibilité, à tous ceux dont l'Italie pouvoit se vanter.

—D'abord, répondit Corinne, les étrangers ne connoissent, pour la plupart, que nos poètes du premier rang, Le Dante, Pétrarque, l'Arioste, Guarini, Le Tasse et Métastase; tandis que nous en avons plusieurs autres, tels que Chiabrera, Guidi, Filicaja, Parini, etc.,

sans compter Sannazar, Politien, etc., qui ont écrit en latin avec génie : et tous réunissent dans leurs vers le coloris à l'harmonie; tous savent, avec plus ou moins de talent, faire entrer les merveilles des beaux-arts et de la nature dans les tableaux représentés par la parole. Sans doute il n'y a pas dans nos poètes cette mélancolie profonde, cette connoissance du cœur humain qui caractérise les vôtres : mais ce genre de supériorité n'appartient-il pas plutôt aux écrivains philosophes qu'aux poètes? La mélodie brillante de l'italien convient mieux à l'éclat des objets extérieurs qu'à la méditation. Notre langue seroit plus propre à peindre la fureur que la tristesse, parce que les sentiments réfléchis exigent des expressions plus métaphysiques, tandis que le desir de la vengeance anime l'imagination, et tourne la douleur en dehors. Cesarotti a fait la meilleure et la plus élégante traduction d'Ossian qu'il y ait; mais il semble, en la lisant, que les mots aient en eux-mêmes un air de fête qui contraste avec les idées sombres qu'ils rappellent. On se laisse charmer par nos douces paroles, de *ruisseau limpide*, de *campagne riante*, d'*ombrage frais*, comme le murmure des eaux et la variété des couleurs; qu'exigez-vous de plus de la poésie? pourquoi demander

au rossignol ce que signifie son chant? il ne peut l'expliquer qu'en recommençant à chanter; on ne peut le comprendre qu'en se laissant aller à l'impression qu'il produit. La mesure des vers, des rimes harmonieuses, ces terminaisons rapides, composées de deux syllabes brèves, dont les sons glissent en effet, comme l'indique leur nom (*Sdruccioli*), imitent quelquefois les pas légers de la danse; quelquefois des tons plus graves rappellent le bruit de l'orage ou l'éclat des armes : enfin notre poésie est une merveille de l'imagination; il ne faut y chercher que ses plaisirs sous toutes les formes.

— Sans doute, reprit lord Nelvil, vous expliquez, aussi bien qu'il est possible, et les beautés et les défauts de votre poésie; mais quand ces défauts, sans les beautés, se trouvent dans la prose, comment les défendrez-vous? Ce qui n'est que du vague dans la poésie devient du vide dans la prose; et cette foule d'idées communes, que vos poètes savent embellir par leur mélodie et leurs images, reparoît à froid dans la prose, avec une vivacité fatigante. La plupart de vos écrivains en prose, aujourd'hui, ont un langage si déclamatoire, si diffus, si abondant en superlatifs, qu'on diroit qu'ils écrivent tous de commande, avec

des phrases reçues, et pour une nature de convention; ils semblent ne pas se douter qu'écrire c'est exprimer son caractère et sa pensée. Le style littéraire est pour eux un tissu artificiel, une mosaïque rapportée, je ne sais quoi d'étranger enfin à leur ame, qui se fait avec la plume, comme un ouvrage mécanique avec les doigts; ils possèdent au plus haut degré le secret de développer, de commenter, d'enfler une idée, de faire mousser un sentiment, si l'on peut parler ainsi; tellement qu'on seroit tenté de dire à ces écrivains, comme cette femme africaine à une dame française qui portoit un grand panier sous une longue robe: *Madame, tout cela est-il vous-même?* En effet, où est l'être réel, dans toute cette pompe de mots, qu'une expression vraie feroit disparoître comme un vain prestige?

— Vous oubliez, interrompit vivement Corinne, d'abord Machiavel et Boccace, puis Gravina, Filangieri, et, de nos jours encore, Cesarotti, Verri, Bettinelli, et tant d'autres enfin qui savent écrire et penser (16). Mais je conviens avec vous que, depuis les derniers siècles, des circonstances malheureuses ayant privé l'Italie de son indépendance, on y a perdu tout intérêt pour la vérité, et souvent

même la possibilité de la dire. Il en est résulté l'habitude de se complaire dans les mots, sans oser approcher des idées. Comme l'on étoit certain de ne pouvoir obtenir par ses écrits aucune influence sur les choses, on n'écrivoit que pour montrer de l'esprit; ce qui est le plus sûr moyen de finir bientôt par n'avoir pas même de l'esprit : car c'est en dirigeant ses efforts vers un objet noblement utile qu'on rencontre le plus d'idées. Quand les écrivains en prose ne peuvent influer en aucun genre sur le bonheur d'une nation, quand on n'écrit que pour briller, enfin quand c'est la route qui est le but, on se replie en mille détours, mais on n'avance pas. Les Italiens, il est vrai, craignent les pensées nouvelles; mais c'est par paresse qu'ils les redoutent, et non par servilité littéraire. Leur caractère, leur gaîté, leur imagination, ont beaucoup d'originalité; et cependant, comme ils ne se donnent plus la peine de réfléchir, leurs idées générales sont communes; leur éloquence même, si vive quand ils parlent, n'a point de naturel quand ils écrivent; on diroit qu'ils se refroidissent en travaillant : d'ailleurs les peuples du Midi sont gênés par la prose, et ne peignent leurs véritables sentiments qu'en vers. Il n'en est pas de même

dans la littérature française, dit Corinne en s'adressant au comte d'Erfeuil; vos prosateurs sont souvent plus éloquents, et même plus poétiques que vos poètes. — Il est vrai, répondit le comte d'Erfeuil, que nous avons en ce genre les véritables autorités classiques; Bossuet, La Bruyère, Montesquieu, Buffon, ne peuvent être surpassés; surtout les deux premiers, qui appartiennent à ce siècle de Louis XIV, qu'on ne sauroit trop louer, et dont il faut imiter, autant qu'on le peut, les parfaits modèles. C'est un conseil que les étrangers doivent s'empresser de suivre, aussi-bien que nous. — J'ai de la peine à croire, répondit Corinne, qu'il fût desirable pour le monde entier de perdre toute couleur nationale, toute originalité de sentiments et d'esprit; et j'oserai vous dire, M. le comte, que, dans votre pays même, cette orthodoxie littéraire, si je puis m'exprimer ainsi, qui s'oppose à toute innovation heureuse, doit rendre à la longue votre littérature très-stérile. Le génie est essentiellement créateur; il porte le caractère de l'individu qui le possède. La nature, qui n'a pas voulu que deux feuilles se ressemblassent, a mis encore plus de diversité dans les ames; et l'imitation est une espèce

de mort, puisqu'elle dépouille chacun de son existence naturelle. —

Ne voudriez-vous pas, belle étrangère, reprit le comte d'Erfeuil, que nous admissions chez nous la barbarie tudesque, les Nuits d'Young des Anglais, les *Concetti* des Italiens et des Espagnols? Que deviendroient le goût, l'élégance du style français, après un tel mélange? — Le prince Castel-Forte, qui n'avoit point encore parlé, dit : — Il me semble que nous avons tous besoin les uns des autres; la littérature de chaque pays découvre, à qui sait la connoître, une nouvelle sphère d'idées. C'est Charles-Quint lui-même qui a dit qu'*un homme qui sait quatre langues vaut quatre hommes*. Si ce grand génie politique en jugeoit ainsi pour les affaires, combien cela n'est-il pas plus vrai pour les lettres! Les étrangers savent tous le français; ainsi leur point de vue est plus étendu que celui des Français, qui ne savent pas les langues étrangères. Pourquoi ne se donnent-ils pas plus souvent la peine de les apprendre? Ils conserveroient ce qui les distingue, et découvriroient ainsi quelquefois ce qui peut leur manquer.

CHAPITRE II.

—Vous m'avouerez au moins, reprit le comte d'Erfeuil, qu'il est un rapport sous lequel nous n'avons rien à apprendre de personne. Notre théâtre est décidément le premier de l'Europe ; car je ne pense pas que les Anglais eux-mêmes imaginassent de nous opposer Shakspeare. — Je vous demande pardon, interrompit M. Edgermond ; ils l'imaginent. — Et, ce mot dit, il rentra dans le silence. — Alors je n'ai rien à dire, continua le comte d'Erfeuil avec un sourire qui exprimoit un dédain gracieux, chacun peut penser ce qu'il veut; mais enfin je persiste à croire qu'on peut affirmer sans présomption que nous sommes les premiers dans l'art dramatique : et quant aux Italiens, s'il m'est permis de parler franchement, ils ne se doutent seulement pas qu'il y ait un art dramatique dans le monde. La musique est tout chez eux ; et la pièce n'est rien. Si le second acte d'une pièce a une meilleure musique que le premier, ils commencent par le second acte ; si ce sont les deux

premiers actes de deux pièces différentes, ils jouent ces deux actes le même jour, et mettent entre deux un acte d'une comédie en prose, qui contient ordinairement la meilleure morale du monde, mais une morale toute composée de sentences, que nos ancêtres mêmes ont déjà renvoyées à l'étranger comme trop vieilles pour eux. Vos musiciens fameux disposent en entier de vos poètes; l'un lui déclare qu'il ne peut pas chanter s'il n'a dans son ariette le mot *felicità;* le tenor demande la *tomba;* et le troisième chanteur ne peut faire des roulades que sur le mot *catene.* Il faut que le pauvre poète arrange ces goûts divers, comme il peut, avec la situation dramatique. Ce n'est pas tout encore; il y a des virtuoses qui ne veulent pas arriver de plainpied sur le théâtre: il faut qu'ils se montrent d'abord dans un nuage, ou qu'ils descendent du haut de l'escalier d'un palais, pour produire plus d'effet à leur entrée. Quand l'ariette est chantée, dans quelque situation touchante ou violente que ce soit, l'acteur doit saluer, pour remercier des applaudissements qu'il obtient. L'autre jour, à *Sémiramis,* après que le spectre de Ninus eut chanté son ariette, l'acteur qui le représentoit fit, en son costume d'ombre, une grande révérence au par-

terre; ce qui diminua beaucoup l'effroi de l'apparition.

On est accoutumé en Italie à regarder le théâtre comme une grande salle de réunion, où l'on n'écoute que les airs et le ballet. C'est avec raison que je dis, *où l'on n'écoute que le ballet,* car c'est seulement lorsqu'il va commencer que le parterre fait faire silence; et ce ballet est encore un chef-d'œuvre de mauvais goût. Excepté les grotesques, qui sont de véritables caricatures de la danse, je ne sais pas ce qui peut amuser dans ces ballets, si ce n'est leur ridicule. J'ai vu Gengis-kan, mis en ballet, tout couvert d'hermine, tout revêtu de beaux sentiments; car il cédoit sa couronne à l'enfant du roi qu'il avoit vaincu, et l'élevoit en l'air sur un pied : nouvelle façon d'établir un monarque sur le trône. J'ai aussi vu le dévouement de Curtius, ballet en trois actes, avec tous les divertissements. Curtius, habillé en berger d'Arcadie, dansoit long-temps avec sa maîtresse, avant de monter sur un véritable cheval, au milieu du théâtre, et de s'élancer ainsi dans un gouffre de feu fait avec du satin jaune et du papier doré; ce qui lui donnoit beaucoup plus l'apparence d'un surtout de dessert que d'un abîme. Enfin j'ai vu tout

l'abrégé de l'Histoire romaine en ballet, depuis Romulus jusqu'à César. —

Tout ce que vous dites est vrai, répondit le prince Castel-Forte avec douceur; mais vous n'avez parlé que de la musique et de la danse, et ce n'est pas là ce que, dans aucun pays, l'on considère comme l'art dramatique. — C'est bien pis, interrompit le comte d'Erfeuil, quand on représente des tragédies ou des drames qui ne sont pas nommés *drames d'une fin joyeuse;* on réunit plus d'horreurs en cinq actes que l'imagination ne pourroit se le figurer. Dans une des pièces de ce genre, l'amant tue le frère de sa maîtresse dès le second acte; au troisième il brûle la cervelle à sa maîtresse elle-même sur le théâtre; le quatrième est rempli par l'enterrement; dans l'intervalle du quatrième au cinquième acte, l'acteur qui joue l'amant vient annoncer, le plus tranquillement du monde, au parterre, les arlequinades que l'on donne le jour suivant, et reparoît en scène au cinquième acte, pour se tuer d'un coup de pistolet. Les acteurs tragiques sont en parfaite harmonie avec le froid et le gigantesque des pièces : ils commettent toutes ces terribles actions avec le plus grand calme. Quand un acteur s'agite, on dit qu'il se dé-

mène comme un prédicateur : car, en effet, il y a beaucoup plus de mouvement dans la chaire que sur le théâtre, et c'est bien heureux que ces acteurs soient si paisibles dans le pathétique ; car, comme il n'y a rien d'intéressant dans la pièce, ni dans la situation, plus ils feroient de bruit, plus ils seroient ridicules : encore, si ce ridicule étoit gai ! mais il n'est que monotone. Il n'y a pas plus en Italie de comédie que de tragédie ; et, dans cette carrière encore, c'est nous qui sommes les premiers. Le seul genre qui appartienne vraiment à l'Italie, ce sont les arlequinades ; un valet fripon, gourmand et poltron, un vieux tuteur dupe, avare ou amoureux : voilà tout le sujet de ces pièces. Vous conviendrez qu'il ne faut pas beaucoup d'efforts pour une telle invention, et que le Tartuffe et le Misanthrope supposent un peu plus de génie. —

Cette attaque du comte d'Erfeuil déplaisoit assez aux Italiens qui l'écoutoient : mais cependant ils en rioient ; et le comte d'Erfeuil, en conversation, aimoit beaucoup mieux montrer de l'esprit que de la bonté. Sa bienveillance naturelle influoit sur ses actions, mais son amour-propre sur ses paroles. Le prince Castel-Forte, et tous les Italiens qui se trouvoient là, étoient impatients de réfuter le comte

d'Erfeuil; mais comme ils croyoient leur cause mieux défendue par Corinne que par tout autre, et que le plaisir de briller en conversation ne les occupoit guère, ils supplioient Corinne de répondre, et se contentoient seulement de citer les noms si connus de Maffei, de Métastase, de Goldoni, d'Alfieri, de Monti. Corinne convint d'abord que les Italiens n'avoient point de théâtre; mais elle voulut prouver que les circonstances, et non l'absence du talent, en étoient la cause. La comédie qui tient à l'observation des mœurs, ne peut exister que dans un pays où l'on vit habituellement au centre d'une société nombreuse et brillante : il n'y a en Italie que des passions violentes, ou des jouissances paresseuses; et les passions violentes produisent des crimes ou des vices d'une couleur si forte, qu'elles font disparoître toutes les nuances des caractères. Mais la comédie idéale, pour ainsi dire, celle qui tient à l'imagination, et peut convenir à tous les temps comme à tous les pays, c'est en Italie qu'elle a été inventée. Les personnages d'Arlequin, de Brighella, de Pantalon, etc., se trouvent dans toutes les pièces avec le même caractère. Ils ont, sous tous les rapports, des masques, et non pas des visages; c'est-à-dire, que leur physionomie est celle de

tel genre de personnes, et non pas de tel individu. Sans doute les auteurs modernes des arlequinades, trouvant tous les rôles donnés d'avance, comme les pièces d'un jeu d'échecs, n'ont pas le mérite de les avoir inventés : mais cette première invention est due à l'Italie; et ces personnages fantasques, qui, d'un bout de l'Europe à l'autre, amusent tous les enfants, et les hommes que l'imagination rend enfants, doivent être considérés comme une création des Italiens, qui leur donne des droits à l'art de la comédie.

L'observation du cœur humain est une source inépuisable pour la littérature; mais les nations qui sont plus propres à la poésie qu'à la réflexion, se livrent plutôt à l'enivrement de la joie qu'à l'ironie philosophique. Il y a quelque chose de triste au fond de la plaisanterie fondée sur la connoissance des hommes : la gaîté vraiment inoffensive est celle qui appartient seulement à l'imagination. Ce n'est pas que les Italiens n'étudient habilement les hommes avec lesquels ils ont à faire, et ne découvrent plus finement que personne les pensées les plus secrètes; mais c'est comme esprit de conduite qu'ils ont ce talent, et ils n'ont point l'habitude d'en faire un usage littéraire. Peut-être même n'aimeroient-ils pas

à généraliser leurs découvertes, à publier leurs aperçus. Ils ont dans le caractère quelque chose de prudent et de dissimulé, qui leur conseille peut-être de ne pas mettre en dehors, par les comédies, ce qui leur sert à se guider dans les relations particulières, et de ne pas révéler, par les fictions de l'esprit, ce qui peut être utile dans les circonstances de la vie réelle.

Machiavel cependant, bien loin de rien cacher, a fait connoître tous les secrets d'une politique criminelle; et l'on peut voir par lui de quelle terrible connoissance du cœur humain les Italiens sont capables : mais une telle profondeur n'est pas du ressort de la comédie; et les loisirs de la société proprement dite, peuvent seuls apprendre à peindre les hommes sur la scène comique. Goldoni, qui vivoit à Venise, la ville d'Italie où il y a le plus de société, met déjà dans ses pièces beaucoup plus de finesse d'observation qu'il ne s'en trouve communément dans les autres auteurs. Néanmoins ses comédies sont monotones; on y voit revenir les mêmes situations, parce qu'il y a peu de variété dans les caractères. Ses nombreuses pièces semblent faites sur le modèle des pièces de théâtre en général, et non d'après la vie. Le vrai caractère de la gaîté italienne,

ce n'est pas la moquerie, c'est l'imagination; ce n'est pas la peinture des mœurs, mais les exagérations poétiques. C'est l'Arioste, et non pas Molière, qui peut amuser l'Italie.

Gozzi, le rival de Goldoni, a bien plus d'originalité dans ses compositions; elles ressemblent bien moins à des comédies régulières. Il a pris son parti de se livrer franchement au génie italien, de représenter des contes de fées, de mêler les bouffonneries, les arlequinades, au merveilleux des poèmes; de n'imiter en rien la nature, mais de se laisser aller aux fantaisies de la gaîté, comme aux chimères de la féerie, et d'entraîner de toutes les manières l'esprit au-delà des bornes de ce qui se passe dans le monde. Il eut un succès prodigieux dans son temps; et peut-être est-il l'auteur comique dont le genre convient le mieux à l'imagination italienne : mais, pour savoir avec certitude quelles pourroient être la comédie et la tragédie en Italie, il faudroit qu'il y eût quelque part un théâtre et des acteurs. La multitude des petites villes, qui toutes veulent avoir un théâtre, perd, en les dispersant, le peu de ressources qu'on pourroit rassembler. La division des états, si favorable en général à la liberté et au bonheur, est nuisible à l'Italie. Il lui faudroit un centre de

lumières et de puissance pour résister aux préjugés qui la dévorent. L'autorité des gouvernements réprime souvent ailleurs l'élan individuel. En Italie, cette autorité seroit un bien, si elle luttoit contre l'ignorance des états séparés et des hommes isolés entre eux, si elle combattoit par l'émulation l'indolence naturelle au climat, enfin si elle donnoit une vie à toute cette nation qui se contente d'un rêve.

Ces diverses idées et plusieurs autres encore furent spirituellement développées par Corinne. Elle entendoit aussi très-bien l'art rapide des entretiens légers, qui n'insistent sur rien, et l'occupation de plaire, qui fait valoir chacun à son tour, quoiqu'elle s'abandonnât souvent dans la conversation au genre de talent qui la rendoit une improvisatrice célèbre. Plusieurs fois elle pria le prince Castel-Forte de venir à son secours, en faisant connoître ses propres opinions sur le même sujet; mais elle parloit si bien, que tous les auditeurs se plaisoient à l'écouter, et ne supportoient pas qu'on l'interrompît. M. Edgermond surtout ne pouvoit se rassasier de voir et d'entendre Corinne; il osoit à peine lui exprimer le sentiment d'admiration qu'elle lui inspiroit, et il prononçoit tout bas quelques

mots à sa louange, espérant qu'elle les comprendroit sans qu'il fût obligé de les lui dire. Il avoit cependant un desir si vif de savoir ce qu'elle pensoit de la tragédie, qu'il se hasarda, malgré sa timidité, à lui adresser la parole sur ce sujet.

— Madame, lui dit-il, ce qui me paroît surtout manquer à la littérature italienne, ce sont des tragédies; il me semble qu'il y a moins loin des enfants aux hommes, que de vos tragédies aux nôtres : car les enfants, dans leur mobilité, ont des sentiments légers, mais vrais, tandis que le sérieux de vos tragédies a quelque chose d'affecté et de gigantesque, qui détruit pour moi toute émotion. N'est-il pas vrai, lord Nelvil? continua M. Edgermond, en se retournant vers lui, et l'appelant par ses regards à le soutenir, étonné qu'il étoit d'avoir osé parler devant tant de monde.

— Je pense entièrement comme vous, répondit Oswald. Métastase, que l'on vante comme le poète de l'amour, donne à cette passion, dans tous les pays, dans toutes les situations, la même couleur. On doit applaudir à des ariettes admirables, tantôt par la grâce et l'harmonie, tantôt par les beautés lyriques du premier ordre qu'elles renferment, surtout quand on les détache du drame

où elles sont placées; mais il nous est impossible à nous, qui possédons Shakspeare, le poète qui a le mieux approfondi l'histoire et les passions de l'homme, de supporter ces deux couples d'amoureux qui se partagent presque toutes les pièces de Métastase, et qui s'appellent tantôt Achille, tantôt Tircis, tantôt Brutus, tantôt Corilas, et chantent tous de la même manière des chagrins et des martyres d'amour qui remuent à peine l'ame à la superficie, et peignent comme une fadeur le sentiment le plus orageux qui puisse agiter le cœur humain. C'est avec un respect profond pour le caractère d'Alfieri, que je me permettrai quelques réflexions sur ses pièces. Leur but est si noble, les sentiments que l'auteur exprime, sont si bien d'accord avec sa conduite personnelle, que ses tragédies doivent toujours être louées comme des actions, quand même elles seroient critiquées à quelques égards, comme des ouvrages littéraires. Mais il me semble que quelques-unes de ses tragédies ont autant de monotonie dans la force, que Métastase en a dans la douceur. Il y a dans les pièces d'Alfieri une telle profusion d'énergie et de magnanimité, ou bien une telle exagération de violence et de crime, qu'il est impossible d'y reconnoître le véritable caractère

des hommes. Ils ne sont jamais ni si méchants ni si généreux qu'il les peint. La plupart des scènes sont composées pour mettre en contraste le vice et la vertu; mais ces oppositions ne sont pas présentées avec les gradations de la vérité. Si les tyrans supportoient dans la vie ce que les opprimés leur disent en face dans les tragédies d'Alfieri, on seroit presque tenté de les plaindre. La pièce d'Octavie est une de celles où ce défaut de vraisemblance est le plus frappant. Sénèque y moralise sans cesse Néron, comme si celui-ci étoit le plus patient des hommes, et lui Sénèque, le plus courageux de tous. Le maître du monde, dans la tragédie, consent à se laisser insulter, et à se mettre en colère à chaque scène, pour le plaisir des spectateurs, comme s'il ne dépendoit pas de lui de tout finir avec un mot. Certainement ces dialogues continuels donnent lieu à de très-belles réponses de Sénèque; et l'on voudroit trouver dans une harangue ou un ouvrage les nobles pensées qu'il exprime : mais est-ce ainsi qu'on peut donner l'idée de la tyrannie? Ce n'est pas la peindre sous ses redoutables couleurs; c'est en faire seulement un but pour l'escrime de la parole. Mais si Shakspeare avoit représenté Néron entouré d'hommes tremblants, qui osent à peine répondre à

la question la plus indifférente, lui-même cachant son trouble, s'efforçant de paroître calme, et Sénèque près de lui, travaillant à l'apologie du meurtre d'Agrippine, la terreur n'eût-elle pas été mille fois plus grande? et, pour une réflexion énoncée par l'auteur, mille ne seroient-elles pas nées dans l'ame des spectateurs, par le silence même de la rhétorique et la vérité des tableaux? —

Oswald auroit pu parler long-temps encore sans que Corinne l'eût interrompu; elle se plaisoit tellement et dans le son de sa voix, et dans la noble élégance de son langage, qu'elle eût voulu prolonger cette impression des heures entières. Ses regards fixés sur lui avoient peine à s'en détacher, lors même qu'il eut cessé de parler. Elle se tourna lentement vers le reste de la société, qui lui demandoit avec impatience ce qu'elle pensoit de la tragédie italienne; et, revenant à lord Nelvil: — Mylord, dit-elle, je suis de votre avis presque sur tout; ce n'est donc pas pour vous combattre que je réponds, mais pour présenter quelques exceptions à vos observations, peut-être trop générales. Il est vrai que Métastase est plutôt un poète lyrique que dramatique, et qu'il peint l'amour comme l'un des beaux-arts qui embellissent la vie, et non comme le

secret le plus intime de nos peines ou de notre bonheur. En général, quoique notre poésie ait été consacrée à chanter l'amour, je hasarderai de dire que nous avons plus de profondeur et de sensibilité dans la peinture de toutes les autres passions. A force de faire des vers amoureux, on s'est créé à cet égard parmi nous un langage convenu; et ce n'est pas ce qu'on a éprouvé, mais ce qu'on a lu qui sert d'inspiration aux poètes. L'amour, tel qu'il existe en Italie, ne ressemble nullement à l'amour tel que nos écrivains le peignent. Je ne connois qu'un roman, *Fiammetta* de Boccace, dans lequel on puisse se faire une idée de cette passion décrite avec des couleurs vraiment nationales. Nos poètes subtilisent et exagèrent le sentiment, tandis que le véritable caractère de la nature italienne, c'est une impression rapide et profonde, qui s'exprimeroit bien plutôt par des actions silencieuses et passionnées que par un ingénieux langage. En général, notre littérature exprime peu notre caractère et nos mœurs. Nous sommes une nation beaucoup trop modeste, je dirois presque trop humble, pour oser avoir des tragédies à nous, composées avec notre histoire, ou du moins caractérisées d'après nos propres sentiments (17).

Alfieri, par un hasard singulier, étoit, pour ainsi dire, transplanté de l'antiquité dans les temps modernes; il étoit né pour agir, et il n'a pu qu'écrire : son style et ses tragédies se ressentent de cette contrainte. Il a voulu marcher par la littérature à un but politique : ce but étoit le plus noble de tous sans doute; mais n'importe, rien ne dénature les ouvrages d'imagination comme d'en avoir un. Alfieri, impatienté de vivre au milieu d'une nation où l'on rencontroit des savants très-érudits et quelques hommes très-éclairés, mais dont les littérateurs et les lecteurs ne s'intéressoient pour la plupart à rien de sérieux, et se plaisoient uniquement dans les contes, dans les nouvelles, dans les madrigaux; Alfieri, dis-je, a voulu donner à ses tragédies le caractère le plus austère. Il en a retranché les confidents, les coups de théâtre, tout, hors l'intérêt du dialogue. Il sembloit qu'il voulût ainsi faire faire pénitence aux Italiens de leur vivacité et de leur imagination naturelle : il a pourtant été fort admiré, parce qu'il est vraiment grand par son caractère et par son ame, et parce que les habitants de Rome surtout, applaudissent aux louanges données aux actions et aux sentiments des anciens Romains, comme si cela les regardoit encore. Ils sont

amateurs de l'énergie et de l'indépendance, comme des beaux tableaux qu'ils possèdent dans leurs galeries. Mais il n'en est pas moins vrai qu'Alfieri n'a pas créé ce qu'on pourroit appeler un théâtre italien, c'est-à-dire, des tragédies dans lesquelles on trouvât un mérite particulier à l'Italie. Et même il n'a pas caractérisé les mœurs des pays et des siècles qu'il a peints. Sa conjuration des Pazzi, Virginie, Philippe second, sont admirables par l'élévation et la force des idées; mais on y voit toujours l'empreinte d'Alfieri, et non celle des nations et des temps qu'il met en scène. Bien que l'esprit français et celui d'Alfieri n'aient pas la moindre analogie, ils se ressemblent en ceci, que tous les deux font porter leurs propres couleurs à tous les sujets qu'ils traitent.

Le comte d'Erfeuil, entendant parler de l'esprit français, prit la parole. Il nous seroit impossible, dit-il, de supporter sur la scène les inconséquences des Grecs, ni les monstruosités de Shakspeare; les Français ont un goût trop pur pour cela. Notre théâtre est le modèle de la délicatesse et de l'élégance : c'est là ce qui le distingue; et ce seroit nous plonger dans la barbarie, que de vouloir introduire rien d'étranger parmi nous. — Autant

vaudroit, dit Corinne en souriant, élever autour de vous la grande muraille de la Chine. Il y a sûrement de rares beautés dans vos auteurs tragiques; il s'en développeroit peut-être encore de nouvelles, si vous permettiez quelquefois que l'on vous montrât sur la scène autre chose que des Français. Mais nous qui sommes Italiens, notre génie dramatique perdroit beaucoup à s'astreindre à des règles dont nous n'aurions pas l'honneur, et dont nous souffririons la contrainte. L'imagination, le caractère, les habitudes d'une nation, doivent former son théâtre. Les Italiens aiment passionnément les beaux-arts, la musique, la peinture, et même la pantomime, enfin tout ce qui frappe les sens. Comment se pourroit-il donc que l'austérité d'un dialogue éloquent fût le seul plaisir théâtral dont ils se contentassent? C'est en vain qu'Alfieri, avec tout son génie, a voulu les y réduire; il a senti lui-même que son système étoit trop rigoureux (18).

La *Mérope* de Maffei, le *Saül* d'Alfieri, l'*Aristodème* de Monti, et surtout le poème du Dante, bien que cet auteur n'ait point composé de tragédies, me semblent faits pour donner l'idée de ce que pourroit être l'art dramatique en Italie. Il y a dans la *Mérope* de

Maffei une grande simplicité d'action, mais une poésie brillante, revêtue des images les plus heureuses; et pourquoi s'interdiroit-on cette poésie dans les ouvrages dramatiques? La langue des vers est si magnifique en Italie, que l'on y auroit plus tort que partout ailleurs en renonçant à ses beautés. Alfieri, qui excelloit, quand il le vouloit, dans tous les genres, a fait dans son *Saül* un superbe usage de la poésie lyrique; et l'on pourroit y introduire heureusement la musique elle-même, non pas pour mêler le chant aux paroles, mais pour calmer les transports furieux de Saül par la harpe de David. Nous possédons une musique si délicieuse, que ce plaisir peut rendre indolent sur les jouissances de l'esprit. Loin donc de vouloir les séparer, il faudroit chercher à les réunir, non en faisant chanter les héros, ce qui détruit toute dignité dramatique, mais en introduisant, ou des chœurs, comme les anciens, ou des effets de musique qui se lient à la situation par des combinaisons naturelles, comme cela arrive si souvent dans la vie. Loin de diminuer sur le théâtre italien les plaisirs de l'imagination, il me semble qu'il faudroit au contraire les augmenter et les multiplier de toutes les manières. Le goût vif des Italiens pour la musique, et pour

les ballets à grand spectacle, est un indice de la puissance de leur imagination, et de la nécessité de l'intéresser toujours, même en traitant les objets sérieux, au lieu de les rendre encore plus sévères qu'ils ne le sont, comme l'a fait Alfieri.

La nation croit de son devoir d'applaudir à ce qui est austère et grave : mais elle retourne bientôt à ses goûts naturels; et ils pourroient être satisfaits dans la tragédie, si on l'embellissoit par le charme et la variété des différents genres de poésie, et par toutes les diversités théâtrales dont les Anglais et les Espagnols savent jouir.

L'*Aristodème* de Monti a quelque chose du terrible pathétique du Dante; et sûrement cette tragédie est, à juste titre, une des plus admirées. Le Dante, ce grand maître en tant de genres, possédoit le génie tragique qui auroit produit le plus d'effet en Italie, si, de quelque manière, on pouvoit l'adapter à la scène: car ce poète sait peindre aux yeux ce qui se passe au fond de l'ame, et son imagination fait sentir et voir la douleur. Si le Dante avoit écrit des tragédies, elles auroient frappé les enfants comme les hommes, la foule comme les esprits distingués. La littérature dramatique doit être populaire : elle est

comme un événement public; toute la nation en doit juger.

— Lorsque le Dante vivoit, dit Oswald, les Italiens jouoient en Europe et chez eux un grand rôle politique. Peut-être vous est-il impossible maintenant d'avoir un théâtre tragique national. Pour que ce théâtre existe, il faut que de grandes circonstances développent dans la vie les sentiments qu'on exprime sur la scène. De tous les chefs-d'œuvre de la littérature, il n'en est point qui tienne autant qu'une tragédie à tout l'ensemble d'un peuple: les spectateurs y contribuent presque autant que les auteurs. Le génie dramatique se compose de l'esprit public, de l'histoire, du gouvernement, des mœurs, enfin de tout ce qui s'introduit chaque jour dans la pensée, et forme l'être moral, comme l'air que l'on respire alimente la vie physique. Les Espagnols, avec lesquels votre climat et votre religion doivent vous donner des rapports, ont bien plus que vous cependant le génie dramatique; leurs pièces sont remplies de leur histoire, de leur chevalerie, de leur foi religieuse, et ces pièces sont originales et vivantes : mais aussi leurs succès en ce genre remontent-ils à l'époque de leur gloire historique. Comment donc pourroit-on maintenant fonder en Italie ce

qui n'y a jamais existé, un théâtre tragique?

— Il est malheureusement possible que vous ayez raison, Mylord, reprit Corinne; néanmoins j'espère toujours beaucoup pour nous de l'essor naturel des esprits en Italie, de leur émulation individuelle, alors même qu'aucune circonstance extérieure ne les favorise : mais ce qui nous manque surtout pour la tragédie, ce sont des acteurs. Des paroles affectées amènent nécessairement une déclamation fausse : mais il n'est pas de langue dans laquelle un grand acteur pût montrer autant de talent que dans la nôtre; car la mélodie des sons ajoute un nouveau charme à la vérité de l'accent : c'est une musique continuelle, qui se mêle à l'expression des sentiments, sans lui rien ôter de sa force. — Si vous voulez, interrompit le prince Castel-Forte, convaincre de ce que vous dites, il faut que vous nous le prouviez : oui, donnez-nous l'inexprimable plaisir de vous voir jouer la tragédie; il faut que vous accordiez aux étrangers que vous en croyez dignes, la rare jouissance de connoître un talent que vous seule possédez en Italie, ou plutôt que vous seule dans le monde possédez, puisque toute votre ame y est empreinte. —

Corinne avoit un desir secret de jouer la tragédie devant lord Nelvil, et de se montrer ainsi fort à son avantage : mais elle n'osoit accepter sans son approbation, et ses regards la lui demandoient. Il les entendit; et, comme il étoit tout-à-la-fois touché de la timidité qui l'avoit empêchée la veille d'improviser, et ambitieux pour elle du suffrage de M. Edgermond, il se joignit aux sollicitations de ses amis. Corinne alors n'hésita plus. —Eh bien! dit-elle en se retournant vers le prince Castel-Forte, nous accomplirons donc, si vous le voulez, le projet que j'avois formé depuis long-temps, de jouer la traduction que j'ai faite de *Roméo et Juliette.* — *Roméo et Juliette* de Shakspeare! s'écria M. Edgermond : vous savez donc l'anglais? — Oui, répondit Corinne. — Et vous aimez Shakspeare! dit encore M. Edgermond. — Comme un ami, reprit elle, puisqu'il connoît tous les secrets de la douleur, — Et vous le jouerez en italien! s'écria M. Edgermond, et je l'entendrai! et vous l'entendrez aussi, mon cher Nelvil! ah! que vous êtes heureux! — Puis, se repentant à l'instant de cette parole indiscrète, il rougit; et la rougeur inspirée par la délicatesse et la bonté peut intéresser à tous les âges. — Que nous serons heureux, reprit-il avec embarras, si nous assistons à un tel spectacle!

CHAPITRE II.

Tout fut arrangé en peu de jours, les rôles distribués, et la soirée choisie pour la représentation, dans un palais que possédoit une parente du prince Castel-Forte, amie de Corinne. Oswald avoit un mélange d'inquiétude et de plaisir à l'approche de ce nouveau succès: il en jouissoit par avance; mais par avance aussi il étoit jaloux, non de tel homme en particulier, mais du public, témoin des talents de celle qu'il aimoit : il eût voulu connoître seul ce qu'elle avoit d'esprit et de charmes; il eût voulu que Corinne, timide et réservée comme une Anglaise, possédât cependant pour lui seul son éloquence et son génie. Quelque distingué que soit un homme, peut-être ne jouit-il jamais sans mélange de la supériorité d'une femme; s'il l'aime, son cœur s'en inquiète; s'il ne l'aime pas, son amour-propre s'en offense. Oswald, près de Corinne, étoit plus enivré qu'heureux; et l'admiration qu'elle lui inspiroit augmentoit son amour, sans donner à ses projets plus de stabilité. Il la voyoit comme un phénomène admirable qui

lui apparoissoit de nouveau chaque jour; mais le ravissement et l'étonnement même qu'elle lui faisoit éprouver, sembloit éloigner l'espoir d'une vie tranquille et paisible. Corinne cependant étoit la femme la plus douce et la plus facile à vivre; on l'eût aimée pour ses qualités communes, indépendamment de ses qualités brillantes : mais encore une fois, elle réunissoit trop de talents; elle étoit trop remarquable en tout genre. Lord Nelvil, de quelques avantages qu'il fût doué, ne croyoit pas l'égaler; et cette idée lui inspiroit des craintes sur la durée de leur affection mutuelle. En vain Corinne, à force d'amour, se faisoit son esclave; le maître, souvent inquiet, de cette reine dans les fers, ne jouissoit point en paix de son empire.

Quelques heures avant la représentation, lord Nelvil conduisit Corinne dans le palais de la princesse Castel-Forte, où le théâtre étoit préparé. Il faisoit un soleil admirable; et d'une des fenêtres de l'escalier on découvroit Rome et la campagne. Oswald arrêta Corinne un moment, et lui dit : — Voyez ce beau temps; c'est pour vous, c'est pour éclairer vos succès. — Ah! si cela étoit, reprit-elle, c'est vous qui me porteriez bonheur, c'est à vous que je devrois la protection du ciel. — Les senti-

ments doux et purs que cette belle nature inspire suffiroient-ils à votre bonheur? reprit Oswald; il y a loin de cet air que nous respirons, de cette rêverie que fait naitre la campagne, à la salle bruyante qui va retentir de votre nom. — Oswald, lui dit Corinne, ces applaudissements, si je les obtiens, n'est-ce pas parce que vous les entendrez, qu'ils auront le pouvoir de me toucher? et si je montre quelque talent, ne sera-ce pas mon sentiment pour vous qui me l'inspirera? La poésie, l'amour, la religion, tout ce qui tient à l'enthousiasme enfin est en harmonie avec la nature; et, en regardant le ciel azuré, en me livrant à l'impression qu'il me cause, je comprends mieux les sentiments de Juliette; je suis plus digne de Roméo. — Oui, tu en es digne, céleste créature! s'écria lord Nelvil; oui, c'est une foiblesse de l'ame que cette jalousie de tes talents, que ce besoin de vivre seul avec toi dans l'univers. Va recueillir les hommages du monde, va; mais que ce regard d'amour, qui est plus divin encore que ton génie, ne soit dirigé que sur moi. — Ils se quittèrent alors; et lord Nelvil alla se placer dans la salle, en attendant le plaisir de voir paroître Corinne.

C'est un sujet italien que Roméo et Juliette;

la scène se passe à Vérone; on y montre encore le tombeau de ces deux amants : Shakspeare a écrit cette pièce avec cette imagination du Midi, tout-à-la-fois si passionnée et si riante, cette imagination qui triomphe dans le bonheur, et passe si facilement néanmoins de ce bonheur au désespoir, et du désespoir à la mort. Tout y est rapide dans les impressions; et l'on sent cependant que ces impressions rapides seront ineffaçables. C'est la force de la nature, et non la frivolité du cœur qui, sous un climat énergique, hâte le développement des passions. Le sol n'est point léger, quoique la végétation soit prompte; et Shakspeare, mieux qu'aucun écrivain étranger, a saisi le caractère national de l'Italie, et cette fécondité d'esprit qui invente mille manières pour varier l'expression des mêmes sentiments, cette éloquence orientale qui se sert des images de toute la nature pour peindre ce qui se passe dans le cœur. Ce n'est pas, comme dans l'Ossian, une même teinte, un même son, qui répond constamment à la corde la plus sensible du cœur : mais les couleurs multipliées que Shakspeare emploie dans Roméo et Juliette, ne donnent point à son style une froide affectation; c'est le rayon divisé, réfléchi, varié, qui produit ces couleurs, et l'on y sent

toujours la lumière et le feu dont elles viennent. Il y a dans cette composition une sève de vie, un éclat d'expression, qui caractérise et le pays et les habitants. La pièce de Roméo et Juliette, traduite en italien, sembloit rentrer dans sa langue maternelle.

La première fois que Juliette paroît, c'est à un bal où Roméo Montague s'est introduit, dans la maison des Capulets, les ennemis mortels de sa famille. Corinne étoit revêtue d'un habit de fête charmant, et cependant conforme au costume du temps. Ses cheveux étoient artistement mêlés avec des pierreries et des fleurs : elle frappoit d'abord comme une personne nouvelle, puis on reconnoissoit sa voix et sa figure; mais sa figure divinisée, qui ne conservoit plus qu'une expression poétique. Des applaudissements unanimes firent retentir la salle à son arrivée. Ses premiers regards découvrirent à l'instant Oswald, et s'arrêtèrent sur lui; une étincelle de joie, une espérance douce et vive, se peignit dans sa physionomie. En la voyant, le cœur battoit de plaisir et de crainte; on sentoit que tant de félicité ne pouvoit pas durer sur la terre : étoit-ce pour Juliette, étoit ce pour Corinne, que ce pressentiment devoit s'accomplir?

Quand Roméo s'approcha d'elle pour lui

adresser à demi-voix des vers si brillants dans l'anglais, si magnifiques dans la traduction italienne, sur sa grâce et sa beauté, les spectateurs, ravis d'être interprétés ainsi, s'unirent tous avec transport à Roméo; et la passion subite qui le saisit, cette passion allumée par le premier regard, parut à tous les yeux bien vraisemblable. Oswald commença dès ce moment à se troubler; il lui sembloit que tout étoit prêt à se révéler, qu'on alloit proclamer Corinne un ange parmi les femmes, l'interroger lui-même sur ce qu'il ressentoit pour elle, la lui disputer, la lui ravir : je ne sais quel nuage éblouissant passa devant ses yeux; il craignit de ne plus voir, il craignit de s'évanouir, et se retira derrière une colonne pendant quelques instants. Corinne inquiète le cherchoit avec anxiété, et prononça ce vers :

Too early seen unknown, and known too late!

Ah! je l'ai vu trop tôt sans le connoître, et je l'ai connu trop tard, avec un accent si profond, qu'Oswald tressaillit en l'entendant, parce qu'il lui sembla que Corinne l'appliquoit à leur situation personnelle.

Il ne pouvoit se lasser d'admirer la grâce de ses gestes, la dignité de ses mouvements, une physionomie qui peignoit ce que la parole ne

pouvoit dire, et découvroit ces mystères du cœur qu'on n'a jamais exprimés, et qui pourtant disposent de la vie. L'accent, le regard, les moindres signes d'un acteur vraiment ému, vraiment inspiré, sont une révélation continuelle du cœur humain; et l'idéal des beaux-arts se mêle toujours à ces révélations de la nature. L'harmonie des vers, le charme des attitudes, prêtent à la passion ce qui lui manque souvent dans la réalité, la dignité et la grâce. Ainsi tous les sentiments du cœur et tous les mouvements de l'ame passent à travers l'imagination, sans rien perdre de leur vérité.

Au second acte, Juliette paroît sur le balcon de son jardin pour s'entretenir avec Roméo. De toute la parure de Corinne, il ne lui restoit plus que les fleurs, et bientôt après les fleurs aussi devoient disparoître; le théâtre à demi éclairé, pour représenter la nuit, répandoit sur le visage de Corinne une lumière plus douce et plus touchante. Le son de sa voix étoit encore plus harmonieux que dans l'éclat d'une fête. Sa main levée vers les étoiles sembloit invoquer les seuls témoins dignes de l'entendre; et quand elle répétoit *Roméo! Roméo!* bien qu'Oswald fût certain que c'étoit à lui qu'elle pensoit, il se sentoit jaloux des

accents délicieux qui faisoient retentir un autre nom dans les airs. Oswald se trouvoit placé en face du balcon; et celui qui jouoit Roméo étant un peu caché par l'obscurité, tous les regards de Corinne purent tomber sur Oswald lorsqu'elle dit ces vers ravissants :

« In truth, fair Montague, I am too fond;
« And therefore thou may'st think my haviour light :
« But trust me, gentleman, I'll prove more true,
« Than those that have more cunning to be strange.
« . . . .
« . . . .
« . . . . therefore pardon me. »

« Il est vrai, beau Montague, je me suis « montrée trop passionnée, et tu pourrois « penser que ma conduite a été légère; mais « crois-moi, noble Roméo, tu me trouveras « plus fidèle que celles qui ont plus d'art pour « cacher ce qu'elles éprouvent; ainsi donc par- « donne-moi. »

A ce mot : pardonne moi! pardonne-moi d'aimer! pardonne-moi de te l'avoir laissé connoître! il y avoit dans le regard de Corinne une prière si tendre, tant de respect pour son amant, tant d'orgueil de son choix, lorsqu'elle disoit : Noble Roméo! beau Montague! qu'Oswald se sentit aussi fier qu'il étoit heureux. Il releva sa tête que l'attendrisse-

ment avoit fait pencher, et se crut le roi du monde, puisqu'il régnoit sur un cœur qui renfermoit tous les trésors de la vie.

Corinne, en apercevant l'effet qu'elle produisoit sur Oswald, s'anima de plus en plus par cette émotion du cœur qui seule produit des miracles; et quand, à l'approche du jour, Juliette croit entendre le chant de l'alouette, signal du départ de Roméo, les accents de Corinne avoient un charme surnaturel : ils peignoient l'amour; et cependant on y sentoit un mystère religieux, quelques souvenirs du ciel, un présage de retour vers lui, une douleur toute céleste, telle que celle d'une ame exilée sur la terre, et que sa divine patrie va bientôt rappeler. Ah! qu'elle étoit heureuse Corinne, le jour où elle représentoit ainsi devant l'ami de son choix un noble rôle dans une belle tragédie; que d'années, combien de vies, seroient ternes auprès d'un tel jour!

Si lord Nelvil avoit pu jouer avec Corinne le rôle de Roméo, le plaisir qu'elle goûtoit n'eût pas été si complet. Elle auroit desiré d'écarter les vers du plus grand poète, pour parler elle-même selon son cœur : peut-être même qu'un sentiment invincible de timidité eût enchaîné son talent; elle n'eût pas osé regarder Oswald, de peur de se trahir;

enfin, la vérité portée jusquà ce point auroit détruit le prestige de l'art : mais qu'il étoit doux de savoir là celui qu'elle aimoit, quand elle éprouvoit ce mouvement d'exaltation que la poésie seule peut donner! quand elle ressentoit tout le charme des émotions sans en avoir le trouble ni le déchirement réel! quand les affections qu'elle exprimoit, n'avoient à-la-fois rien de personnel ni d'abstrait, et qu'elle sembloit dire à lord Nelvil : Voyez comme je suis capable d'aimer!

Il est impossible que, dans sa propre situation, on puisse être contente de soi; la passion et la timidité tour à tour entraînent ou retiennent, inspirent trop d'amertume ou trop de soumission : mais se montrer parfaite, sans qu'il y ait de l'affectation; unir le calme à la sensibilité, quand trop souvent elle l'ôte; enfin, exister pour un moment dans les plus doux rêves du cœur, telle étoit la jouissance pure de Corinne en jouant la tragédie. Elle joignoit à ce plaisir celui de tous les succès, de tous les applaudissements qu'elle obtenoit; et son regard les mettoit aux pieds d'Oswald, aux pieds de l'objet dont le suffrage valoit à lui seul plus que la gloire. Ah! du moins un moment, Corinne sentit le bonheur. Un moment elle connut, au prix de son repos, ces

délices de l'ame, que jusqu'alors elle avoit souhaitées vainement, et qu'elle devoit regretter toujours.

Juliette, au troisième acte, devient secrètement l'épouse de Roméo. Dans le quatrième, ses parents voulant la forcer à en épouser un autre, elle se décide à prendre le breuvage assoupissant qu'elle tient de la main d'un moine, et qui doit lui donner l'apparence de la mort. Tous les mouvements de Corinne, sa démarche agitée, ses accents altérés, ses regards, tantôt vifs, tantôt abattus, peignoient le cruel combat de la crainte et de l'amour, les images terribles qui la poursuivoient à l'idée de se voir transportée vivante dans les tombeaux de ses ancêtres, et cependant l'enthousiasme de passion qui faisoit triompher une ame si jeune d'un effroi si naturel. Oswald sentoit comme un besoin irrésistible de voler à son secours. Une fois elle leva les yeux vers le ciel, avec une ardeur qui exprimoit profondément ce besoin de la protection divine, dont jamais un être humain n'a pu s'affranchir. Une autre fois, lord Nelvil crut voir qu'elle étendoit les bras vers lui, comme pour l'appeler à son aide; et il se leva dans un transport insensé, puis se rassit, ramené à lui-même par les regards surpris de

ceux qui l'environnoient : mais son émotion devenoit si forte qu'elle ne pouvoit plus se cacher.

Au cinquième acte, Roméo, qui croit Juliette sans vie, la soulève du tombeau avant son réveil, et la presse contre son cœur ainsi évanouie. Corinne étoit vêtue de blanc, ses cheveux noirs tout épars, sa tête penchée sur Roméo avec une grâce, et cependant avec une vérité de mort si touchante et si sombre, qu'Oswald se sentit ébranlé tout-à-la-fois par les impressions les plus opposées. Il ne pouvoit supporter de voir Corinne dans les bras d'un autre ; il frémissoit en contemplant l'image de celle qu'il aimoit ainsi privée de vie; enfin, il éprouvoit, comme Roméo, ce mélange cruel de désespoir et d'amour, de mort et de volupté, qui fait de cette scène la plus déchirante du théâtre. Enfin, quand Juliette se réveille de ce tombeau, au pied duquel son amant vient de s'immoler, et que ses premiers mots, dans son cercueil, sous ces voûtes funèbres, ne sont point inspirés par l'effroi qu'elles devoient causer, lorsqu'elle s'écrie :

Where is my lord? where is my Romeo?

« *Où est mon époux? où est mon Roméo?* »

Lord Nelvil répondit à ces cris par des gémissements, et ne revint à lui que lorsqu'il fut entraîné par M. Edgermond hors de la salle.

La pièce finie, Corinne s'étoit trouvée mal d'émotion et de fatigue. Oswald entra le premier dans sa chambre, et la vit seule avec ses femmes, encore revêtue du costume de Juliette, et, comme elle, presque évanouie entre leurs bras. Dans l'excès de son trouble, il ne savoit pas distinguer si c'étoit la vérité ou la fiction; et, se jetant aux pieds de Corinne, il lui dit en anglais ces paroles de Roméo :

« O mes yeux, regardez-la pour la dernière fois! ô mes bras, serrez-la pour la dernière fois contre mon cœur! »

Eyes, look your last! arms, take your last embrace.

Corinne, encore égarée, s'écria : — Grand Dieu! que dites-vous? Voudriez-vous me quitter, le voudriez-vous? — Non, non, interrompit Oswald; non, je jure... — A l'instant, la foule des amis et des admirateurs de Corinne força sa porte pour la voir; elle regardoit Oswald, attendant avec anxiété ce qu'il alloit dire : mais ils ne purent se parler

de toute la soirée; on ne les laissa pas seuls un instant.

Jamais tragédie n'avoit produit un tel effet en Italie. Les Romains exaltoient avec transport et la traduction, et la pièce, et l'actrice. Ils disoient que c'étoit-là véritablement la tragédie qui convenoit aux Italiens, qui peignoit leurs mœurs, ranimoit leur ame en captivant leur imagination, et faisoit valoir leur belle langue, par un style tour à tour éloquent et lyrique, inspiré et naturel. Corinne recevoit tous ces éloges avec un air de douceur et de bienveillance; mais son ame étoit restée suspendue à ce mot *je jure.....* qu'Oswald avoit prononcé, et dont l'arrivée du monde avoit interrompu la suite : ce mot pouvoit en effet contenir le secret de sa destinée.

LIVRE VIII.

LES STATUES ET LES TABLEAUX.

CHAPITRE Ier.

Après la journée qui venoit de se passer, Oswald ne put fermer l'œil de la nuit. Il n'avoit jamais été plus près de tout sacrifier à Corinne. Il ne vouloit pas même lui demander son secret ; ou du moins il vouloit prendre, avant de le savoir, l'engagement solennel de lui consacrer sa vie. L'incertitude sembloit, pendant quelques heures, entièrement écartée de son esprit ; et il se plaisoit à composer dans sa tête la lettre qu'il écriroit le lendemain, et qui décideroit de son sort. Mais cette confiance dans le bonheur, ce repos dans la résolution, ne fut pas de longue durée. Bientôt ses pensées le ramenèrent vers le passé : il se souvint qu'il avoit aimé, bien moins, il est vrai, qu'il n'aimoit Corinne ; et l'objet de son premier choix ne pouvoit lui être comparé : mais enfin

c'étoit ce sentiment qui l'avoit entraîné à des actions irréfléchies, à des actions qui avoient déchiré le cœur de son père. — Ah! qui sait, s'écria-t-il, qui sait s'il ne craindroit pas également aujourd'hui que son fils n'oubliât sa patrie et ses devoirs envers elle? —

— O toi! dit-il en s'adressant au portrait de son père; toi, le meilleur ami que j'aurai jamais sur la terre, je ne peux plus entendre ta voix : mais apprends-moi par ce regard muet, si puissant encore sur mon ame, apprends-moi ce que je dois faire pour te donner dans le ciel quelque contentement de ton fils. Et cependant n'oublie pas ce besoin de bonheur qui consume les mortels; sois indulgent dans ta demeure céleste, comme tu l'étois sur la terre. J'en deviendrai meilleur, si je suis heureux quelque temps, si je vis avec cette créature angélique, si j'ai l'honneur de protéger, de sauver une telle femme. — La sauver? reprit-il tout-à-coup; et de quoi? d'une vie qui lui plaît, d'une vie d'hommages, de succès, d'indépendance! — Cette réflexion, qui venoit de lui, l'effraya lui-même comme une inspiration de son père.

Dans les combats de sentiment, qui n'a pas souvent éprouvé je ne sais quelle superstition secrète, qui nous fait prendre ce que nous

pensons pour un présage, et ce que nous souffrons pour un avertissement du ciel? Ah! quelle lutte se passe dans les ames susceptibles et de passion et de conscience!

Oswald se promenoit dans sa chambre avec une agitation cruelle, s'arrêtant quelquefois pour regarder la lune d'Italie, si douce et si belle. L'aspect de la nature enseigne la résignation, mais ne peut rien sur l'incertitude. Le jour vint pendant qu'il étoit dans cet état; et quand le comte d'Erfeuil et M. Edgermond entrèrent chez lui, ils s'inquiétèrent de sa santé, tant les anxiétés de la nuit l'avoient changé! Le comte d'Erfeuil rompit le premier le silence qui s'étoit établi entre eux trois. — Il faut convenir, dit-il, que le spectacle d'hier étoit charmant. Corinne est admirable. Je perdois la moitié de ses paroles; mais je devinois tout par ses accents et par sa physionomie. Quel dommage que ce soit une personne riche qui ait un tel talent! car, si elle étoit pauvre, libre comme elle l'est, elle pourroit monter sur le théâtre; et ce seroit la gloire de l'Italie qu'une actrice comme elle. —

Oswald ressentit une impression pénible par ce discours, et ne savoit néanmoins de quelle manière la témoigner: car le comte d'Erfeuil avoit cela de particulier, que l'on

ne pouvoit pas légitimement se fâcher de ce qu'il disoit, lors même qu'on en recevoit une impression désagréable. Il n'y a que les ames sensibles qui sachent se ménager réciproquement : l'amour-propre, si susceptible pour lui-même, ne devine presque jamais la susceptibilité des autres.

M. Edgermond loua Corinne dans les termes les plus convenables et les plus flatteurs. Oswald lui répondit en anglais, afin de soustraire la conversation sur Corinne aux éloges déplaisants du comte d'Erfeuil. — Je suis de trop, ce me semble, dit alors le comte d'Erfeuil, je m'en vais chez Corinne ; elle sera bien aise d'entendre mes observations sur son jeu d'hier au soir. J'ai quelques conseils à lui donner, qui portent sur des détails : mais les détails font beaucoup à l'ensemble ; et c'est vraiment une femme si étonnante, qu'il ne faut rien négliger pour lui faire atteindre la perfection. Et puis, dit-il en se penchant vers l'oreille de lord Nelvil, je veux l'encourager à jouer plus souvent la tragédie : c'est un moyen sûr pour se faire épouser par quelque étranger de distinction qui passera par ici. Vous et moi, mon cher Oswald, nous ne donnerons pas dans cette idée ; nous sommes trop accoutumés aux femmes charmantes pour-

qu'elles nous fassent faire une sottise : mais un prince allemand, un grand d'Espagne, qui sait? — A ces mots, Oswald se leva, hors de lui-même; et l'on ne peut savoir ce qu'il en seroit arrivé, si le comte d'Erfeuil avoit aperçu son mouvement : mais celui-ci avoit été si satisfait de sa dernière réflexion, qu'il s'en étoit allé là-dessus légèrement, et sur la pointe du pied, ne se doutant pas qu'il avoit offensé lord Nelvil; s'il l'avoit su, bien qu'il l'aimât autant qu'il pouvoit aimer, il seroit sûrement resté. La valeur brillante du comte d'Erfeuil contribuoit, plus encore que son amour-propre, à lui faire illusion sur ses défauts. Comme il avoit beaucoup de délicatesse dans tout ce qui tenoit à l'honneur, il n'imaginoit pas qu'il pût en manquer dans ce qui avoit rapport à la sensibilité; et se croyant, avec raison, aimable et brave, il s'applaudissoit de son lot, et ne soupçonnoit rien de plus profond dans la vie.

Aucun des sentiments qui agitoient Oswald n'avoit échappé à M. Edgermond; et quand le comte d'Erfeuil fut sorti, il lui dit : — Mon cher Oswald, je pars, je vais à Naples. — Eh pourquoi si tôt? répondit lord Nelvil. — Parce qu'il ne fait pas bon ici pour moi, continua M. Edgermond. J'ai cinquante ans, et cepen-

dant je ne suis pas sûr que je ne devinsse fou de Corinne. — Et si vous le deveniez, interrompit Oswald, que vous en arriveroit-il? — Une telle femme n'est pas faite pour vivre dans le pays de Galles, reprit M. Edgermond; croyez-moi, mon cher Oswald, il n'y a que les Anglaises pour l'Angleterre : il ne m'appartient pas de vous donner des conseils, et je n'ai pas besoin de vous assurer que je ne dirai pas un mot de ce que j'ai vu; mais, tout aimable qu'est Corinne, je pense comme Thomas Walpole, *que fait-on de cela à la maison?* Et *la maison* est tout chez nous, vous le savez, tout pour les femmes du moins. Vous représentez-vous votre belle Italienne restant seule pendant que vous chasserez, ou que vous irez au parlement, et vous quittant au dessert pour aller préparer le thé quand vous sortirez de table? Cher Oswald, nos femmes ont des vertus domestiques que vous ne trouverez nulle part. Les hommes en Italie n'ont rien à faire qu'à plaire aux femmes; ainsi, plus elles sont aimables, mieux c'est. Mais chez nous, où les hommes ont une carrière active, il faut que les femmes soient dans l'ombre; et ce seroit bien dommage d'y mettre Corinne : je la voudrois sur le trône de l'Angleterre, mais non pas sous mon humble toit. Mylord,

j'ai connu votre mère, que votre respectable père a tant regrettée : c'étoit une personne tout à fait semblable à ma jeune cousine; et c'est comme cela que je voudrois une femme, si j'étois encore dans l'âge de choisir et d'être aimé. Adieu, mon cher ami; ne me sachez pas mauvais gré de ce que je viens de vous dire; car personne n'est plus que moi l'admirateur de Corinne; et peut-être qu'à votre âge je ne serois pas capable de renoncer à l'espérance de lui plaire. — En achevant ces mots, il prit la main de lord Nelvil, la serra cordialement, et s'en alla, sans qu'Oswald lui répondît un seul mot. Mais M. Edgermond comprit la cause de son silence; et, satisfait du serrement de main d'Oswald qui avoit répondu au sien, il partit, impatient lui-même de finir une conversation qui lui coûtoit.

De tout ce qu'il avoit dit, un seul mot avoit frappé au cœur d'Oswald; c'étoit le souvenir de sa mère, et de l'attachement profond que son père avoit eu pour elle. Il l'avoit perdue, lorsqu'il n'avoit encore que quatorze ans; mais il se rappeloit avec un profond respect et ses vertus, et le caractère timide et réservé de ses vertus.—Insensé que je suis! s'écria-t-il quand il fut seul, je veux savoir quelle est l'épouse que mon père me destinoit : et ne

le sais-je pas, puisque je puis me retracer l'image de ma mère qu'il a tant aimée? Que veux-je donc de plus? Et pourquoi me tromper moi-même, en faisant semblant d'ignorer ce qu'il penseroit à présent, si je pouvois le consulter encore? — Il étoit cependant affreux pour Oswald de retourner chez Corinne, après ce qui s'étoit passé la veille, sans lui rien dire qui confirmât les sentiments qu'il lui avoit témoignés. Son agitation, sa peine devint si forte, qu'elle lui rendit un accident dont il se croyoit guéri; le vaisseau cicatrisé dans sa poitrine se rouvrit. Pendant que ses gens effrayés appeloient du secours de toutes parts, il souhaitoit en secret que la fin de sa vie terminât ses chagrins. — Si je pouvois mourir, se disoit-il, après avoir revu Corinne, après qu'elle m'auroit appelé son Roméo! — Et des larmes s'échappèrent de ses yeux; c'étoient les premières depuis la mort de son père, qu'une autre douleur lui arrachât.

Il écrivit à Corinne l'accident qui le retenoit chez lui; et quelques mots mélancoliques terminoient sa lettre. Corinne avoit commencé ce jour avec des pressentiments bien trompeurs: elle jouissoit de l'impression qu'elle avoit produite sur Oswald, et, se croyant aimée, elle étoit heureuse; car elle ne savoit

pas bien clairement d'ailleurs ce qu'elle desiroit. Mille circonstances faisoient que l'idée d'épouser lord Nelvil étoit pour elle mêlée de beaucoup de crainte; et comme c'étoit une personne plus passionnée que prévoyante, dominée par le présent, mais s'occupant peu de l'avenir, ce jour qui devoit lui coûter tant de peines s'étoit levé pour elle comme le jour le plus pur et le plus serein de sa vie.

En recevant le billet d'Oswald, un trouble cruel s'empara de son ame : elle le crut dans un grand danger, et partit à l'instant à pied, traversant le *corso* à l'heure où toute la ville s'y promène, et entrant dans la maison d'Oswald à la vue de presque toute la société de Rome. Elle ne s'étoit pas donné le temps de réfléchir; et sa course avoit été si rapide, qu'en arrivant dans la chambre d'Oswald elle ne pouvoit plus respirer ni prononcer un seul mot. Lord Nelvil comprit tout ce qu'elle venoit de hasarder pour le voir; et, s'exagérant les conséquences de cette action, qui, en Angleterre, auroit entièrement perdu de réputation une femme, et à plus forte raison une femme non mariée, il se sentit saisi par la générosité, l'amour et la reconnoissance, et se levant, tout foible qu'il étoit, il serra Corinne contre son cœur, et s'écria : — Chère amie!

non, je ne t'abandonnerai pas, quand ton sentiment pour moi te compromet! quand je dois réparer... Corinne comprit sa pensée; et l'interrompant aussitôt, en se dégageant doucement de ses bras, elle lui dit, après s'être informée de son état, qui s'étoit amélioré : — Vous vous trompez, Mylord, je ne fais rien, en venant vous voir, que la plupart des femmes de Rome n'eussent fait à ma place. Je vous ai su malade; vous êtes étranger ici, vous n'y connoissez que moi, c'est à moi de vous soigner. Les convenances établies sont très-respectables, quand il ne faut leur sacrifier que soi : mais ne doivent-elles pas céder aux sentiments vrais et profonds que fait naître le danger ou la douleur d'un ami? Quel seroit donc le sort d'une femme, si ces mêmes convenances sociales, en permettant d'aimer, défendoient seulement le mouvement irrésistible qui fait voler au secours de ce qu'on aime? Mais, je vous le répète, Mylord, ne craignez point qu'en venant ici je me sois compromise. J'ai, par mon âge et mes talents, à Rome, la liberté d'une femme mariée. Je ne cache point à mes amis que je suis venue chez vous : je ne sais s'ils me blâment de vous aimer; mais sûrement ils ne me blâmeront pas de vous être dévouée, quand je vous aime. —

En entendant ces paroles, si naturelles et si sincères, Oswald éprouva un mélange confus d'impressions diverses; il étoit touché par la délicatesse de la réponse de Corinne, mais il étoit presque fâché que ce qu'il avoit pensé d'abord ne fût pas vrai : il auroit souhaité qu'elle eût commis pour lui une grande faute selon le monde, afin que cette faute même, lui faisant un devoir de l'épouser, terminât ses incertitudes. Il pensoit avec humeur à cette liberté des mœurs d'Italie, qui prolongeoit son anxiété, en lui laissant beaucoup de bonheur, sans lui imposer aucun lien. Il eût voulu que l'honneur lui commandât ce qu'il desiroit. Ces pensées pénibles lui causèrent de nouveau des accidents dangereux. Corinne, dans la plus affreuse inquiétude, sut lui prodiguer des soins pleins de douceur et de charme.

Vers le soir, Oswald paroissoit plus oppressé; et Corinne, à genoux auprès de son lit, soutenoit sa tête entre ses bras, quoiqu'elle fût elle-même bien plus émue que lui. Il la regardoit souvent avec une impression de bonheur à travers ses souffrances.—Corinne, lui dit-il à voix basse, lisez-moi dans ce recueil, où sont écrites les pensées de mon père, ses réflexions sur la mort. Ne pensez pas, dit-il

en voyant l'effroi de Corinne, que je m'en croie menacé : mais jamais je ne suis malade sans relire ces consolations, qu'il me semble encore entendre de sa bouche; et puis je veux, chère amie, vous faire ainsi connoître quel homme étoit mon père : vous comprendrez mieux et ma douleur et son empire sur moi, et tout ce que je veux vous confier un jour.— Corinne prit ce recueil, dont Oswald ne se séparoit jamais, et, d'une voix tremblante, elle en lut quelques pages.

« Justes, aimés du Seigneur, vous parlerez « de la mort sans crainte : car elle ne sera pour « vous qu'un changement d'habitation ; et « celle que vous quitterez est peut-être la « moindre de toutes. O mondes innombrables, « qui remplissez à nos yeux l'infini de l'es- « pace ! communautés inconnues des créa- « tures de Dieu ! communautés de ses enfants, « éparses dans le firmament et rangées sous « ses voûtes ! que nos louanges se joignent « aux vôtres : nous ignorons votre condition, « nous ignorons votre première, votre se- « conde, votre dernière part aux générosités « de l'Etre suprême : mais, en parlant de la « mort et de la vie, du temps passé, du temps « à venir, nous atteignons, nous touchons aux « intérêts de tous les êtres intelligents et sen-

« sibles, n'importe les lieux et les distances
« qui les séparent. Familles des peuples, fa-
« milles des nations, assemblages des mondes,
« vous dites avec nous : Gloire au maître des
« cieux, au roi de la nature, au Dieu de l'uni-
« vers! gloire, hommage à celui qui peut, à
« sa volonté, transformer la stérilité en abon-
« dance, l'ombre en réalité, et la mort elle-
« même en une éternelle vie!

« Ah! sans doute, la fin du juste est la
« mort desirable; mais peu d'entre nous, peu
« d'entre nos anciens, en ont été les témoins.
« Où est-il cet homme qui se présenteroit sans
« crainte aux regards de l'Éternel? Où est-il
« cet homme qui a aimé Dieu sans distrac-
« tion, qui l'a servi dès sa jeunesse, et qui,
« atteignant un âge avancé, ne trouve dans
« ses souvenirs aucun sujet d'inquiétude? Où
« est-il cet homme moral en toutes ses ac-
« tions, sans jamais songer à la louange et aux
« récompenses de l'opinion? Où est-il cet
« homme si rare parmi les hommes, cet être
« si digne de nous servir à tous de modèle?
« Où est-il? où est il? Ah! s'il existe au mi-
« lieu de nous, que nos respects l'environ-
« nent; et demandez, vous ferez bien, de-
« mandez d'assister à sa mort, comme au plus
« beau des spectacles : armez-vous seulement

« de courage, afin de le suivre attentivement « sur le lit d'épouvante, dont il ne se relèvera « point. Il le prévoit, il en est certain, et la « sérénité règne dans ses regards, et son front « semble environné d'une auréole céleste; il « dit avec l'apôtre : *Je sais à qui j'ai cru;* et « cette confiance, lorsque ses forces s'étei- « gnent, anime encore ses traits. Il contemple « déjà sa nouvelle patrie, mais, sans oublier « celle qu'il va quitter; il est à son créateur « et à son Dieu, sans rejeter loin de lui les « sentiments qui ont charmé sa vie.

« C'est une épouse fidèle qui, selon les lois « de la nature, doit, entre les siens, le suivre « la première : il la console, il essuie ses « larmes, il lui donne rendez-vous dans ce « séjour de félicité qu'il ne peut se peindre « sans elle. Il lui retrace les jours heureux « qu'ils ont parcourus ensemble, non pour « déchirer le cœur d'une sensible amie, mais « pour accroître leur confiance mutuelle en la « bonté céleste. Il rappelle encore à la com- « pagne de sa fortune l'amour si tendre qu'il « eut toujours pour elle, non pour animer « des regrets qu'il voudroit adoucir, mais « pour jouir de la douce idée que deux vies « ont tenu à la même tige, et que, par leur « union, elles deviendront peut-être une dé-

« fense, une garantie de plus, dans cet obscur
« avenir, où la pitié d'un Dieu suprême est le
« dernier refuge de nos pensées. Hélas! peut-
« on se former une juste image de toutes les
« émotions qui pénètrent une ame aimante,
« au moment où une vaste solitude se pré-
« sente à nos regards, au moment où les sen-
« timents, les intérêts dont on a subsisté pen-
« dant le cours de ses belles années, vont
« s'évanouir pour jamais? Ah! vous qui devez
« survivre à cet être semblable à vous, que le
« ciel vous avoit donné pour soutien, à cet
« être qui étoit tout pour vous, et dont les
« regards vous disent un effrayant adieu, vous
« ne refuserez pas de placer votre main sur
« un cœur défaillant, afin qu'une dernière
« palpitation vous parle encore, lorsque tout
« autre langage n'existera plus. Eh! vous blâ-
« merions-nous, amis fidèles, si vous aviez
« desiré que vos cendres se confondissent,
« que vos dépouilles mortelles fussent réunies
« dans le même asile? Dieu de bonté, réveil-
« lez-les ensemble; ou si l'un des deux seule-
« ment a mérité cette faveur, si l'un des deux
« seulement doit être du nombre des élus,
« que l'autre en apprenne la nouvelle; que
« l'autre aperçoive la lumière des anges, au
« moment où le sort des heureux sera pro-

« clamé, afin qu'il ait encore un moment de « joie, avant de retomber dans la nuit éternelle.

« Ah! nous nous égarons peut-être, lorsque « nous essayons de décrire les derniers jours « de l'homme sensible, de l'homme qui voit « la mort s'avancer à grands pas, qui la voit « prête à le séparer de tous les objets de son « affection.

« Il se ranime, et reprend un moment de « force, afin que ses dernières paroles ser- « vent d'instruction à ses enfants. Il leur dit : « Ne vous effrayez point d'assister à la fin pro- « chaine de votre père, de votre ancien ami. « C'est par une loi de la nature, qu'il quitte « avant vous cette terre où il est venu le pre- « mier. Il vous montrera du courage; et pour- « tant il s'éloigne de vous avec douleur. Il eût « souhaité sans doute de vous aider plus long- « temps de son expérience, et de faire encore « quelques pas avec vous, à travers les périls « dont votre jeunesse est environnée : *mais la* « *vie n'a point de défense, quand il faut descen-* « *dre au tombeau.* Vous irez seuls maintenant, « seuls au milieu d'un monde d'où je vais « disparoître. Puissiez-vous recueillir avec « abondance les biens que la Providence y a « semés! mais n'oubliez jamais que ce monde « lui-même est une patrie passagère, et qu'une

« autre plus durable vous appelle. Nous nous « reverrons peut-être ; et quelque part, sous « les regards de mon Dieu, j'offrirai pour « vous en sacrifice et mes vœux et mes lar- « mes. Aimez la religion qui a tant de pro- « messes ; aimez la religion, ce dernier traité « d'alliance entre les pères et les enfants, « entre la mort et la vie..... Approchez-vous « de moi !..... que je vous aperçoive encore, « que la bénédiction d'un serviteur de Dieu « soit sur vous...... Il meurt..... O anges du « ciel ! recevez son ame, et laissez-nous sur « la terre le souvenir de ses actions, le souve- « nir de ses pensées, le souvenir de ses espé- « rances ! » (19)

L'émotion d'Oswald et de Corinne avoit souvent interrompu cette lecture. Enfin ils furent forcés d'y renoncer. Corinne craignoit pour Oswald l'abondance de ses pleurs : elle étoit bouleversée de l'état où elle le voyoit, et elle ne s'apercevoit pas qu'elle-même étoit aussi troublée que lui. — Oui, lui dit Oswald en lui tendant la main, oui, chère amie de mon cœur, tes larmes se sont confondues avec les miennes. Tu le pleures avec moi, cet ange tutélaire dont je sens encore le dernier embrassement, dont je vois encore le noble regard ; peut-être est-ce toi qu'il a choisie

pour me consoler; peut-être... — Non, non, s'écria Corinne, non, il ne m'en a pas crue digne. — Que dites-vous? interrompit Oswald. — Corinne eut peur d'avoir révélé ce qu'elle vouloit cacher, et répéta ce qui venoit de lui échapper, en disant seulement, il ne m'en croiroit pas digne! — Ce mot changé dissipa l'inquiétude que le premier avoit fait naître dans le cœur d'Oswald; et il continua sans crainte à s'entretenir de son père avec Corinne.

Les médecins arrivèrent, et la rassurèrent un peu; mais ils défendirent absolument à lord Nelvil de parler, jusqu'à ce que le vaisseau qui s'étoit ouvert dans sa poitrine fût fermé. Six jours entiers se passèrent, pendant lesquels Corinne ne quitta point Oswald, et l'empêcha de prononcer un seul mot, lui imposant doucement silence dès qu'il vouloit parler. Elle trouvoit l'art de varier les heures par la lecture, par la musique, et quelquefois par une conversation dont elle faisoit tous les frais, en cherchant à s'animer elle-même, dans le sérieux comme dans la plaisanterie, avec un intérêt soutenu. Toute cette grâce, tout ce charme, voiloit l'inquiétude qu'elle éprouvoit intérieurement, et qu'il falloit dérober à lord Nelvil: mais elle n'en étoit pas

distraite un seul instant. Elle s'apercevoit, presque avant Oswald lui-même, de ce qu'il souffroit ; et le courage qu'il mettoit à le cacher ne trompoit jamais Corinne : elle découvroit toujours ce qui pouvoit lui faire du bien, et se hâtoit de le soulager, en tâchant seulement de fixer son attention le moins qu'il étoit possible sur les soins qu'elle lui rendoit. Cependant, quand Oswald pâlissoit, la couleur abandonnoit aussi les lèvres de Corinne, et ses mains trembloient en lui portant du secours : mais elle s'efforçoit bientôt de se remettre, et sourioit, quoique ses yeux fussent remplis de larmes. Quelquefois elle pressoit la main d'Oswald sur son cœur, et sembloit vouloir ainsi lui donner sa propre vie. Enfin ses soins réussirent ; Oswald se guérit.

—Corinne, lui dit-il lorsqu'elle lui permit de parler, pourquoi M. Edgermond, mon ami, n'a-t-il pas été témoin des jours que vous venez de passer auprès de moi ! il auroit vu que vous n'êtes pas moins bonne qu'admirable; il auroit vu que la vie domestique se compose avec vous d'enchantements continuels, et que vous ne différez des autres femmes que pour ajouter à toutes les vertus le prestige de tous les charmes. Non, c'en est trop ; il faut

faire cesser le combat qui me déchire, ce combat qui vient de me mettre au bord du tombeau. Corinne, tu m'entendras, tu sauras tous mes secrets, toi qui me caches les tiens; et tu prononceras sur notre sort. — Notre sort, répondit Corinne, si vous sentez comme moi, c'est de ne pas nous quitter. Mais m'en croirez-vous, quand je vous dirai que jusqu'à présent du moins je n'ai pas osé souhaiter d'être votre épouse? Ce que j'éprouve est bien nouveau pour moi : mes idées sur la vie, mes projets pour l'avenir, sont tout-à fait bouleversés par ce sentiment qui me trouble et m'asservit chaque jour davantage. Mais je ne sais pas si nous pouvons, si nous devons nous unir. — Corinne, reprit Oswald, me mépriseriez-vous d'avoir hésité? l'attribueriez-vous à des considérations misérables? N'avez-vous pas deviné que le remords profond et douloureux qui, depuis près de deux ans, me poursuit et me déchire, a pu seul causer mes incertitudes? —

Je l'ai compris, reprit Corinne. Si je vous avois soupçonné d'un motif étranger aux affections du cœur, vous ne seriez pas celui que j'aime. Mais la vie, je le sais, n'appartient pas tout entière à l'amour. Les habitudes, les souvenirs, les circonstances, créent autour de

nous je ne sais quel enlacement que la passion même ne peut détruire. Brisé pour un moment, il se reformeroit; et le lierre viendroit à bout du chêne. Mon cher Oswald, ne donnons pas à chaque époque de notre existence plus que cette époque ne demande. Ce qui m'est nécessaire dans ce moment, c'est que vous ne me quittiez pas. Cette terreur d'un départ qui pourroit être subit, me poursuit sans cesse. Vous êtes étranger dans ce pays : aucun lien ne vous y retient. Si vous partiez, tout seroit dit; il ne me resteroit de vous que ma douleur. Cette nature, ces beaux-arts, cette poésie que je sens avec vous, et maintenant, hélas! seulement avec vous, tout deviendroit muet pour mon ame. Je ne me réveille qu'en tremblant; je ne sais pas, quand je vois ce beau jour, s'il ne me trompe point par ses rayons resplendissants, si vous êtes encore là, vous, l'astre de ma vie. Oswald, ôtez-moi cette terreur, et je ne verrai rien au-delà de cette sécurité délicieuse. — Vous savez, répondit Oswald, que jamais un Anglais n'a renoncé à sa patrie, que la guerre peut me rappeler, que....—Ah! Dieu, s'écria Corinne, voudriez-vous me préparer.....? Et tous ses membres trembloient, comme à l'approche du plus effroyable danger. — Eh bien! s'il est

ainsi, emmenez-moi comme épouse, comme esclave.... Mais tout-à-coup, reprenant ses esprits, elle dit.... Oswald, vous ne partirez jamais sans m'en prévenir; jamais, n'est-ce pas? Écoutez : dans aucun pays, un criminel n'est conduit au supplice sans que quelques heures lui soient données pour recueillir ses pensées. Ce ne sera pas par une lettre, ce sera vous-même qui viendrez me le dire; vous m'avertirez, vous m'entendrez avant de vous éloigner de moi. — Et le pourrois-je alors?... — Quoi! vous hésitez à m'accorder ce que je demande! s'écria Corinne. — Non, répondit Oswald, je n'hésite pas : tu le veux, eh bien! je le jure : si ce départ est nécessaire, je vous en préviendrai, et ce moment décidera de notre vie. — Et elle sortit.

CHAPITRE II.

Pendant les jours qui suivirent la maladie d'Oswald, Corinne évita soigneusement ce qui pouvoit amener une explication entre eux. Elle vouloit rendre la vie de son ami aussi douce qu'il étoit possible; mais elle ne vou-

loit point lui confier encore son histoire. Tout ce qu'elle avoit remarqué dans leurs entretiens ne l'avoit que trop convaincue de l'impression qu'il recevroit en apprenant, et ce qu'elle étoit, et ce qu'elle avoit sacrifié : et rien ne lui faisoit plus de peur que cette impression qui pouvoit le détacher d'elle.

Revenant donc à l'aimable adresse dont elle avoit coutume de se servir pour empêcher Oswald de se livrer à ses inquiétudes passionnées, elle voulut intéresser de nouveau son esprit et son imagination par les merveilles des beaux-arts qu'il n'avoit point encore vues, et retarder ainsi l'instant où le sort devoit s'éclaircir et se décider. Une telle situation seroit insupportable dans tout autre sentiment que l'amour; mais il donne des heures si douces, il répand un tel charme sur chaque minute, que, bien qu'il ait besoin d'un avenir indéfini, il s'enivre du présent, et reçoit un jour comme un siècle de bonheur ou de peine, tant ce jour est rempli par une multitude d'émotions et d'idées! Ah! sans doute, c'est par l'amour que l'éternité peut être comprise; il confond toutes les notions du temps; il efface les idées de commencement et de fin : on croit avoir toujours aimé l'objet qu'on aime, tant il est difficile de concevoir qu'on ait pu

vivre sans lui. Plus la séparation est affreuse, moins elle paroît vraisemblable : elle devient, comme la mort, une crainte dont on parle plus qu'on n'y croit, un avenir qui semble impossible, alors même qu'on le sait inévitable.

Corinne, parmi ses innocentes ruses pour varier les amusements d'Oswald, avoit encore réservé les statues et les tableaux. Un jour donc, lorsque lord Nelvil fut rétabli, elle lui proposa d'aller voir ensemble ce que la sculpture et la peinture offroient à Rome de plus beau.—Il est honteux, lui dit-elle en souriant, que vous ne connoissiez ni nos statues, ni nos tableaux; et demain il faut commencer le tour des musées et des galeries. — Vous le voulez, répondit lord Nelvil; j'y consens. Mais en vérité, Corinne, vous n'avez pas besoin de ces ressources étrangères pour me fixer auprès de vous; c'est, au contraire, un sacrifice que je vous fais, quand je détourne mes regards de vous pour quelque objet que ce puisse être. —

Ils allèrent d'abord au musée du Vatican, ce palais des statues, où l'on voit la figure humaine divinisée par le paganisme, comme les sentiments de l'ame le sont maintenant par le christianisme. Corinne fit remarquer à lord Nelvil ces salles silencieuses, où sont rassem-

blés les images des dieux et des héros, où la plus parfaite beauté, dans un repos éternel, semble jouir d'elle-même. En contemplant ces traits et ces formes admirables, il se révèle je ne sais quel dessein de la Divinité sur l'homme, exprimé par la noble figure dont elle a daigné lui faire don. L'ame s'élève par cette contemplation à des espérances pleines d'enthousiasme et de vertu : car la beauté est une dans l'univers; et, sous quelque forme qu'elle se présente, elle excite toujours une émotion religieuse dans le cœur de l'homme. Quelle poésie que ces visages, où la plus sublime expression est pour jamais fixée, où les plus grandes pensées sont revêtues d'une image si digne d'elle!

Quelquefois un sculpteur ancien ne faisoit qu'une statue dans sa vie; elle étoit toute son histoire. Il la perfectionnoit chaque jour : s'il aimoit, s'il étoit aimé, s'il recevoit par la nature ou par les beaux-arts une impression nouvelle, il embellissoit les traits de son héros par ses souvenirs et par ses affections. Il savoit ainsi traduire aux regards tous les sentiments de son ame. La douleur de nos temps modernes, au milieu de notre état social si froid et si oppressif, est ce qu'il y a de plus noble dans l'homme; et, de nos jours, qui

n'auroit pas souffert, n'auroit jamais senti ni pensé. Mais il y avoit dans l'antiquité quelque chose de plus noble que la douleur : c'étoit le calme héroïque, c'étoit le sentiment de sa force, qui pouvoit se développer au milieu d'institutions franches et libres. Les plus belles statues des Grecs n'ont presque jamais indiqué que le repos. Le Laocoon et la Niobé sont les seules qui peignent des douleurs violentes : mais c'est la vengeance du ciel qu'elles rappellent toutes les deux, et non les passions nées dans le cœur humain. L'être moral avoit une organisation si saine chez les anciens, l'air circuloit si librement dans leur large poitrine, et l'ordre politique étoit si bien en harmonie avec les facultés, qu'il n'existoit presque jamais, comme de notre temps, des ames mal à l'aise : cet état fait découvrir beaucoup d'idées fines, mais ne fournit point aux arts, et particulièrement à la sculpture, les simples affections, les éléments primitifs des sentiments, qui peuvent seuls s'exprimer par le marbre éternel.

A peine trouve-t-on dans leurs statues quelques traces de mélancolie. Une tête d'Apollon, au palais Justiniani, une autre d'Alexandre mourant, sont les seules où les dispositions de l'ame rêveuse et souffrante soient indi-

quées; mais elles appartiennent l'une et l'autre, selon toute apparence, au temps où la Grèce étoit asservie. Dès-lors, il n'y avoit plus cette fierté, ni cette tranquillité d'ame, qui ont produit chez les anciens les chefs-d'œuvre de la sculpture, et de la poésie composée dans le même esprit.

La pensée qui n'a plus d'aliments au-dehors se replie sur elle-même, analyse, travaille, creuse les sentiments intérieurs; mais elle n'a plus cette force de création qui suppose et le bonheur, et la plénitude de forces que le bonheur seul peut donner. Les sarcophages même, chez les anciens, ne rappellent que des idées guerrières ou riantes : dans la multitude de ceux qui se trouvent au musée du Vatican, on voit des batailles, des jeux représentés en bas-relief sur les tombeaux. Le souvenir de l'activité de la vie étoit le plus bel hommage que l'on crût devoir rendre aux morts. Rien n'affoiblissoit, rien ne diminuoit les forces. L'encouragement, l'émulation, étoient le principe des beaux-arts comme de la politique : il y avoit place pour toutes les vertus, comme pour tous les talents. Le vulgaire se glorifioit de savoir admirer; et le culte du génie étoit desservi par ceux mêmes qui ne pouvoient point aspirer à ses couronnes.

La religion grecque n'étoit point, comme le christianisme, la consolation du malheur, la richesse de la misère, l'avenir des mourants: elle vouloit la gloire, le triomphe; elle faisoit, pour ainsi dire, l'apothéose de l'homme. Dans ce culte périssable, la beauté même étoit un dogme religieux. Si les artistes étoient appelés à peindre les passions basses ou féroces, ils en sauvoient la honte à la figure humaine, en y joignant, comme dans les faunes et les centaures, quelques traits des animaux; et, pour donner à la beauté son plus sublime caractère, ils unissoient tour-à tour dans les statues des hommes et des femmes, dans la Minerve guerrière et dans l'Apollon Musagète, les charmes des deux sexes, la force à la douceur, la douceur à la force : mélange heureux de deux qualités opposées, sans lequel aucune des deux ne seroit parfaite.

Corinne, en continuant ses observations, retint Oswald quelque temps devant des statues endormies qui sont placées sur les tombeaux, et montrent l'art de la sculpture sous le point de vue le plus agréable. Elle lui fit remarquer que, toutes les fois que les statues sont censées représenter une action, le mouvement qui s'arrête produit une sorte d'étonnement quelquefois pénible. Mais les statues

dans le sommeil, ou seulement dans l'attitude d'un repos complet, offrent une image de l'éternelle tranquillité, qui s'accorde merveilleusement avec l'effet général du Midi sur l'homme. Il semble que là les beaux-arts soient les paisibles spectateurs de la nature, et que le génie lui-même, qui agite l'ame dans le Nord, ne soit, sous un beau ciel, qu'une harmonie de plus.

Oswald et Corinne passèrent dans la salle où sont rassemblées les images sculptées des animaux et des reptiles; et la statue de Tibère se trouve par hasard au milieu de cette cour. C'est sans projet qu'une telle réunion s'est faite. Ces marbres se sont d'eux-mêmes rangés autour de leur maître. Une autre salle renferme les monuments tristes et sévères des Égyptiens, de ce peuple chez lequel les statues ressemblent plus aux momies qu'aux hommes, et qui, par ses institutions silencieuses, roides et serviles, semble avoir, autant qu'il le pouvoit, assimilé la vie à la mort. Les Égyptiens excelloient bien plus dans l'art d'imiter les animaux que les hommes; c'est l'empire de l'ame qui semble leur être inaccessible.

Viennent ensuite les portiques du musée, où l'on voit à chaque pas un nouveau chef-

d'œuvre. Des vases, des autels, des ornements de toute espèce, entourent l'Apollon, le Laocoon, les Muses. C'est là qu'on apprend à sentir Homère et Sophocle; c'est là que se révèle à l'ame une connoissance de l'antiquité qui ne peut jamais s'acquérir ailleurs. C'est en vain que l'on se fie à la lecture de l'histoire pour comprendre l'esprit des peuples : ce que l'on voit excite en nous bien plus d'idées que ce qu'on lit; et les objets extérieurs causent une émotion forte, qui donne à l'étude du passé l'intérêt et la vie qu'on trouve dans l'observation des hommes et des faits contemporains.

Au milieu des superbes portiques, asile de tant de merveilles, il y a des fontaines qui coulent sans cesse, et vous avertissent doucement des heures qui passoient de même, il y a deux mille ans, quand les artistes de ces chefs-d'œuvre existoient encore. Mais l'impression la plus mélancolique que l'on éprouve au musée du Vatican, c'est en contemplant les débris de statues que l'on y voit rassemblées; le torse d'Hercule, des têtes séparées du tronc, un pied de Jupiter, qui suppose une statue plus grande et plus parfaite que toutes celles que nous connoissons. On croit voir le champ de bataille où le temps a lutté contre

le génie; et ces membres mutilés attestent sa victoire et nos pertes.

Après être sortis du Vatican, Corinne conduisit Oswald devant les colosses de Monte-Cavallo; ces deux statues représentent, dit-on, Castor et Pollux. Chacun des deux héros dompte d'une seule main un cheval fougueux qui se cabre. Ces formes colossales, cette lutte de l'homme avec les animaux, donne, comme tous les ouvrages des anciens, une admirable idée de la puissance physique de la nature humaine. Mais cette puissance a quelque chose de noble qui ne se retrouve plus dans notre ordre social, où la plupart des exercices du corps sont abandonnés aux gens du peuple. Ce n'est point la force animale de la nature humaine, si l'on peut s'exprimer ainsi, qui se fait remarquer dans ces chefs-d'œuvre. Il semble qu'il y avoit une union plus intime entre les qualités physiques et morales chez les anciens, qui vivoient sans cesse au milieu de la guerre, et d'une guerre presque d'homme à homme. La force du corps et la générosité de l'ame, la dignité des traits et la fierté du caractère, la hauteur de la stature et l'autorité du commandement, étoient des idées inséparables, avant qu'une religion intellectuelle eût placé la puissance de l'homme

dans son ame. La figure humaine, qui étoit aussi la figure des dieux, paroissoit symbolique; et le colosse nerveux de l'Hercule, et toutes les figures de l'antiquité dans ce genre, ne retracent point les vulgaires idées de la vie commune, mais la volonté toute puissante, la volonté divine, qui se montre sous l'emblème d'une force physique surnaturelle.

Corinne et lord Nelvil terminèrent leur journée en allant voir l'atelier de Canova, du plus grand sculpteur moderne. Comme il étoit tard, ce fut aux flambeaux qu'ils se le firent montrer; et les statues gagnent beaucoup à cette manière d'être vues. Les anciens en jugeoient ainsi, puisqu'ils les plaçoient souvent dans leurs Thermes, où le jour ne pouvoit pas pénétrer. A la lueur des flambeaux, l'ombre plus prononcée amortit la brillante uniformité du marbre, et les statues paroissent des figures pâles, qui ont un caractère plus touchant et de grâce et de vie. Il y avoit chez Canova une admirable statue destinée pour un tombeau : elle représentoit le Génie de la douleur, appuyé sur un lion, emblème de la force. Corinne, en contemplant ce Génie, crut y trouver quelque ressemblance avec Oswald; et l'artiste lui-même en fut

aussi frappé. Lord Nelvil se détourna pour ne point attirer ce genre d'attention; mais il dit à voix basse à son amie : — Corinne, j'étois condamné à cette éternelle douleur quand je vous ai rencontrée : mais vous avez changé ma vie; et quelquefois l'espoir, et toujours un trouble mêlé de charmes, remplit ce cœur qui ne devoit plus éprouver que des regrets. —

CHAPITRE III.

Les chefs-d'œuvre de la peinture étoient alors réunis à Rome; et sa richesse, sous ce rapport, surpassoit toutes celles du reste du monde. Un seul point de discussion pouvoit exister sur l'effet que produisoient ces chefs-d'œuvre. La nature des sujets que les grands artistes d'Italie ont choisis, se prête-t-elle à toute la variété, à toute l'originalité de passions et de caractères que la peinture peut exprimer? Oswald et Corinne différoient d'opinion à cet égard; mais cette différence, comme toutes celles qui existoient entre eux, tenoit à la diversité des nations, des climats

et des religions. Corinne affirmoit que les sujets les plus favorables à la peinture, c'étoient les sujets religieux. Elle disoit que la sculpture étoit l'art du paganisme, comme la peinture étoit celui du christianisme, et que l'on retrouvoit dans ces arts, comme dans la poésie, les qualités qui distinguent la littérature ancienne et la moderne. Les tableaux de Michel-Ange, ce peintre de la Bible, de Raphaël, ce peintre de l'Évangile, supposent autant de profondeur et de sensibilité qu'on en peut trouver dans Shakspeare et Racine. La sculpture ne sauroit présenter aux regards qu'une existence énergique et simple, tandis que la peinture indique les mystères du recueillement et de la résignation, et fait parler l'ame immortelle à travers de passagères couleurs. Corinne soutenoit aussi que les faits historiques, ou tirés des poëmes, étoient rarement pittoresques. Il faudroit souvent, pour comprendre de tels tableaux, que l'on eût conservé l'usage des peintres du vieux temps, d'écrire les paroles que doivent dire les personnages sur un ruban qui sort de leur bouche. Mais les sujets religieux sont à l'instant entendus par tout le monde; et l'attention n'est point détournée de l'art, pour deviner ce qu'il représente.

Corinne pensoit que l'expression des peintres modernes, en général, étoit souvent théâtrale, qu'elle avoit l'empreinte de leur siècle, où l'on ne connoissoit plus, comme André Mantègne, Pérugin et Léonard de Vinci, cette unité d'existence, ce naturel dans la manière d'être, qui tient encore du repos antique, Mais à ce repos est unie la profondeur de sentiments qui caractérise le christianisme. Elle admiroit la composition sans artifice des tableaux de Raphaël, surtout dans sa première manière. Toutes les figures sont dirigées vers un objet principal, sans que l'artiste ait songé à les grouper en attitude, à travailler l'effet qu'elles peuvent produire. Corinne disoit que cette bonne-foi dans les arts d'imagination, comme dans tout le reste, est le caractère du génie, et que le calcul du succès est presque toujours destructeur de l'enthousiasme. Elle prétendoit qu'il y avoit de la rhétorique en peinture comme dans la poésie, et que tous ceux qui ne savoient pas caractériser l'expression, cherchoient les ornements accessoires, réunissoient tout le prestige d'un sujet brillant aux costumes riches, aux attitudes remarquables; tandis qu'une simple vierge tenant son enfant dans ses bras, un vieillard attentif dans la Messe de Bolsène, un homme

appuyé sur son bâton dans l'École d'Athènes, sainte Cécile levant les yeux au ciel, produisoient, par l'expression seule du regard et de la physionomie, des impressions bien plus profondes. Ces beautés naturelles se découvrent chaque jour davantage : mais, au contraire, dans les tableaux d'effet, le premier coup-d'œil est toujours le plus frappant (20).

Corinne ajoutoit à ces réflexions une observation qui les fortifioit encore; c'est que les sentiments religieux des Grecs et des Romains, les dispositions de leur ame en tout genre, ne pouvant être les nôtres, il nous est impossible de créer dans leur sens, d'inventer, pour ainsi dire, sur leur terrain. L'on peut les imiter à force d'étude : mais comment le génie trouveroit-il tout son essor dans un travail où la mémoire et l'érudition sont si nécessaires? Il n'en est pas de même des sujets qui appartiennent à notre propre histoire, ou à notre propre religion. Les peintres peuvent en avoir eux-mêmes l'inspiration personnelle; ils sentent ce qu'ils peignent, ils peignent ce qu'ils ont vu. La vie leur sert pour imaginer la vie; mais, en se transportant dans l'antiquité, il faut qu'ils inventent d'après les livres et les statues. Enfin Corinne

trouvoit que les tableaux pieux faisoient à l'ame un bien que rien ne pouvoit remplacer, et qu'ils supposoient dans l'artiste un saint enthousiasme qui se confond avec le génie, le renouvelle, le ranime, et peut seul le soutenir contre les dégoûts de la vie et les injustices des hommes.

Oswald recevoit, sous quelques rapports, une impression différente. D'abord il étoit presque scandalisé de voir représenter en peinture, comme l'a fait Michel-Ange, la figure de la Divinité même, revêtue de traits mortels. Il croyoit que la pensée n'osoit lui donner des formes, et qu'on trouvoit à peine au fond de son ame une idée assez intellectuelle, assez éthérée, pour l'élever jusqu'à l'Être suprême; et quant aux sujets tirés de l'Écriture sainte, il lui sembloit que l'expression et les images dans ce genre de tableaux laissoient beaucoup à desirer. Il croyoit, avec Corinne, que la méditation religieuse est le sentiment le plus intime que l'homme puisse éprouver; et, sous ce rapport, il est celui qui fournit aux peintres les plus grands mystères de la physionomie et du regard : mais la religion réprimant tous les mouvements du cœur qui ne naissent pas immédiatement d'elle, les figures des saints et des martyrs ne peuvent

être très-variées. Le sentiment de l'humilité, si noble devant le ciel, affoiblit l'énergie des passions terrestres, et donne nécessairement de la monotonie à la plupart des sujets religieux. Quand Michel-Ange, avec son terrible talent, a voulu peindre ces sujets, il en a presque altéré l'esprit, en donnant à ses prophètes une expression redoutable et puissante qui en fait des Jupiters plutôt que des saints. Souvent aussi il se sert, comme le Dante, des images du paganisme, et mêle la mythologie à la religion chrétienne. Une des circonstances les plus admirables de l'établissement du christianisme, c'est l'état vulgaire des apôtres qui l'ont prêché, l'asservissement et la misère du peuple juif, dépositaire pendant long-temps des promesses qui annonçoient le Christ. Ce contraste entre la petitesse des moyens et la grandeur du résultat est très-beau moralement : mais en peinture, où les moyens seuls peuvent paroître, les sujets chrétiens doivent être moins éclatants que ceux qui sont tirés des temps héroïques et fabuleux. Parmi les arts, la musique seule peut être purement religieuse. La peinture ne sauroit se contenter d'une expression aussi rêveuse et aussi vague que celle des sons. Il est vrai que l'heureuse combinaison des couleurs et du

clair-obscur produit, si l'on peut s'exprimer ainsi, un effet musical dans la peinture : mais, comme elle représente la vie, on lui demande l'expression des passions dans toute leur énergie et leur diversité. Sans doute il faut choisir, parmi les faits historiques, ceux qui sont assez connus pour qu'il ne faille point d'étude pour les comprendre; car l'effet produit par les tableaux doit être immédiat et rapide, comme tous les plaisirs causés par les beaux-arts; mais quand les faits historiques sont aussi populaires que les sujets religieux, ils ont sur eux l'avantage de la variété des situations et des sentiments qu'ils retracent.

Lord Nelvil pensoit aussi qu'on devoit de préférence représenter en tableaux les scènes de tragédie, ou les fictions poétiques les plus touchantes, afin que tous les plaisirs de l'imagination et de l'ame fussent réunis. Corinne combattit encore cette opinion, quelque séduisante qu'elle fût. Elle étoit convaincue que l'empiètement d'un art sur l'autre leur nuisoit mutuellement. La sculpture perd les avantages qui lui sont particuliers, quand elle aspire aux groupes de la peinture; la peinture, quand elle veut atteindre à l'expression dramatique. Les arts sont bornés dans leurs moyens, quoique sans bornes dans leurs ef-

fets. Le génie ne cherche point à combattre ce qui est dans l'essence des choses; sa supériorité consiste, au contraire, à la deviner. — Vous, mon cher Oswald, dit Corinne, vous n'aimez pas les arts en eux-mêmes, mais seulement à cause de leurs rapports avec le sentiment ou l'esprit. Vous n'êtes ému que par ce qui vous retrace les peines du cœur. La musique et la poésie conviennent à cette disposition; tandis que les arts qui parlent aux yeux, bien que leur signification soit idéale, ne plaisent et n'intéressent que lorsque notre ame est tranquille, et notre imagination tout-à-fait libre. Il ne faut pas, non plus, pour les goûter, la gaîté qu'inspire la société, mais la sérénité que fait naître un beau jour, un beau climat. Il faut sentir, dans ces arts qui représentent les objets extérieurs, l'harmonie universelle de la nature; et quand notre ame est troublée, nous n'avons plus en nous-mêmes cette harmonie : le malheur l'a détruite. — Je ne sais, répondit Oswald, si je ne cherche dans les beaux-arts que ce qui peut rappeler les souffrances de l'ame; mais je sais bien au moins que je ne puis supporter d'y trouver la représentation des douleurs physiques. Ma plus forte objection, continua-t-il, contre les sujets chrétiens en peinture, c'est le sentiment

pénible que fait éprouver l'image du sang, des blessures, des supplices, bien que le plus noble enthousiasme ait animé les victimes. Philoctète est peut-être le seul sujet tragique dans lequel les maux physiques puissent être admis. Mais de combien de circonstances poétiques ces maux cruels ne sont-ils pas entourés! ce sont les flèches d'Hercule qui les ont causés : le fils d'Esculape doit les guérir; enfin cette blessure se confond presque avec le ressentiment moral qu'elle fait naître dans celui qui en est atteint, et ne peut exciter aucune impression de dégoût. Mais la figure du possédé, dans le superbe tableau de la Transfiguration, par Raphaël, est une image désagréable, et qui n'a nullement la dignité des beaux-arts. Il faut qu'ils nous découvrent le charme de la douleur, comme la mélancolie de la prospérité : c'est l'idéal de la destinée humaine qu'ils doivent représenter dans chaque circonstance particulière. Rien ne tourmente plus l'imagination, que des plaies sanglantes, ou des convulsions nerveuses. Il est impossible que dans de semblables tableaux l'on ne cherche et l'on ne craigne pas en même temps de trouver l'exactitude de l'imitation. L'art qui ne consisteroit que dans cette imitation, quel plaisir nous donneroit-il? Il est

plus horrible ou moins beau que la nature même, dès l'instant qu'il aspire seulement à lui ressembler.

— Vous avez raison, Mylord, dit Corinne, de désirer qu'on écarte des sujets chrétiens les images pénibles; elles n'y sont pas nécessaires. Mais avouez cependant que le génie, et le génie de l'ame, sait triompher de tout. Voyez cette communion de saint Jérôme, par le Dominiquin. Le corps du vénérable mourant est livide et décharné; c'est la mort qui se soulève : mais dans ce regard est la vie éternelle, et toutes les misères du monde ne sont là que pour disparoître devant le pur éclat d'un sentiment religieux. Cependant, cher Oswald, continua Corinne, bien que je ne sois pas de votre avis en tout, je veux vous montrer que, même en différant, nous avons toujours quelque analogie. J'ai essayé ce que vous desirez, dans la galerie de tableaux que des artistes de mes amis m'ont composée, et dont j'ai moi-même esquissé quelques dessins. Vous y verrez les défauts et les avantages des sujets de peinture que vous aimez. Cette galerie est dans ma maison de campagne, à Tivoli. Le temps est assez beau pour la voir; voulez-vous que nous y allions demain? Et comme elle attendoit qu'Oswald y consentît, il lui dit :—Mon amie,

pouvez-vous douter de ma réponse? Ai-je un autre bonheur dans ce monde, une autre idée que vous? Et ma vie, que j'ai trop affranchie peut-être de toute occupation, comme de tout intérêt, n'est-elle pas uniquement remplie par le bonheur de vous entendre et de vous voir? —

CHAPITRE IV.

Ils partirent donc le lendemain pour Tivoli. Oswald conduisoit lui-même les quatre chevaux qui les traînoient, et il se plaisoit dans la rapidité de leur course : rapidité qui semble accroître la vivacité du sentiment de l'existence; et cette impression est douce à côté de ce qu'on aime. Il dirigeoit la voiture avec une attention extrême, dans la crainte que le moindre accident ne pût arriver à Corinne. Il avoit ces soins protecteurs qui sont le plus doux lien de l'homme avec la femme. Corinne n'étoit point, comme la plupart des femmes, facilement effrayée par les dangers possibles d'une route; mais il lui étoit si doux de remarquer la sollicitude d'Oswald, qu'elle

souhaitoit presque d'avoir peur, afin d'être rassurée par lui.

Ce qui donnoit, comme on le verra dans la suite, un si grand ascendant à lord Nelvil sur le cœur de son amie, c'étoient les contrastes inattendus qui prêtoient à toute sa manière d'être un charme particulier. Tout le monde admiroit son esprit et la grâce de sa figure: mais il devoit intéresser surtout une personne qui, réunissant en elle, par un accord singulier, la constance à la mobilité, se plaisoit dans les impressions tout-à-la-fois variées et fidèles. Jamais il n'étoit occupé que de Corinne; et cette occupation même prenoit sans cesse des caractères différents : tantôt la réserve y dominoit, tantôt l'abandon; tantôt une douceur parfaite; tantôt une amertume sombre, qui prouvoit la profondeur des sentiments, mais qui mêloit le trouble à la confiance, et faisoit naître sans cesse une émotion nouvelle. Oswald, intérieurement agité, cherchoit à se contenir au dehors; et celle qui l'aimoit, occupée à le deviner, trouvoit dans ce mystère un intérêt continuel. On eût dit que les défauts mêmes d'Oswald étoient faits pour relever ses agréments. Un homme, quelque distingué qu'il eût été, mais dont le caractère n'eût point offert de contra-

diction ni de combats, n'auroit pas ainsi captivé l'imagination de Corinne. Elle avoit une sorte de peur d'Oswald qui l'asservissoit à lui; il régnoit sur son ame par une bonne et par une mauvaise puissance, par ses qualités, et par l'inquiétude que ces qualités mal combinées pouvoient inspirer : enfin, il n'y avoit pas de sécurité dans le bonheur que donnoit lord Nelvil; et peut-être faut-il expliquer par ce tort même l'exaltation de la passion de Corinne; peut-être ne pouvoit elle aimer à ce point que celui qu'elle craignoit de perdre. Un esprit supérieur, une sensibilité aussi ardente que délicate, pouvoit se lasser de tout, excepté de l'homme vraiment extraordinaire, dont l'ame constamment ébranlée ressembloit au ciel même, qui se montre tantôt serein, tantôt couvert de nuages. Oswald, toujours vrai, toujours profond et passionné, étoit néanmoins souvent prêt à renoncer à l'objet de sa tendresse, parce qu'une longue habitude de la peine lui faisoit croire qu'il ne pouvoit y avoir que du remords et de la souffrance dans les affections trop vives du cœur.

Lord Nelvil et Corinne, dans leur course à Tivoli, passèrent devant les ruines du palais d'Adrien et du jardin immense qui l'entouroit. Ce prince avoit réuni dans son jardin les

productions les plus rares, les chefs-d'œuvre les plus admirables des pays conquis par les Romains. On y voit encore aujourd'hui quelques pierres éparses qui s'appellent l'*Égypte*, l'*Inde* et l'*Asie*. Plus loin étoit la retraite où Zénobie, reine de Palmyre, a terminé ses jours. Elle n'a pas soutenu, dans l'adversité, la grandeur de sa destinée; elle n'a su, ni, comme un homme, mourir pour la gloire, ni, comme une femme, mourir plutôt que de trahir son ami.

Enfin, ils découvrirent Tivoli, qui fut la demeure de tant d'hommes célèbres, de Brutus, d'Auguste, de Mécène, de Catulle, mais surtout la demeure d'Horace; car ce sont ses vers qui ont illustré ce séjour. La maison de Corinne étoit bâtie au-dessus de la cascade bruyante du Téverone : au haut de la montagne, en face de son jardin, étoit le temple de la Sibylle. C'est une belle idée qu'avoient les anciens de placer les temples au sommet des lieux élevés. Ils dominoient sur la campagne, comme les idées religieuses sur toute autre pensée. Ils inspiroient plus d'enthousiasme pour la nature, en annonçant la Divinité dont elle émane, et l'éternelle reconnoissance des générations successives envers elle. Le paysage, de quelque point de vue qu'on le

considérât, faisoit tableau avec le temple, qui étoit là comme le centre ou l'ornement de tout. Les ruines répandent un singulier charme sur la campagne d'Italie. Elles ne rappellent pas, comme les edifices modernes, le travail et la présence de l'homme : elles se confondent avec les arbres, avec la nature; elles semblent en harmonie avec le torrent solitaire, image du temps qui les a faites ce qu'elles sont. Les plus belles contrées du monde, quand elles ne retracent aucun souvenir, quand elles ne portent l'empreinte d'aucun événement remarquable, sont dépourvues d'intérêt, en comparaison des pays historiques. Quel lieu pouvoit mieux convenir à l'habitation de Corinne, en Italie, que le séjour consacré à la Sibylle, à la mémoire d'une femme animée par une inspiration divine! La maison de Corinne étoit ravissante : elle étoit ornée avec l'élégance du goût moderne; et cependant le charme d'une imagination qui se plaît dans les beautés antiques, s'y faisoit sentir. L'on y remarquoit une rare intelligence du bonheur, dans le sens le plus élevé de ce mot, c'est-à-dire, en le faisant consister dans tout ce qui ennoblit l'ame, excite la pensée et vivifie le talent.

En se promenant avec Corinne, Oswald

s'aperçut que le souffle du vent avoit un son harmonieux, et répandoit dans l'air des accords qui sembloient venir du balancement des fleurs, de l'agitation des arbres, et prêter une voix à la nature. Corinne lui dit que c'étoient des harpes éoliennes que le vent faisoit résonner, et qu'elle avoit placées dans quelques grottes du jardin, pour remplir l'atmosphère de sons, aussi-bien que de parfums. Dans cette demeure délicieuse, Oswald étoit inspiré par le sentiment le plus pur. Écoutez, dit-il à Corinne; jusqu'à ce jour j'éprouvois du remords, en étant heureux près de vous: mais à présent, je me dis que c'est mon père qui vous a envoyée vers moi, pour que je ne souffre plus sur cette terre. C'est lui que j'avois offensé; et c'est lui cependant dont les prières dans le ciel ont obtenu ma grâce. Corinne, s'écria-t-il en se jetant à ses genoux, je suis pardonné; je le sens à ce calme innocent et doux qui règne dans mon ame. Tu peux, sans crainte, t'unir à mon sort; il n'aura plus rien de fatal. — Eh bien! dit Corinne, jouissons encore quelque temps de cette paix du cœur qui nous est accordée. Ne touchons pas à la destinée; elle fait tant de peur, quand on veut s'en mêler, quand on tâche d'obtenir plus

qu'elle ne donne! Ah, mon ami! ne changeons rien, puisque nous sommes heureux. —

Lord Nelvil fut blessé à cette réponse de Corinne. Il pensoit qu'elle devoit comprendre qu'il étoit prêt à lui tout dire, à lui tout promettre, si, dans ce moment, elle lui confioit son histoire; et cette manière de l'éviter encore, l'offensa en l'affligeant; il n'aperçut pas qu'un sentiment de délicatesse empêchoit Corinne de profiter de l'émotion d'Oswald pour le lier par un serment. Peut-être, d'ailleurs, est-il dans la nature d'un amour profond et vrai de redouter un moment solennel, quelque desiré qu'il soit, et de ne changer qu'en tremblant l'espérance contre le bonheur même. Oswald, loin d'en juger ainsi, se persuada que Corinne, tout en l'aimant, desiroit de conserver son indépendance, et qu'elle éloignoit attentivement tout ce qui pouvoit amener une union indissoluble. Cette pensée lui fit éprouver une irritation douloureuse; et, prenant aussitôt un air froid et contenu, il suivit Corinne dans sa galerie de tableaux, sans prononcer un seul mot. Elle devina bien vite l'impression qu'elle avoit produite sur lui. Mais, connoissant sa fierté, elle n'osa pas lui dire ce qu'elle avoit remarqué : toutefois,

en lui montrant ses tableaux, en lui parlant sur des idées générales, elle avoit une espérance vague de l'adoucir, qui donnoit à sa voix un charme plus touchant, alors même qu'elle ne prononçoit que des paroles indifférentes.

Sa galerie étoit composée de tableaux d'histoire, de tableaux sur des sujets poétiques et religieux, et de paysages. Il n'y en avoit point qui fussent composés d'un très-grand nombre de figures. Ce genre présente sans doute de grandes difficultés; mais il donne moins de plaisir. Les beautés qu'on y trouve, sont trop confuses ou trop détaillées. L'unité d'intérêt, ce principe de vie dans les arts, comme dans tout, y est nécessairement morcelée. Le premier des tableaux historiques représentoit Brutus dans une méditation profonde, assis au pied de la statue de Rome. Dans le fond, des esclaves portent ses deux fils sans vie, qu'il a lui-même condamnés à mort; et de l'autre côté du tableau la mère et les sœurs s'abandonnent au désespoir : les femmes sont heureusement dispensées du courage qui fait sacrifier les affections du cœur. La statue de Rome, placée près de Brutus, est une belle idée : c'est elle qui dit tout. Cependant comment pourroit-on savoir, sans une explication,

que c'est Brutus l'ancien, qui vient d'envoyer ses fils au supplice? et néanmoins il est impossible de caractériser cet événement plus qu'il ne l'est dans ce tableau. L'on aperçoit dans l'éloignement Rome simple encore, sans édifices, sans ornements, mais bien grande comme patrie, puisqu'elle inspire un tel sacrifice. — Sans doute, dit Corinne à lord Nelvil, quand je vous ai nommé Brutus, toute votre ame s'est attachée à ce tableau; mais vous auriez pu le voir, sans en deviner le sujet. Et cette incertitude, qui existe presque toujours dans les tableaux historiques, ne mêle-t-elle pas le tourment d'une énigme aux jouissances des beaux-arts, qui doivent être si faciles et si claires?

J'ai choisi ce sujet, parce qu'il rappelle la plus terrible action que l'amour de la patrie ait inspirée. Le pendant de ce tableau, c'est Marius épargné par le Cimbre, qui ne peut se résoudre à tuer ce grand homme: la figure de Marius est imposante; le costume du Cimbre, l'expression de sa physionomie, sont très-pittoresques. C'est la deuxième époque de Rome, lorsque les lois n'existoient plus, mais quand le génie exerçoit encore un grand empire sur les circonstances. Vient ensuite celle où les talents et la gloire n'attiroient que le malheur

et l'insulte. Le troisième tableau que voici, représente Bélisaire portant sur ses épaules son jeune guide, mort en demandant l'aumône pour lui. Bélisaire, aveugle et mendiant, est ainsi récompensé par son maître; et, dans l'univers qu'il a conquis, il n'a plus d'autre emploi que de porter dans la tombe les tristes restes du pauvre enfant qui seul ne l'avoit point abandonné. Cette figure de Bélisaire est admirable; et depuis les peintres anciens, on n'en a guère fait d'aussi belles. L'imagination du peintre, comme celle d'un poëte, a réuni tous les genres de malheur; et peut-être même y en a-t-il trop pour la pitié: mais qui nous dit que c'est Bélisaire? Ne faut-il pas être fidèle à l'histoire pour la rappeler; et quand on y est fidèle, est-elle assez pittoresque? Après ces tableaux, qui représentent dans Brutus les vertus qui ressemblent au crime; dans Marius, la gloire, cause des malheurs; dans Bélisaire, les services payés par les persécutions les plus noires; enfin toutes les misères de la destinée humaine, que les événements de l'histoire racontent chacun à sa manière, j'ai placé deux tableaux de l'ancienne école, qui soulagent un peu l'ame oppressée, en rappelant la religion qui a consolé l'univers asservi et déchiré, la religion qui

donnoit une vie au fond du cœur, quand tout au dehors n'étoit qu'oppression et silence. Le premier est de l'Albane : il a peint le Christ enfant, endormi sur la croix. Voyez quelle douceur, quel calme dans ce visage! quelles idées pures il rappelle! comme il fait sentir que l'amour divin n'a rien à craindre de la douleur ni de la mort! Le Titien est l'auteur du second tableau ; c'est Jésus-Christ succombant sous le fardeau de la croix. Sa mère vient au-devant de lui ; elle se jette à genoux, en l'apercevant. Admirable respect d'une mère pour les malheurs et les vertus célestes de son fils! Quel regard que celui du Christ! quelle divine résignation, et cependant quelle souffrance, et quelle sympathie, par cette souffrance, avec le cœur de l'homme! Voilà sans doute le plus beau de mes tableaux : c'est celui vers lequel je reporte sans cesse mes regards, sans pouvoir jamais épuiser l'émotion qu'il me cause. Viennent ensuite, continua Corinne, les tableaux dramatiques tirés de quatre grands poètes. Jugez avec moi, Mylord, de l'effet qu'ils produisent. Le premier représente Énée dans les Champs-Élysées, lorsqu'il veut s'approcher de Didon. L'ombre indignée s'éloigne, et s'applaudit de ne plus porter dans son sein le cœur qui battroit encore d'a-

mour à l'aspect du coupable. La couleur vaporeuse des ombres, et la pâle nature qui les environne, font contraste avec l'air de vie d'Énée et de la Sibylle qui le conduit. Mais c'est un jeu de l'artiste que ce genre d'effet; et la description du poète est nécessairement bien supérieure à ce que l'on peut en peindre. J'en dirai autant du tableau que voici : Clorinde mourante et Tancrède. Le plus grand attendrissement qu'il puisse causer, c'est de rappeler les beaux vers du Tasse, lorsque Clorinde pardonne à son ennemi qui l'adore, et qui vient de lui percer le sein. C'est nécessairement subordonner la peinture à la poésie, que de la consacrer à des sujets traités par les grands poètes: car il reste de leurs paroles une impression qui efface tout; et presque toujours les situations qu'ils ont choisies tirent leur plus grande force du développement des passions et de leur éloquence, tandis que la plupart des effets pittoresques naissent d'une beauté calme, d'une expression simple, d'une attitude noble, d'un moment de repos enfin, digne d'être indéfiniment prolongé, sans que le regard s'en lasse jamais.

Votre terrible Shakspeare, Mylord, continua Corinne, a fourni le sujet du troisième tableau dramatique. C'est Macbeth, l'invincible Mac-

beth, qui, prêt à combattre Macduff, dont il a fait périr la femme et les enfants, apprend que l'oracle des sorcières s'est accompli, que la forêt de Birman paroît s'avancer vers Dunsinane, et qu'il se bat avec un homme né depuis la mort de sa mère. Macbeth est vaincu par le sort, mais non par son adversaire. Il tient le glaive d'une main désespérée : il sait qu'il va mourir ; mais il veut essayer si la force humaine ne pourroit pas triompher du destin. Certainement il y a dans cette tête une belle expression de désordre et de fureur, de trouble et d'énergie : mais à combien de beautés du poète cependant ne faut-il pas renoncer ! Peut-on peindre Macbeth précipité dans le crime par les prestiges de l'ambition, qui s'offrent à lui sous la forme de la sorcellerie ? Comment exprimer la terreur qu'il éprouve ? cette terreur qui se concilie cependant avec une bravoure intrépide. Peut-on caractériser le genre de superstition qui l'opprime, cette croyance sans dignité, cette fatalité de l'enfer qui pèse sur lui, son mépris de la vie, son horreur de la mort ? Sans doute la physionomie de l'homme est le plus grand des mystères ; mais cette physionomie, fixée dans un tableau, ne peut guère exprimer que les profondeurs d'un sentiment unique. Les contrastes, les

luttes, les événements enfin, appartiennent à l'art dramatique. La peinture peut difficilement rendre ce qui est successif : le temps ni le mouvement n'existent pas pour elle.

La Phèdre de Racine a fourni le sujet du quatrième tableau, dit Corinne en le montrant à lord Nelvil. Hippolyte, dans toute la beauté de la jeunesse et de l'innocence, repousse les accusations perfides de sa bellemère ; le héros Thésée protége encore son épouse coupable, qu'il entoure de son bras vainqueur. Phèdre porte sur son visage un trouble qui glace d'effroi ; et sa nourrice, sans remords, l'encourage dans son crime. Hippolyte, dans ce tableau, est peut-être plus beau que dans Racine même ; il y ressemble davantage au Méléagre antique, parce que nul amour pour Aricie ne dérange l'impression de sa noble et sauvage vertu : mais est-il possible de supposer que Phèdre, en présence d'Hippolyte, pût soutenir son mensonge, qu'elle le vît innocent et persécuté, et ne tombât point à ses pieds? Une femme offensée peut outrager ce qu'elle aime, en son absence ; mais quand elle le voit, il n'y a plus dans son cœur que de l'amour. Le poète n'a jamais mis en scène Hippolyte avec Phèdre, depuis que Phèdre l'a calomnié : le peintre devoit les réunir pour

rassembler, comme il l'a fait, toutes les beautés des contrastes; mais n'est-ce pas une preuve qu'il y a toujours une telle différence entre les sujets poétiques et les sujets pittoresques, qu'il vaut mieux que les poètes fassent des vers d'après les tableaux, que les peintres des tableaux d'après les poètes? L'imagination doit toujours précéder la pensée; l'histoire de l'esprit humain nous le prouve.

Pendant que Corinne expliquoit ainsi ses tableaux à lord Nelvil, elle s'étoit arrêtée plusieurs fois, espérant qu'il lui parleroit; mais son ame blessée ne se trahissoit par aucun mot : seulement, chaque fois qu'elle exprimoit une idée sensible, il soupiroit et détournoit la tête, afin qu'elle ne vît pas combien, dans sa disposition actuelle, il étoit facilement ému. Corinne, oppressée par ce silence, s'assit en couvrant son visage de ses mains : lord Nelvil se promena quelque temps avec vivacité dans la chambre, puis il s'approcha de Corinne, et fut au moment de se plaindre, et de se livrer à ce qu'il éprouvoit; mais un mouvement de fierté tout-à-fait invincible dans son caractère réprima son attendrissement, et il retourna vers les tableaux, comme s'il attendoit que Corinne achevât de les lui montrer : elle espéroit beaucoup de l'effet du

dernier de tous; et, faisant effort à son tour pour paroître calme, elle se leva, et dit : — Mylord, il me reste encore trois paysages à vous faire voir; deux font allusion à quelques idées intéressantes : je n'aime pas beaucoup les scènes champêtres, qui sont fades en peinture comme des idylles, quand elles ne font aucune allusion à la fable ou à l'histoire. Ce qui vaut le mieux, ce me semble, en ce genre, c'est la manière de Salvator Rosa, qui représente, comme vous le voyez dans ce tableau, un rocher, des torrents et des arbres, sans un seul être vivant, sans que seulement le vol d'un oiseau rappelle l'idée de la vie. L'absence de l'homme au milieu de la nature excite des réflexions profondes. Que seroit cette terre ainsi délaissée? œuvre sans but, et cependant œuvre encore si belle, dont la mystérieuse impression ne s'adresseroit qu'à la Divinité!

Enfin, voici les deux tableaux où, selon moi, l'histoire et la poésie sont heureusement unies au paysage (21). L'un représente le moment où Cincinnatus est invité par les consuls à quitter sa charrue pour commander les armées romaines. C'est tout le luxe du Midi que vous verrez dans ce paysage, son abondante végétation, son ciel brûlant, cet air riant de toute la nature, qui se retrouve dans

la physionomie même des plantes : et cet autre tableau qui fait contraste avec celui-ci, c'est le fils de Caïrbar endormi sur la tombe de son père. Il attend depuis trois jours et trois nuits le barde qui doit rendre les honneurs à la mémoire des morts. Ce barde est aperçu dans le lointain, descendant de la montagne; l'ombre du père plane sur les nuages; la campagne est couverte de frimas; les arbres, quoique dépouillés, sont agités par les vents, et leurs branches mortes et leurs feuilles desséchées suivent encore la direction de l'orage. —

Oswald jusqu'alors avoit conservé du ressentiment contre ce qui s'étoit passé dans le jardin : mais, à l'aspect de ce tableau, le tombeau de son père et les montagnes d'Écosse se retracèrent à sa pensée, et ses yeux se remplirent de larmes. Corinne prit sa harpe, et devant ce tableau, elle se mit à chanter les romances écossaises dont les simples notes semblent accompagner le bruit du vent qui gémit dans les vallées. Elle chanta les adieux d'un guerrier, en quittant sa patrie et sa maîtresse; et ce mot jamais (*no more*), un des plus harmonieux et des plus sensibles de la langue anglaise, Corinne le prononçoit avec l'expression la plus tou-

chante. Oswald ne résista point à l'émotion qui l'oppressoit; et l'un et l'autre s'abandonnèrent sans contrainte à leurs larmes. — Ah! s'écria lord Nelvil, cette patrie, qui est la mienne, ne dit-elle rien à ton cœur? Me suivrois-tu dans ces retraites peuplées par mes souvenirs? Serois-tu la digne compagne de ma vie, comme tu en es le charme et l'enchantement? — Je le crois, répondit Corinne, je le crois, puisque je vous aime. — Au nom de l'amour et de la pitié, ne me cachez plus rien, dit Oswald. — Vous le voulez, interrompit Corinne; j'y souscris. Ma promesse est donnée; je n'y mets qu'une condition, c'est que vous ne me demanderez pas de l'accomplir avant l'époque prochaine de nos solennités religieuses. Au moment où je vais décider de mon sort, l'appui du ciel ne m'est-il pas plus que jamais nécessaire? — Va, s'écria lord Nelvil, si ce sort dépend de moi, Corinne, il n'est plus douteux. —Vous le croyez, reprit-elle, je n'ai pas la même confiance; mais enfin, je vous en conjure, ayez pour ma foiblesse la condescendance que je desire. — Oswald soupira sans accorder ni refuser le délai demandé. — Partons maintenant, dit Corinne, et retournons à la ville. Comment vous rien taire dans cette so-

litude! et si ce que j'ai à vous dire devoit vous détacher de moi, faudroit-il que sitôt... Partons; Oswald, vous reviendrez ici; quoi qu'il arrive, mes cendres y reposeront. — Oswald, attendri, troublé, obéit à Corinne. Il revint avec elle, et pendant la route ils ne se parlèrent presque pas. De temps en temps ils se regardoient avec une affection qui disoit tout; mais néanmoins un sentiment de mélancolie régnoit au fond de leur ame quand ils arrivèrent au milieu de Rome.

LIVRE IX.

LA FÊTE POPULAIRE ET LA MUSIQUE.

CHAPITRE Ier.

C'étoit le jour de la fête la plus bruyante de l'année, à la fin du carnaval, lorsqu'il prend au peuple romain comme une fièvre de joie, comme une fureur d'amusement, dont on ne trouve point d'exemple ailleurs. Toute la ville se déguise : à peine reste-t-il aux fenêtres des spectateurs sans masque, pour regarder ceux qui en ont; et cette gaîté commence tel jour à point nommé, sans que les événements publics ou particuliers de l'année empêchent presque jamais personne de se divertir à cette époque.

C'est là qu'on peut juger de toute l'imagination des gens du peuple. L'italien est plein de charmes, même dans leur bouche. Alfieri disoit qu'il alloit à Florence, sur le marché public, pour apprendre le bon italien. Rome

a le même avantage; et ces deux villes sont peut-être les seules du monde où le peuple parle si bien, que l'amusement de l'esprit peut se rencontrer à tous les coins des rues.

Le genre de gaîte qui brille dans les auteurs des arlequinades et de l'opéra-bouffe, se trouve très-communément même parmi les hommes sans éducation. Dans ces jours de carnaval, où l'exagération et la caricature sont admises, il se passe entre les masques les scènes les plus comiques.

Souvent une gravité grotesque contraste avec la vivacité des Italiens; et l'on diroit que leurs vêtements bizarres leur inspirent une dignité qui ne leur est pas naturelle. D'autres fois ils font voir une connoissance si singulière de la mythologie, dans les déguisements qu'ils arrangent, qu'on croiroit les anciennes fables encore populaires à Rome. Plus souvent ils se moquent des divers états de la société, avec une plaisanterie pleine de force et d'originalité. La nation paroît mille fois plus distinguée dans ses jeux que dans son histoire. La langue italienne se prête à toutes les nuances de la gaîté, avec une facilité qui ne demande qu'une légère inflexion de voix, une terminaison un peu différente, pour accroître ou diminuer, ennoblir ou travestir le sens des

paroles. Elle a surtout de la grâce dans la bouche des enfants. L'innocence de cet âge et la malice naturelle de la langue font un contraste très-piquant (22). Enfin on pourroit dire que c'est une langue qui va d'elle-même, qui exprime sans qu'on s'en mêle, et paroît presque toujours avoir plus d'esprit que celui qui la parle.

Il n'y a ni luxe ni bon goût dans la fête du carnaval; une sorte de pétulance universelle la fait ressembler aux bacchanales de l'imagination, mais de l'imagination seulement : car les Romains sont en général très-sobres, et même assez sérieux, les derniers jours du carnaval exceptés. On fait en tout genre des découvertes subites dans le caractère des Italiens, et c'est ce qui contribue à leur donner la réputation d'hommes rusés. Il y a sans doute une grande habitude de feindre dans ce pays, qui a supporté tant de jougs différents; mais ce n'est pas à la dissimulation qu'il faut toujours attribuer le passage rapide d'une manière d'être à l'autre. Une imagination inflammable en est souvent la cause. Les peuples qui ne sont que raisonnables ou spirituels peuvent aisément s'expliquer et se prévoir; mais tout ce qui tient à l'imagination est inattendu. Elle saute les intermédiaires; un

rien peut la blesser, et quelquefois elle est indifférente à ce qui devroit le plus l'émouvoir. Enfin, c'est en elle-même que tout se passe; et l'on ne peut calculer ses impressions d'après ce qui les cause.

On ne comprend pas du tout, par exemple, d'où vient l'amusement que les grands seigneurs romains trouvent à se promener en voiture, d'un bout du *corso* à l'autre, des heures entières, soit pendant les jours du carnaval, soit les autres jours de l'année. Rien ne les dérange de cette habitude. Il y a aussi, parmi les masques, des hommes qui se promènent le plus ennuyeusement du monde, dans le costume le plus ridicule, et qui, tristes arlequins et taciturnes polichinelles, ne disent pas une parole pendant toute la soirée, mais ont, pour ainsi dire, leur conscience de carnaval satisfaite, quand ils n'ont rien négligé pour se divertir.

On trouve à Rome un genre de masques qui n'existe point ailleurs. Ce sont les masques pris d'après les figures des statues antiques, et qui de loin imitent une parfaite beauté : souvent les femmes perdent beaucoup en les quittant. Mais cependant cette immobile imitation de la vie, ces visages de cire ambulants, quelque jolis qu'ils soient, font une sorte de

peur. Les grands seigneurs montrent un assez grand luxe de voitures les derniers jours du carnaval; mais le plaisir de cette fête, c'est la foule et la confusion : c'est comme un souvenir des Saturnales; toutes les classes de Rome sont mêlées ensemble : les plus graves magistrats se promènent assidument, et presque officiellement, dans leur carrosse, au milieu des masques; toutes les fenêtres sont décorées; toute la ville est dans les rues : c'est véritablement une fête populaire. Le plaisir du peuple ne consiste ni dans les spectacles, ni dans les festins qu'on lui donne, ni dans la magnificence dont il est témoin. Il ne fait aucun excès de vin ni de nourriture; il s'amuse seulement d'être mis en liberté, et de se trouver au milieu des grands seigneurs, qui se divertissent à leur tour de se trouver au milieu du peuple. C'est surtout le raffinement et la délicatesse des plaisirs qui mettent une barrière entre les différentes classes; c'est aussi la recherche du goût et la perfection de l'éducation. Mais, en Italie, les rangs en ce genre ne sont pas marqués d'une manière très-sensible : et le pays est plus distingué par le talent naturel et l'imagination de tous, que par la culture d'esprit des premières classes. Il y a donc, pendant le carnaval, un mélange

complet de rangs, de manieres et d'esprits; et la foule, et les cris, et les bons mots, et les dragées dont on inonde indistinctement les voitures qui passent, confondent tous les êtres mortels ensemble, remettent la nation pêle-mêle, comme s'il n'y avoit plus d'ordre social.

Corinne et lord Nelvil, tous les deux rêveurs et pensifs, arrivèrent au milieu de ce tumulte. Ils en furent d'abord étourdis; car rien ne paroît plus singulier que cette activité des plaisirs bruyants, quand l'ame est tout entière recueillie en elle même. Ils s'arrêtèrent à la place du Peuple, pour monter sur l'amphithéâtre près de l'obélisque, d'où l'on voit la course des chevaux. Au moment où ils descendirent de leur calèche, le comte d'Erfeuil les aperçut, et prit à part Oswald, pour lui parler.

— Ce n'est pas bien, lui dit-il, de vous montrer ainsi publiquement, arrivant seul de la campagne avec Corinne : vous la compromettrez; et qu'en ferez-vous après? — Je ne crois pas, répondit lord Nelvil, que je compromette Corinne, en montrant l'attachement qu'elle m'inspire; mais si cela étoit vrai, je serois trop heureux que le dévouement de ma vie.... — Ah! pour heureux, interrompit le

comte d'Erfeuil, je n'en crois rien; on n'est heureux que par ce qui est convenable. La société a, quoi qu'on fasse, beaucoup d'empire sur le bonheur; et ce qu'elle n'approuve pas, il ne faut jamais le faire. — On vivroit donc toujours pour ce que la société dira de nous, reprit Oswald; et ce qu'on pense et ce qu'on sent ne serviroit jamais de guide! S'il en étoit ainsi, si l'on devoit s'imiter constamment les uns les autres, à quoi bon une ame et un esprit pour chacun? la Providence auroit pu s'épargner ce luxe. — C'est très-bien dit, reprit le comte d'Erfeuil, très-philosophiquement pensé : mais avec ces maximes-là l'on se perd; et quand l'amour est passé, le blâme de l'opinion reste. Moi qui vous parois léger, je ne ferai jamais rien qui puisse m'attirer la désapprobation du monde. On peut se permettre de petites libertés, d'aimables plaisanteries, qui annoncent de l'indépendance dans la manière de voir, pourvu qu'il n'y en ait pas dans la manière d'agir; car, quand cela touche au sérieux.... — Mais le sérieux, répondit lord Nelvil, c'est l'amour et le bonheur. — Non, non, interrompit le comte d'Erfeuil, ce n'est pas cela que je veux dire; ce sont de certaines convenances établies qu'il

ne faut pas braver, sous peine de passer pour un homme bizarre, pour un homme.... enfin, vous m'entendez, pour un homme qui n'est pas comme les autres. — Lord Nelvil sourit; et sans humeur, comme sans peine, il plaisanta le comte d'Erfeuil sur sa frivole sévérité: il sentit avec joie que, pour la première fois, sur un sujet qui lui causoit tant d'émotion, le comte d'Erfeuil n'avoit pas eu la moindre influence sur lui. Corinne, de loin, avoit deviné tout ce qui se passoit: mais le sourire de lord Nelvil remit le calme dans son cœur; et cette conversation du comte d'Erfeuil, loin de troubler Oswald, ni son amie, leur inspira des dispositions plus analogues à la fête.

La course des chevaux se préparoit. Lord Nelvil s'attendoit à voir une course semblable à celles d'Angleterre; mais il fut étonné d'apprendre que de petits chevaux barbes devoient courir tout seuls, sans cavaliers, les uns contre les autres. Ce spectacle attire singulièrement l'attention des Romains. Au moment où il va commencer, toute la foule se range des deux côtés de la rue. La place du Peuple, qui étoit couverte de monde, est vide en un moment. Chacun monte sur les amphithéâtres qui entourent les obélisques; et des multi-

tudes innombrables de têtes et d'yeux noirs sont tournées vers la barrière d'où les chevaux doivent s'élancer.

Ils arrivent sans bride et sans selle, seulement le dos couvert d'une étoffe brillante, et conduits par des palefreniers très-bien vêtus, qui mettent à leurs succès un intérêt passionné. On place les chevaux derrière la barrière; et leur ardeur pour la franchir est excessive. A chaque instant on les retient: ils se cabrent, ils hennissent, ils trépignent, comme s'ils étoient impatients d'une gloire qu'ils vont obtenir à eux seuls, sans que l'homme les dirige. Cette impatience des chevaux, ces cris des palefreniers, font, du moment où la barrière tombe, un vrai coup de théâtre. Les chevaux partent, les palefreniers crient *place, place*, avec un transport inexprimable. Ils accompagnent leurs chevaux du geste et de la voix, aussi long-temps qu'ils peuvent les apercevoir. Les chevaux sont jaloux l'un de l'autre comme des hommes. Le pavé étincelle sous leurs pas, leur crinière vole, et leur desir de gagner le prix, ainsi abandonnés à eux-mêmes, est tel, qu'il en est qui, en arrivant, sont morts de la rapidité de leur course. On s'étonne de voir ces chevaux libres ainsi animés par des passions personnelles; cela fait

peur, comme si c'étoit de la pensée sous cette forme d'animal. La foule rompt ses rangs quand les chevaux sont passés, et les suit en tumulte. Ils arrivent au palais de Venise, où est le but; et il faut entendre les exclamations des palefreniers dont les chevaux sont vainqueurs! Celui qui avoit gagné le premier prix se jeta à genoux devant son cheval, et le remercia, et le recommanda à saint Antoine, patron des animaux, avec un enthousiasme aussi sérieux en lui, que comique pour les spectateurs (23).

C'est à la fin du jour, ordinairement, que les courses finissent. Alors commence un autre genre d'amusement beaucoup moins pittoresque, mais aussi très-bruyant. Les fenêtres sont illuminées. Les gardes abandonnent leur poste, pour se mêler eux-mêmes à la joie générale. Chacun prend alors un petit flambeau appelé *moccolo;* et l'on cherche mutuellement à se l'éteindre, en répétant le mot *ammazzare* (tuer), avec une vivacité redoutable. (CHE LA BELLA PRINCIPESSA SIA AMMAZZATA! CHE IL SIGNORE ABBATE SIA AMMAZZATO!) *Que la belle princesse soit tuée! que le seigneur abbé soit tué!* crie-t-on d'un bout de la rue à l'autre (24). La foule rassurée, parce qu'à cette heure on interdit les chevaux et les voi-

tures, se précipite de tous les côtés; enfin, il n'y a plus d'autre plaisir que le tumulte et l'étourdissement. Cependant la nuit s'avance; le bruit cesse par degrés : le plus profond silence lui succède; et il ne reste plus de cette soirée que l'idée d'un songe confus, qui, changeant l'existence de chacun en un rêve, a fait oublier pour un moment, au peuple ses travaux, aux savants leurs études, aux grands seigneurs leur oisiveté.

CHAPITRE II.

Oswald, depuis son malheur, ne s'étoit pas encore senti le courage d'écouter la musique. Il redoutoit ces accords ravissants qui plaisent à la mélancolie, mais font un véritable mal, quand des chagrins réels nous oppressent. La musique réveille les souvenirs que l'on s'efforçoit d'apaiser. Lorsque Corinne chantoit, Oswald écoutoit les paroles qu'elle prononçoit; il contemploit l'expression de son visage; c'étoit d'elle uniquement qu'il étoit occupé : mais si dans les rues, le soir, plusieurs voix se réunissoient, comme cela arrive souvent en

Italie, pour chanter les beaux airs des grand. maîtres, il essayoit d'abord de rester pour les entendre; puis il s'éloignoit, parce qu'une émotion si vive et si vague en même temps renouveloit toutes ses peines. Cependant on devoit donner à Rome, dans la salle du spectacle, un superbe concert, où les premiers chanteurs étoient réunis : Corinne engagea lord Nelvil à y venir avec elle; et il y consentit, espérant que la présence de celle qu'il aimoit répandroit de la douceur sur tout ce qu'il pourroit éprouver.

En entrant dans sa loge, Corinne fut d'abord reconnue; et le souvenir du Capitole ajoutant à l'intérêt qu'elle inspiroit ordinairement, la salle retentit d'applaudissements. De toutes parts on cria *vive Corinne!* et les musiciens eux-mêmes, électrisés par ce mouvement général, se mirent à jouer des fanfares de victoire : car le triomphe, quel qu'il soit, rappelle toujours aux hommes la guerre et les combats. Corinne fut vivement émue de ces témoignages universels d'admiration et de bienveillance. La musique, les applaudissements, les *bravo*, et cette impression indéfinissable que produit toujours une grande multitude d'hommes, quand ils expriment un même sentiment, lui causèrent un attendris-

sement profond, qu'elle cherchoit à contenir: mais ses yeux se remplirent de larmes, et les battements de son cœur soulevoient sa robe sur son sein. Oswald en ressentit de la jalousie; et s'approchant d'elle, il lui dit à demi-voix : — Il ne faut pas, Madame, vous arracher à de tels succès; ils valent l'amour, puisqu'ils font ainsi palpiter votre cœur. — Et en achevant ces mots, il alla se placer à l'extrémité de la loge de Corinne, sans attendre sa réponse. Elle fut cruellement troublée de ce qu'il venoit de lui dire, et dans l'instant il lui ravit tout le plaisir qu'elle avoit trouvé dans ces succès, dont elle aimoit qu'il fût témoin.

Le concert commença : qui n'a pas entendu le chant italien ne peut avoir l'idée de la musique. Les voix, en Italie, ont cette mollesse et cette douceur qui rappelle et le parfum des fleurs et la pureté du ciel. La nature a destiné cette musique pour ce climat : l'une est comme un reflet de l'autre. Le monde est l'œuvre d'une seule pensée, qui s'exprime sous mille formes différentes. Les Italiens, depuis des siècles, aiment la musique avec transport. Le Dante, dans le poème du Purgatoire, rencontre un des meilleurs chanteurs de son temps : il lui demande un de ses airs déli-

cieux ; et les ames ravies s'oublient en l'écoutant, jusqu'à ce que leur gardien les rappelle. Les chrétiens, comme les païens, ont étendu l'empire de la musique après la mort. De tous les beaux-arts, c'est celui qui agit le plus immédiatement sur l'ame. Les autres la dirigent vers telle ou telle idée; celui-là seul s'adresse à la source intime de l'existence, et change en entier la disposition intérieure. Ce qu'on a dit de la grâce divine, qui tout-à-coup transforme les cœurs, peut, humainement parlant, s'appliquer à la puissance de la mélodie ; et parmi les pressentiments de la vie à venir, ceux qui naissent de la musique ne sont point à dédaigner.

La gaîté même que la musique *bouffe* sait si bien exciter, n'est point une gaîté vulgaire qui ne dise rien à l'imagination. Au fond de la joie qu'elle donne, il y a des sensations poétiques, une rêverie agréable, que les plaisanteries parlées ne sauroient jamais inspirer. La musique est un plaisir si passager, on le sent tellement s'échapper à mesure qu'on l'éprouve, qu'une impression mélancolique se mêle à la gaîté qu'elle cause; mais aussi, quand elle exprime la douleur, elle fait encore naître un sentiment doux. Le cœur bat plus vite en l'écoutant : la satisfaction que

cause la régularité de la mesure, en rappelant la brièveté du temps, donne le besoin d'en jouir. Il n'y a plus de vide, il n'y a plus de silence autour de vous; la vie est remplie, le sang coule rapidement; vous sentez en vous-même le mouvement que donne une existence active, et vous n'avez point à craindre, au-dehors de vous, les obstacles qu'elle rencontre.

La musique double l'idée que nous avons des facultés de notre ame; quand on l'entend, on se sent capable des plus nobles efforts. C'est par elle qu'on marche à la mort avec enthousiasme; elle a cette heureuse impuissance de n'exprimer aucun sentiment bas, aucun artifice, aucun mensonge. Le malheur même, dans le langage de la musique, est sans amertume, sans déchirement, sans irritation. La musique soulève doucement le poids qu'on a presque toujours sur le cœur, quand on est capable d'affections sérieuses et profondes; ce poids qui se confond quelquefois avec le sentiment même de l'existence, tant la douleur qu'il cause est habituelle : il semble qu'en écoutant des sons purs et délicieux on est prêt à saisir le secret du Créateur, à pénétrer le mystère de la vie. Aucune parole ne peut exprimer cette impression; car les paroles se traînent après les impressions primitives,

comme les traducteurs en prose sur les pas des poëtes. Il n'y a que le regard qui puisse en donner quelque idée; le regard de ce qu'on aima, long-temps attaché sur vous, et pénétrant par degrés tellement dans votre cœur, qu'il faut à la fin baisser les yeux pour se dérober à un bonheur si grand : ainsi le rayon d'une autre vie consumeroit l'être mortel qui voudroit le considérer fixement.

La justesse admirable de deux voix parfaitement d'accord produit, dans les duo des grands maîtres d'Italie, un attendrissement délicieux, mais qui ne pourroit se prolonger sans une sorte de douleur : c'est un bien-être trop grand pour la nature humaine; et l'ame vibre alors comme un instrument à l'unisson, que briseroit une harmonie trop parfaite. Oswald étoit resté obstinément loin de Corinne, pendant la première partie du concert; mais lorsque le duo commença, presque à demi-voix, accompagné par les instruments à vent qui faisoient entendre doucement des sons plus purs encore que la voix même, Corinne couvrit son visage de son mouchoir, et son émotion l'absorboit tout entière : elle pleuroit sans souffrir; elle aimoit sans rien craindre. Sans doute l'image d'Oswald étoit présente à son cœur; mais l'enthousiasme le plus noble

se mêloit à cette image, et des pensées confuses erroient en foule dans son ame : il eût fallu borner ses pensées pour les rendre distinctes. On dit qu'un prophète, en une minute, parcourut sept régions différentes des cieux. Celui qui conçut ainsi tout ce qu'un instant peut renfermer, avoit sûrement entendu les accords d'une belle musique à côté de l'objet qu'il aimoit. Oswald en sentit la puissance; son ressentiment s'apaisa par degrés. L'attendrissement de Corinne expliqua tout, justifia tout; il se rapprocha doucement, et Corinne l'entendit respirer auprès d'elle, dans le moment le plus enchanteur de cette musique céleste. C'en étoit trop; la tragédie la plus pathétique n'auroit pas excité dans son cœur autant de trouble, que ce sentiment intime de l'émotion profonde qui les pénétroit tous deux en même temps, et que chaque instant, chaque son nouveau, exaltoit toujours davantage. Les paroles que l'on chante, ne sont pour rien dans cette émotion; à peine quelques mots et d'amour et de mort dirigent-ils de temps en temps la réflexion : mais plus souvent le vague de la musique se prête à tous les mouvements de l'ame; et chacun croit retrouver dans cette mélodie, comme dans l'astre pur et tranquille de la nuit, l'image de ce qu'il souhaite sur la

— Sortons, dit Corinne à lord Nelvil; je me sens près de m'évanouir. — Qu'avez-vous? lui dit Oswald avec inquiétude; vous pâlissez; venez à l'air avec moi, venez. — Et ils sortirent ensemble. Corinne étoit soutenue par le bras d'Oswald, et sentoit ses forces revenir en s'appuyant sur lui. Ils s'approchèrent tous les deux d'un balcon; et Corinne, vivement émue, dit à son ami : — Cher Oswald, je vais vous quitter pour huit jours. — Que dites-vous? interrompit il. — Tous les ans, reprit-elle, à l'approche de la semaine sainte, je vais passer quelque temps dans un couvent de religieuses, pour me préparer à la solennité de Pâques. — Oswald n'opposa rien à ce dessein; il savoit qu'à cette époque la plupart des dames romaines se livrent aux pratiques les plus sévères, sans pour cela s'occuper très-sérieusement de religion le reste de l'année : mais il se rappela que Corinne professoit un culte différent du sien, et qu'ils ne pouvoient prier ensemble. — Que n'êtes-vous, s'écria-t-il, de la même religion, du même pays que moi! — Et puis il s'arrêta, après avoir prononcé ce vœu. — Notre ame et notre esprit n'ont-ils pas la même patrie? répondit Corinne. — C'est vrai, répondit Oswald; mais je n'en sens pas moins

avec douleur tout ce qui nous sépare. — Et cette absence de huit jours lui serroit tellement le cœur, que les amis de Corinne étant venus la rejoindre, il ne prononça pas un seul mot de toute la soirée.

CHAPITRE III.

Oswald alla le lendemain de bonne heure chez Corinne, inquiet de ce qu'elle lui avoit dit. Sa femme de chambre vint au devant de lui, et lui remit un billet de sa maîtresse, qui lui annonçoit qu'elle s'étoit retirée dans le couvent le matin même, comme elle l'en avoit prévenu, et qu'elle ne le reverroit qu'après le vendredi saint. Elle lui avouoit qu'elle n'avoit pas eu le courage de lui dire la veille qu'elle s'éloignoit le lendemain. Oswald fut surpris comme par un coup inattendu. Cette maison, où il avoit toujours vu Corinne, et qui étoit devenue si solitaire, lui causa l'impression la plus pénible. Il voyoit là sa harpe, ses livres, ses dessins, tout ce qui l'entouroit habituellement; mais elle n'y étoit plus. Un frisson douloureux s'empara d'Oswald :

il se rappela la chambre de son père; et il fut forcé de s'asseoir, car il ne pouvoit plus se soutenir.

— Il se pourroit donc, s'écria-t-il, que j'apprisse ainsi sa perte! cet esprit si animé, ce cœur si vivant, cette figure si brillante de fraîcheur et de vie, pourroient être frappés par la foudre; et la tombe de la jeunesse seroit aussi muette que celle des vieillards! Ah! quelle illusion que le bonheur! Quel moment dérobé à ce temps inflexible qui veille toujours sur sa proie! Corinne! Corinne! il ne falloit pas me quitter; c'étoit votre charme qui m'empêchoit de réfléchir; tout se confondoit dans ma pensée, ébloui que j'étois par les moments heureux que je passois avec vous : à présent me voilà seul, à présent je me retrouve, et toutes mes blessures vont se rouvrir. — Et il appeloit Corinne avec une sorte de désespoir, qu'on ne pouvoit attribuer à une si courte absence, mais à l'angoisse habituelle de son cœur, que Corinne elle seule avoit le pouvoir de soulager. La femme de chambre de Corinne rentra : elle avoit entendu les gémissements d'Oswald; et touchée de ce qu'il regrettoit ainsi sa maîtresse, elle lui dit : — Mylord, je veux vous consoler en trahissant un secret de ma maî-

tresse; j'espère qu'elle me pardonnera. Venez dans sa chambre à coucher, vous y verrez votre portrait. — Mon portrait! s'écria-t-il. —Elle y a travaillé de mémoire, reprit Thérésine (c'étoit le nom de la femme de chambre de Corinne); elle s'est levée, depuis huit jours, à cinq heures du matin, pour l'avoir fini avant d'aller à son couvent. —

Oswald vit ce portrait, qui étoit très-ressemblant, et peint avec une grâce parfaite : ce témoignage de l'impression qu'il avoit produite sur Corinne, le pénétra de la plus douce émotion. En face de ce portrait, il y avoit un tableau charmant qui représentoit la Vierge; et l'oratoire de Corinne étoit devant ce tableau. Ce mélange singulier d'amour et de religion se trouve chez la plupart des femmes italiennes, avec des circonstances beaucoup plus extraordinaires encore que dans l'appartement de Corinne; car, libre comme elle l'étoit, le souvenir d'Oswald ne s'unissoit dans son ame qu'aux espérances et aux sentiments les plus purs : mais cependant, placer ainsi l'image de celui qu'on aime vis-à-vis d'un emblème de la Divinité, et se préparer à la retraite dans un couvent, par huit jours consacrés à tracer cette image, c'étoit un trait qui caractérisoit les femmes

italiennes en général, plutôt que Corinne en particulier. Leur genre de dévotion suppose plus d'imagination et de sensibilité que de sérieux dans l'ame ou de sévérité dans les principes; et rien n'étoit plus contraire aux idées d'Oswald sur la manière de concevoir et de sentir la religion : néanmoins, comment auroit-il pu blâmer Corinne, dans le moment même où il recevoit une si touchante preuve de son amour?

Ses regards parcouroient avec émotion cette chambre où il entroit pour la première fois. Au chevet du lit de Corinne, il vit le portrait d'un homme âgé, mais dont la figure n'avoit point le caractère d'une physionomie italienne. Deux bracelets étoient attachés près de ce portrait, l'un fait avec des cheveux noirs et blancs, et l'autre avec des cheveux d'un blond admirable; et ce qui parut à lord Nelvil un hasard singulier, ces cheveux étoient parfaitement semblables à ceux de Lucile Edgermond, qu'il avoit remarqués très-attentivement, il y avoit trois ans, à cause de leur rare beauté. Oswald considéroit ces bracelets et ne disoit pas un mot; car, interroger Thérésine sur sa maîtresse étoit indigne de lui. Mais Thérésine, croyant deviner ce qui occupoit Oswald, et voulant écarter de lui tout soup-

çon de jalousie, se hâta de lui dire que, depuis onze ans qu'elle étoit attachée à Corinne, elle lui avoit toujours vu porter ces bracelets, et qu'elle savoit que c'etoient des cheveux de son père, de sa mère et de sa sœur. — Il y a onze ans que vous êtes avec Corinne, dit lord Nelvil; vous savez donc.... — et puis il s'interrompit tout-à-coup en rougissant, honteux de la question qu'il alloit commencer, et sortit précipitamment de la maison, pour ne pas dire un mot de plus.

En s'en allant il se retourna plusieurs fois pour apercevoir encore les fenêtres de Corinne; mais quand il eut perdu de vue son habitation, il éprouva une tristesse nouvelle pour lui, celle que cause la solitude. Il essaya d'aller le soir dans une grande société de Rome: il cherchoit la distraction; car, pour trouver du charme dans la rêverie, il faut, dans le bonheur comme dans le malheur, être en paix avec soi-même.

Le monde fut bientôt insupportable à lord Nelvil; il comprit encore mieux tout le charme, tout l'intérêt que Corinne savoit répandre sur la société, en remarquant quel vide y laissoit son absence: il essaya de parler à quelques femmes, qui lui répondirent ces insipides phrases dont on est convenu, pour n'exprimer

avec vérité ni ses sentiments ni ses opinions, si toutefois celles qui s'en servent ont en ce genre quelque chose à cacher. Il s'approcha de plusieurs groupes d'hommes qui, à leurs gestes et à leur voix, sembloient s'entretenir avec chaleur sur quelque objet important : il entendit discuter les plus misérables intérêts, de la manière la plus commune. Il s'assit alors, pour considérer à son aise cette vivacité sans but et sans cause, qui se retrouve dans la plupart des assemblées nombreuses ; et néanmoins en Italie la médiocrité est assez bonne personne : elle a peu de vanité, peu de jalousie, beaucoup de bienveillance pour les esprits supérieurs ; et si elle fatigue de son poids, elle ne blesse du moins presque jamais par ses prétentions.

C'étoit dans ces mêmes assemblées cependant qu'Oswald avoit trouvé tant d'intérêt peu de jours auparavant ; le léger obstacle qu'opposoit le grand monde à son entretien avec Corinne, le soin qu'elle mettoit à revenir vers lui, dès qu'elle avoit été suffisamment polie envers les autres, l'intelligence qui existoit entre eux sur les observations que la société leur suggéroit, le plaisir qu'avoit Corinne à causer devant Oswald, à lui adresser indirectement des réflexions dont lui seul

comprenoit le véritable sens, varioient tellement la conversation, qu'à toutes les places de ce même salon, Oswald se retraçoit des moments doux, piquants, agréables, qui lui avoient fait croire que ces assemblées mêmes étoient amusantes. — Ah! dit-il en s'en allant, ici, comme dans tous les lieux du monde, c'est elle seule qui donne la vie : allons plutôt dans les endroits les plus déserts, jusqu'à ce qu'elle revienne. Je sentirai moins douloureusement son absence, lorsqu'il n'y aura rien autour de moi qui ressemble à du plaisir.

LIVRE X.

LA SEMAINE SAINTE.

CHAPITRE Ier.

Oswald passa le jour suivant dans les jardins de quelques couventsd'hommes. Il allad'abord au couvent des Chartreux, et s'arrêta quelque temps avant d'y entrer, pour considérer deux lions égyptiens qui sont à peu de distance de la porte. Ces lions ont une expression remarquable de force et de repos; il y a quelque chose dans leur physionomie qui n'appartient ni à l'animal ni à l'homme : ils semblent une puissance de la nature; et l'on conçoit, en les voyant, comment les dieux du paganisme pouvoient être représentés sous cet emblème.

Le couvent des Chartreux est bâti sur les débris des thermes de Dioclétien; et l'église qui est à côté du couvent est décorée avec les colonnes de granit qu'on y a trouvées debout. Les moines qui habitent ce couvent, les mon-

trent avec empressement; ils ne tiennent plus au monde que par l'intérêt qu'ils prennent aux ruines. La manière de vivre des Chartreux suppose, dans les hommes qui sont capables de la mener, ou un esprit extrêmement borné, ou la plus noble et la plus continuelle exaltation des sentiments religieux; cette succession de jours sans variété d'événements rappelle ce vers fameux de Gilbert :

Sur les mondes détruits le Temps dort immobile.

Il semble que la vie ne serve là qu'à contempler la mort. La mobilité des idées, avec une telle uniformité d'existence, seroit le plus cruel des supplices. Au milieu du cloître s'élèvent quatre cyprès. Cet arbre noir et silencieux, que le vent même agite difficilement, n'introduit pas le mouvement dans ce séjour. Entre les cyprès, il y a une fontaine d'où sort un peu d'eau que l'on entend à peine, tant le jet en est foible et lent : on diroit que c'est la clepsydre qui convient à cette solitude, où le temps fait si peu de bruit. Quelquefois la lune y pénètre avec sa pâle lumière; et son absence et son retour sont un événement dans cette vie monotone.

Ces hommes qui existent ainsi, sont pourtant les mêmes à qui la guerre et toute son

ctivité suffiroient à peine, s'ils y étoient accoutumés. C'est un sujet inépuisable de réflexion, que les différentes combinaisons de la destinée humaine sur la terre. Il se passe dans l'intérieur de l'âme mille accidents, il se forme mille habitudes, qui font de chaque individu un monde et son histoire. Connoître un autre parfaitement, seroit l'étude d'une vie entière : qu'est-ce donc qu'on entend par connoître les hommes? les gouverner, cela se peut; mais les comprendre, Dieu seul le sait.

Oswald, du couvent des Chartreux, se rendit au couvent de Saint-Bonaventure, bâti sur les ruines du palais de Néron : là où tant de crimes se sont commis sans remords, de pauvres moines, tourmentés par des scrupules de conscience, s'imposent des supplices cruels pour les plus légères fautes. — *Nous espérons seulement*, disoit un de ces religieux, *qu'à l'instant de la mort nos péchés n'auront pas excédé nos pénitences.* — Lord Nelvil, en entrant dans ce couvent, heurta contre une trappe, et il en demanda l'usage. — *C'est par-là qu'on nous enterre*, dit l'un des plus jeunes religieux, que la maladie du mauvais air avoit déjà frappé. Les habitants du Midi craignant beaucoup la mort, l'on s'étonne d'y trouver

des institutions qui la rappellent à ce point; mais il est dans la nature d'aimer à se livrer à l'idée même que l'on redoute. Il y a comme un enivrement de tristesse, qui fait à l'ame le bien de la remplir tout entière.

Un antique sarcophage d'un jeune enfant sert de fontaine à ce couvent. Le beau palmier dont Rome se vante, est le seul arbre du jardin de ces moines; mais ils ne font point d'attention aux objets extérieurs. Leur discipline est trop rigoureuse pour laisser à leur esprit aucun genre de liberté. Leurs regards sont abattus, leur démarche est lente; ils ne font plus en rien usage de leur volonté. Ils ont abdiqué le gouvernement d'eux-mêmes, tant cet empire *fatigue son triste possesseur!* Ce séjour néanmoins n'agit pas fortement sur l'ame d'Oswald : l'imagination se révolte contre une intention si manifeste de lui présenter le souvenir de la mort sous toutes les formes. Quand ce souvenir se rencontre d'une manière inattendue, quand c'est la nature qui nous en parle, et non pas l'homme, l'impression que nous en recevons est bien plus profonde.

Des sentiments doux et calmes s'emparèrent de l'ame d'Oswald, lorsqu'au coucher du soleil il entra dans le jardin de *San Giovanni e Paolo.* Les moines de ce couvent sont soumis à

des pratiques moins sévères; et leur jardin domine toutes les ruines de l'ancienne Rome. On voit de là le Colisée, le Forum, tous les arcs de triomphe encore debout, les obélisques, les colonnes. Quel beau site pour un tel asile! Les solitaires se consolent de n'être rien, en considérant les monuments élevés par tous ceux qui ne sont plus. Oswald se promena long-temps sous les ombrages du jardin de ce couvent, si rares en Italie. Ces beaux arbres interrompent un moment la vue de Rome, comme pour redoubler l'émotion qu'on éprouve en la revoyant. C'étoit à l'heure de la soirée où l'on entend toutes les cloches de Rome sonner l'*Ave Maria :*

. . . . . . squilla di lontano,
Che paja il giorno pianger che' si muore.

DANTE.

Et le son de l'airain, dans l'éloignement, paroît plaindre le jour qui se meurt. La prière du soir sert à compter les heures. En Italie l'on dit : *Je vous verrai une heure avant, une heure après l'Ave Maria;* et les époques du jour ou de la nuit sont ainsi religieusement désignées. Oswald jouit alors de l'admirable spectacle du soleil, qui vers le soir descend lentement au milieu des ruines, et semble pour un moment

se soumettre au déclin comme les ouvrages des hommes. Oswald sentit renaître en lui toutes ses pensées habituelles. Corinne elle-même avoit trop de charmes, promettoit trop de bonheur pour l'occuper en ce moment. Il cherchoit l'ombre de son père au milieu des ombres célestes qui l'avoient accueillie. Il lui sembloit qu'à force d'amour il animeroit de ses regards les nuages qu'il considéroit, et parviendroit à leur faire prendre la forme sublime et touchante de son immortel ami : il espéroit enfin que ses vœux obtiendroient du ciel je ne sais quel souffle pur et bienfaisant, qui ressembleroit à la bénédiction d'un père.

CHAPITRE II.

Le desir de connoître et d'étudier la religion de l'Italie décida lord Nelvil à chercher l'occasion d'entendre quelques-uns des prédicateurs qui font retentir les églises de Rome pendant le carême. Il comptoit les jours qui devoient le réunir à Corinne; et, tant que duroit son absence, il ne vouloit rien voir qui pût appartenir aux beaux-arts, rien qui reçût son charme

de l'imagination. Il ne pouvoit supporter l'émotion de plaisir que donnent les chefs-d'œuvre, quand il n'étoit pas avec Corinne; il ne se pardonnoit le bonheur que lorsqu'il venoit d'elle : la poésie, la peinture, la musique, tout ce qui embellit la vie par de vagues espérances, lui faisoit mal partout ailleurs qu'à ses côtés.

C'est le soir, et avec les lumières presque éteintes, que les prédicateurs à Rome se font entendre, pendant la semaine sainte, dans les églises. Toutes les femmes alors sont vêtues de noir, en mémoire de la mort de Jésus-Christ; et il y a quelque chose de bien touchant dans ce deuil anniversaire, renouvelé tant de fois depuis tant de siècles. C'est donc avec une émotion véritable que l'on arrive au milieu de ces belles églises, où les tombeaux préparent si bien à la prière : mais le prédicateur dissipe presque toujours cette émotion en peu d'instants.

Sa chaire est une assez longue tribune, qu'il parcourt d'un bout à l'autre avec autant d'agitation que de régularité. Il ne manque jamais de partir au commencement d'une phrase, et de revenir à la fin, comme le balancier d'une pendule; et cependant il fait tant de gestes, il a l'air si passionné, qu'on le

croiroit capable de tout oublier. Mais c'est, si l'on peut s'exprimer ainsi, une fureur systématique, telle qu'on en voit beaucoup en Italie, où la vivacité des mouvements extérieurs n'indique souvent qu'une émotion superficielle. Un crucifix est suspendu à l'extrémité de la chaire : le prédicateur le détache, le baise, le presse sur son cœur, et puis le remet à sa place avec un très-grand sang-froid, quand la période pathétique est achevée. Il y a aussi un moyen de faire effet, dont les prédicateurs ordinaires se servent assez souvent, c'est le bonnet carré qu'ils portent sur la tête; ils l'ôtent et le remettent avec une rapidité inconcevable. L'un d'eux s'en prenoit à Voltaire, et surtout à Rousseau, de l'irréligion du siècle. Il jetoit son bonnet au milieu de la chaire, le chargeoit de représenter Jean-Jacques, et en cette qualité il le haranguoit, et lui disoit : *Eh bien, philosophe genevois, qu'avez-vous à objecter à mes arguments?* — Il se taisoit alors quelques moments, comme pour attendre la réponse; et le bonnet ne répondant rien, il le remettoit sur sa tête, et terminoit l'entretien par ces mots : *A présent que vous êtes convaincu, n'en parlons plus.*

Ces scènes bizarres se renouvellent souvent parmi les prédicateurs à Rome; car le véri-

table talent en ce genre y est très rare. La religion est respectée en Italie comme une loi toute-puissante; elle captive l'imagination par les pratiques et les cérémonies : mais on s'y occupe beaucoup moins en chaire de la morale que du dogme; et l'on n'y pénètre point, par les idées religieuses, dans le fond du cœur humain. L'éloquence de la chaire, ainsi que beaucoup d'autres branches de la littérature, est donc absolument livrée aux idées communes, qui ne peignent rien, qui n'expriment rien. Une pensée nouvelle causeroit presque une sorte de rumeur dans ces esprits tellemet ardents et paresseux tout-à-la-fois, qu'ils ont besoin de l'uniformité pour se calmer, et qu'ils l'aiment parce qu'elle les repose. Il y a dans les sermons une sorte d'étiquette pour les idées et les phrases. Les unes viennent presque toujours à la suite des autres; et cet ordre seroit dérangé si l'orateur, parlant d'après lui-même, cherchoit dans son ame ce qu'il faut dire. La philosophie chrétienne, celle qui cherche l'analogie de la religion avec la nature humaine, est aussi peu connue des prédicateurs italiens que toute autre philosophie. Penser sur la religion les scandaliseroit presque autant que de penser contre; tant ils sont accoutumés à la routine dans ce genre.

Le culte de la Vierge est particulièrement cher aux Italiens et à toutes les nations du Midi; il semble s'allier, de quelque manière, à ce qu'il y a de plus pur et de plus sensible dans l'affection pour les femmes. Mais les mêmes formes de rhétorique exagérées se retrouvent encore dans tout ce que les prédicateurs disent à ce sujet; et l'on ne conçoit pas comment leurs gestes et leurs discours ne changent pas constamment en plaisanteries ce qu'il y a de plus sérieux. On ne rencontre presque jamais en Italie, dans l'auguste fonction de la chaire, un accent vrai, ni une parole naturelle.

Oswald, lassé de la monotonie la plus fatigante de toutes, celle d'une véhémence affectée, voulut aller au Colisée, pour entendre le capucin qui devoit y prêcher en plein air, au pied de l'un des autels qui désignent, dans l'intérieur de l'enceinte, ce qu'on appelle *la route de la Croix*. Quel plus beau sujet pour l'éloquence que l'aspect de ce monument, que cette arène où les martyrs ont succédé aux gladiateurs! Mais il ne faut rien espérer, à cet égard, du pauvre capucin, qui ne connoît de l'histoire des hommes que sa propre vie. Néanmoins, si l'on parvient à ne pas écouter son mauvais sermon, on se sent ému par les di-

vers objets dont il est entouré. La plupart de ses auditeurs sont de la confrérie des Camaldules; ils se revêtent, pendant les exercices religieux, d'une espèce de robe grise qui couvre entièrement la tête et tout le corps, et ne laisse que deux petites ouvertures pour les yeux : c'est ainsi que les ombres pourroient être représentées. Ces hommes, ainsi cachés sous leurs vêtements, se prosternent la face contre terre et se frappent la poitrine. Quand le prédicateur se jette à genoux en criant *miséricorde et pitié!* le peuple qui l'environne se jette aussi à genoux, et répète ce même cri, qui va se perdre sous les vieux portiques du Colisée. Il est impossible de ne pas éprouver alors une émotion profondément religieuse : cet appel de la douleur à la bonté, de la terre au ciel, remue l'ame jusque dans son sanctuaire le plus intime. Oswald tressaillit au moment où tous les assistants se mirent à genoux; il resta debout, pour ne pas professer un culte qui n'étoit pas le sien; mais il lui en coûtoit de ne pas s'associer publiquement aux mortels, quels qu'ils fussent, qui se prosternoient devant Dieu. Hélas! en effet, est-il une invocation à la pitié céleste qui ne convienne pas également à tous les hommes?

Le peuple avoit été frappé de la belle figure

de lord Nelvil et de ses manières étrangères, mais il ne fut pas scandalisé de ce qu'il ne se mettoit pas à genoux ; il n'y a point de peuple plus tolérant que les Romains : ils sont accoutumés à ce qu'on ne vienne chez eux que pour voir et pour observer ; et, soit fierté, soit indolence, ils ne cherchent à faire partager leurs opinions à personne. Ce qui est plus extraordinaire encore, c'est que, pendant la semaine sainte surtout, il en est beaucoup parmi eux qui s'infligent des pénitences corporelles ; et, pendant qu'ils se donnent des coups de discipline, la porte de l'église est ouverte, on peut y entrer, cela leur est égal. C'est un peuple qui ne s'occupe pas des autres ; il ne fait rien pour être regardé, il ne s'abstient de rien parce qu'on le regarde : il marche toujours à son but ou à son plaisir, sans se douter qu'il y ait un sentiment qui s'appelle la vanité, pour lequel il n'y a ni plaisir ni but, excepté le besoin d'être applaudi.

CHAPITRE III.

On a souvent parlé des cérémonies de la semaine sainte à Rome. Tous les étrangers viennent exprès pendant le carême, pour jouir de ce spectacle; et comme la musique de la chapelle Sixtine et l'illumination de Saint-Pierre sont des beautés uniques dans leur genre, il est naturel qu'elles attirent vivement la curiosité : mais l'attente n'est pas également satisfaite par les cérémonies proprement dites. Le dîner des douze apôtres, servi par le pape, leurs pieds lavés par lui, enfin les diverses coutumes de ces temps solennels rappellent toutes des idées touchantes; mais mille circonstances inévitables nuisent souvent à l'intérêt et à la dignité de ce spectacle. Tous ceux qui y contribuent, ne sont pas également recueillis, également occupés d'idées pieuses : ces cérémonies, tant de fois répétées, sont devenues une sorte d'exercice machinal pour la plupart de ceux qui s'en mêlent; et les jeunes prêtres dépêchent le service des grandes fêtes avec une activité et une dextérité

peu imposantes. Ce vague, cet inconnu, ce mystérieux qui convient tant à la religion, est tout-à-fait dissipé par l'espèce d'attention qu'on ne peut s'empêcher de donner à la manière dont chacun s'acquitte de ses fonctions. L'avidité des uns pour les mets qui leur sont présentés, et l'indifférence des autres pour les génuflexions qu'ils multiplient ou les prières qu'ils récitent, rendent souvent la fête peu solennelle.

Les anciens costumes qui servent encore aujourd'hui d'habillement aux ecclésiastiques, s'accordent mal avec la coiffure moderne : l'évêque grec, avec sa longue barbe, est celui dont le vêtement paroît le plus respectable. Les vieux usages aussi, tels que celui de faire la révérence comme les femmes, au lieu de saluer à la manière actuelle des hommes, produisent une impression peu sérieuse. L'ensemble enfin n'est pas en harmonie; et l'antique et le nouveau s'y mêlent sans qu'on prenne aucun soin pour frapper l'imagination, et surtout pour éviter tout ce qui peut la distraire. Un culte éclatant et majestueux dans les formes extérieures, est certainement très-propre à remplir l'ame des sentiments les plus élevés; mais il faut prendre garde que les cérémonies ne dégénèrent

en un spectacle, où l'on joue son rôle l'un vis-à-vis de l'autre, où l'on apprend ce qu'il faut faire, à quel moment il faut le faire, quand on doit prier, finir de prier, se mettre à genoux, se relever : la régularité des cérémonies d'une cour, introduite dans un temple, gêne le libre élan du cœur, qui donne seul à l'homme l'espérance de se rapprocher de la Divinité.

Ces observations sont assez généralement senties par les étrangers : mais les Romains, pour la plupart, ne se lassent point de ces cérémonies; et tous les ans ils y trouvent un nouveau plaisir. Un trait singulier du caractère des Italiens, c'est que leur mobilité ne les porte point à l'inconstance, et que leur vivacité ne leur rend point la variété nécessaire. Ils sont, en toute chose, patients et persévérants : leur imagination embellit ce qu'ils possèdent; elle occupe leur vie, au lieu de la rendre inquiète : ils trouvent tout plus magnifique, plus imposant, plus beau que cela ne l'est réellement; et tandis qu'ailleurs la vanité consiste à se montrer blasé, celle des Italiens, ou plutôt la chaleur et la vivacité qu'ils ont en eux-mêmes, leur fait trouver du plaisir dans le sentiment de l'admiration.

Lord Nelvil s'attendoit, d'après tout ce que les Romains lui avoient dit, à recevoir beaucoup plus d'effet par les cérémonies de la semaine sainte. Il regretta les nobles et simples fêtes du culte anglican. Il revint chez lui avec une impression pénible ; car rien n'est plus triste que de n'être pas ému par ce qui devroit nous émouvoir : on se croit l'ame desséchée ; on craint d'avoir perdu cette puissance d'enthousiasme, sans laquelle la faculté de penser ne serviroit plus qu'à dégoûter de la vie.

CHAPITRE IV.

Mais le vendredi saint rendit bientôt à lord Nelvil toutes les émotions religieuses qu'il regrettoit de n'avoir pas éprouvées les jours précédents. La retraite de Corinne alloit finir ; il attendoit le bonheur de la revoir : les douces espérances du sentiment s'accordent avec la piété ; il n'y a que la vie factice du monde qui puisse en détourner tout-à-fait. Oswald se rendit à la chapelle Sixtine, pour entendre le fameux *Miserere*, vanté dans toute l'Eu-

rope. Il arriva de jour encore, et vit ces peintures célèbres de Michel-Ange, qui représentent le Jugement dernier, avec toute la force effrayante de ce sujet, et du talent qui l'a traité. Michel-Ange s'étoit pénétré de la lecture du Dante; et le peintre, comme le poète, représente des êtres mythologiques en présence de Jésus-Christ : mais il fait presque toujours du paganisme le mauvais principe; et c'est sous la forme des démons qu'il caractérise les fables païennes. On aperçoit sur la voûte de la chapelle les Prophètes et les Sibylles, appelés en témoignage par les chrétiens *; une foule d'anges les entourent, et toute cette voûte ainsi peinte semble rapprocher le ciel de nous : mais ce ciel est sombre et redoutable; le jour perce à peine à travers les vitraux, qui jettent sur les tableaux plutôt des ombres que des lumières; l'obscurité agrandit encore les figures déjà si imposantes que Michel-Ange a tracées : l'encens, dont le parfum a quelque chose de funéraire, remplit l'air dans cette enceinte, et toutes les sensations préparent à la plus profonde de toutes, celle que la musique doit produire.

Pendant qu'Oswald étoit absorbé par les

* Teste David cum Sibyllâ.

réflexions que faisoient naître tous les objets qui l'environnoient, il vit entrer dans la tribune des femmes, derrière la grille qui les sépare des hommes, Corinne qu'il n'espéroit pas encore, Corinne vêtue de noir, toute pâle de l'absence, et si tremblante, dès qu'elle aperçut Oswald, qu'elle fut obligée de s'appuyer sur la balustrade pour avancer : en ce moment le *Miserere* commença.

Les voix, parfaitement exercées à ce chant antique et pur, partent d'une tribune à l'origine de la voûte : on ne voit point ceux qui chantent; la musique semble planer dans les airs; à chaque instant la chute du jour rend la chapelle plus sombre : ce n'étoit plus cette musique voluptueuse et passionnée qu'Oswald et Corinne avoient entendue huit jours auparavant; c'étoit une musique toute religieuse, qui conseilloit le renoncement à la terre. Corinne se jeta à genoux devant la grille, et resta plongée dans la plus profonde méditation; Oswald lui-même disparut à ses yeux. Il lui sembloit que c'étoit dans un tel moment d'exaltation qu'on aimeroit à mourir, si la séparation de l'ame d'avec le corps ne s'accomplissoit point par la douleur; si tout-à-coup un ange venoit enlever sur ses ailes le sentiment et la pensée, étincelles di-

vines qui retourneroient vers leur source : la mort ne seroit, pour ainsi dire, alors qu'un acte spontané du cœur, qu'une prière plus ardente et mieux exaucée.

Le *Miserere*, c'est-à-dire, *ayez pitié de nous*, est un psaume composé de versets qui se chantent alternativement d'une manière très-différente. Tour-à-tour une musique céleste se fait entendre ; et le verset suivant, dit en récitatif, est murmuré d'un ton sourd et presque rauque : on diroit que c'est la réponse des caractères durs aux cœurs sensibles, que c'est le réel de la vie qui vient flétrir et repousser les vœux des ames généreuses ; et quand ce chœur si doux reprend, on renaît à l'espérance : mais lorsque le verset récité recommence, une sensation de froid saisit de nouveau ; ce n'est pas la terreur qui la cause, mais le découragement de l'enthousiasme. Enfin le dernier morceau, plus noble et plus touchant encore que tous les autres, laisse au fond de l'ame une impression douce et pure : Dieu nous accorde cette même impression avant de mourir.

On éteint les flambeaux ; la nuit s'avance ; les figures des Prophètes et des Sibylles apparoissent comme des fantômes enveloppés du crépuscule. Le silence est profond ; la pa-

role feroit un mal insupportable dans cet état de l'ame, où tout est intime et intérieur : et quand le dernier son s'éteint, chacun s'en va lentement et sans bruit; chacun semble craindre de rentrer dans les intérêts vulgaires de ce monde.

Corinne suivit la procession qui se rendoit dans le temple de Saint-Pierre, qui n'est alors éclairé que par une croix illuminée : ce signe de douleur, seul resplendissant dans l'auguste obscurité de cet immense édifice, est la plus belle image du christianisme au milieu des ténèbres de la vie. Une lumière pâle et lointaine se projette sur les statues qui décorent les tombeaux. Les vivants qu'on aperçoit en foule sous ces voûtes, semblent des pygmées, en comparaison des images des morts. Il y a autour de la croix un espace éclairé par elle, où se prosternent le pape vêtu de blanc, et tous les cardinaux rangés derrière lui. Ils restent là près d'une demi-heure dans le plus profond silence; et il est impossible de n'être pas ému par ce spectacle. On ne sait pas ce qu'ils demandent, on n'entend pas leurs secrets gémissements : mais ils sont vieux; ils nous devancent dans la route de la tombe quand nous passerons à notre tour dans cette terrible avant-garde, Dieu nous fera-t-il la

grace d'ennoblir assez la vieillesse, pour que le déclin de la vie soit les premiers jours de l'immortalité!

Corinne aussi, la jeune et belle Corinne, étoit à genoux derrière le cortége des prêtres, et la douce lumière qui éclairoit son visage, pâlissoit son teint sans affoiblir l'éclat de ses yeux. Oswald la contemploit ainsi comme un tableau ravissant et comme un être adoré. Quand sa prière fut finie, elle se leva; lord Nelvil n'osoit l'approcher encore, respectant la méditation religieuse dans laquelle il la croyoit plongée : mais elle vint à lui la première avec un transport de bonheur; et ce sentiment se répandant sur tout ce qu'elle faisoit, elle accueillit avec une gaîté vive ceux qui l'abordèrent dans Saint-Pierre, devenu tout-à-coup comme une grande promenade publique, où chacun se donne rendez-vous pour parler de ses affaires ou de ses plaisirs.

Oswald étoit étonné de cette mobilité qui faisoit succéder l'une à l'autre des impressions si différentes; et bien qu'il fût heureux de la joie de Corinne, il étoit surpris de ne trouver en elle aucune trace des émotions de la journée : il ne concevoit pas comment on permettoit que cette belle église fût, dans un jour si solennel, le café de Rome où l'on se rassem-

bloit pour s'amuser; et, regardant Corinne au milieu de son cercle, parlant avec vivacité, et ne pensant point aux objets dont elle étoit entourée, il conçut un sentiment de défiance sur la légèreté dont elle pouvoit être capable : elle s'en aperçut à l'instant; et, se séparant brusquement de la société, elle prit le bras d'Oswald pour se promener avec lui dans l'église, et lui dit : — Je ne vous ai jamais entretenu de mes sentiments religieux; permettez qu'aujourd'hui je vous en parle, peut-être dissiperai-je ainsi les nuages que j'ai vus s'élever dans votre esprit.

CHAPITRE V.

La différence de nos religions, mon cher Oswald, continua Corinne, est cause du blâme secret que vous ne pouvez vous empêcher de me laisser voir. La vôtre est sévère et sérieuse; la nôtre est vive et tendre. On croit généralement que le catholicisme est plus rigoureux que le protestantisme, et cela peut être vrai dans les pays où la lutte a existé entre les deux religions; mais en Italie, nous

n'avons point eu de dissensions religieuses, et en Angleterre vous en avez beaucoup éprouvé : il est résulté de cette différence, que le catholicisme a pris, en Italie, un caractère de douceur et d'indulgence, et que, pour détruire le catholicisme en Angleterre, la réformation s'est armée de la plus grande sévérité dans les principes et dans la morale. Notre religion, comme celle des anciens, anime les arts, inspire les poètes, fait partie, pour ainsi dire, de toutes les jouissances de notre vie, tandis que la vôtre, s'établissant dans un pays où la raison dominoit plus encore que l'imagination, a pris un caractère d'austérité morale dont elle ne s'écartera jamais. La nôtre parle au nom de l'amour; la vôtre, au nom du devoir. Nos principes sont libéraux; nos dogmes sont absolus : néanmoins, dans l'application, notre despotisme orthodoxe transige avec les circonstances particulières ; et votre liberté religieuse fait respecter ses lois, sans aucune exception. Il est vrai que notre catholicisme impose à ceux qui sont entrés dans l'état monastique des pénitences très-dures : cet état, choisi librement, est un rapport mystérieux entre l'homme et la Divinité; mais la religion des séculiers, en Italie, est une source habituelle d'émotions touchantes. L'amour, l'espé-

rance et la foi sont les vertus principales de cette religion; et toutes ces vertus annoncent et donnent le bonheur. Loin donc que nos prêtres nous interdisent en aucun temps le pur sentiment de la joie, ils nous disent que ce sentiment exprime notre reconnoissance envers les dons du Créateur. Ce qu'ils exigent de nous, c'est l'observation des principes qui prouvent notre respect pour notre culte et notre desir de plaire à Dieu; c'est la charité pour les malheureux, et la repentance dans nos foiblesses. Mais ils ne se refusent point à nous absoudre, quand nous le leur demandons avec zèle; et les attachements du cœur inspirent ici plus qu'ailleurs une indulgente pitié. Jésus-Christ n'a t-il pas dit de la Madelène: *Il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'elle a beaucoup aimé?* Ces mots ont été prononcés sous un ciel aussi beau que le nôtre: ce même ciel implore pour nous la miséricorde de la Divinité.

—Corinne, répondit lord Nelvil, comment combattre des paroles si douces, et dont mon cœur a tant de besoin! Mais je le ferai cependant, parce que ce n'est pas pour un jour que j'aime Corinne, et que j'espère avec elle un long avenir de bonheur et de vertu. La religion la plus pure est celle qui fait, du sacri-

fice de nos passions, et de l'accomplissement de nos devoirs, un hommage continuel à l'Être suprême. La moralité de l'homme est son culte envers Dieu : c'est dégrader l'idée que nous avons du Créateur, que de lui supposer, dans ses rapports avec la créature, une volonté qui ne soit pas relative à son perfectionnement intellectuel. La paternité, cette noble image d'un maître souverainement bon, ne demande rien aux enfants que pour les rendre meilleurs ou plus heureux : comment donc s'imaginer que Dieu exigeroit de l'homme ce qui n'auroit pas l'homme même pour objet! Aussi voyez quelle confusion il résulte, dans la tête de votre peuple, de l'habitude où il est d'attacher plus d'importance aux pratiques religieuses qu'aux devoirs de la morale : c'est après la semaine sainte, vous le savez, que se commet à Rome le plus grand nombre de meurtres. Le peuple se croit, pour ainsi dire, en fonds par le carême, et dépense en assassinats les trésors de sa pénitence. On a vu des criminels qui, tout dégouttants encore de meurtre, se faisoient scrupule de manger de la viande le vendredi; et les esprits grossiers, à qui l'on a persuadé que le plus grand des crimes consiste à désobéir aux pratiques ordonnées par l'Église, épuisent leur conscience

sur ce sujet, et considèrent la Divinité comme les gouvernements du monde, qui font plus de cas de la soumission à leur pouvoir, que de toute autre vertu : ce sont des rapports de courtisan mis à la place du respect qu'inspire le Créateur, comme la source et la récompense d'une vie scrupuleuse et délicate. Le catholicisme italien, tout en démonstrations extérieures, dispense l'ame de la méditation et du recueillement. Quand le spectacle est fini, l'émotion cesse, le devoir est rempli; et l'on n'est pas, comme chez nous, long-temps absorbé dans les pensées et les sentiments que fait naître l'examen rigoureux de sa conduite et de son cœur.

— Vous êtes sévère, mon cher Oswald, reprit Corinne; ce n'est pas la première fois que je l'ai remarqué. Si la religion consistoit seulement dans la stricte observation de la morale, qu'auroit-elle de plus que la philosophie et la raison? Et quels sentiments de piété se développeroient en nous, si notre principal but étoit d'étouffer les sentiments du cœur? Les stoïciens en savoient presque autant que nous sur les devoirs et l'austérité de la conduite : mais ce qui n'est dû qu'au christianisme, c'est l'enthousiasme religieux qui s'unit à toutes les affections de l'ame; c'est la

puissance d'aimer et de plaindre; c'est le culte de sentiment et d'indulgence qui favorise si bien l'essor de l'ame vers le ciel! Que signifie la parabole de l'enfant prodigue, si ce n'est l'amour, l'amour sincère, préféré même à l'accomplissement le plus exact de tous les devoirs? Il avoit quitté, cet enfant, la maison paternelle, et son frère y étoit resté; il s'étoit plongé dans tous les plaisirs du monde, et son frère ne s'étoit pas écarté un instant de la régularité de la vie domestique : mais il revint, mais il pleura, mais il aima, et son père fit une fête pour son retour Ah! sans doute que, dans les mystères de notre nature, aimer, encore aimer, est ce qui nous est resté de notre héritage céleste. Nos vertus mêmes sont souvent trop compliquées avec la vie, pour que nous puissions toujours comprendre ce qui est bien, ce qui est mieux, et quel est le sentiment secret qui nous dirige et nous égare. Je demande à mon Dieu de m'apprendre à l'adorer, et je sens l'effet de mes prières par les larmes que je répands. Mais, pour se soutenir dans cette disposition, les pratiques religieuses sont plus nécessaires que vous ne pensez; c'est une relation constante avec la Divinité; ce sont des actions journalières sans rapport avec aucun des intérêts de la vie, et

seulement dirigées vers le monde invisible. Les objets extérieurs aussi sont d'un grand secours pour la piété; l'ame retombe sur elle-même, si les beaux-arts, les grands monuments, les chants harmonieux, ne viennent pas ranimer ce génie poétique, qui est aussi le génie religieux.

L'homme le plus vulgaire, lorsqu'il prie, lorsqu'il souffre, et qu'il espère dans le ciel, cet homme, dans ce moment, a quelque chose en lui qui s'exprimeroit comme Milton, comme Homère, ou comme Le Tasse, si l'éducation lui avoit appris à revêtir de paroles ses pensées. Il n'y a que deux classes d'hommes distinctes sur la terre, celle qui sent l'enthousiasme, et celle qui le méprise : toutes les autres différences sont le travail de la société. Celui-là n'a pas de mots pour ses sentiments; celui-ci sait ce qu'il faut dire pour cacher le vide de son cœur. Mais la source qui jaillit du rocher même, à la voix du ciel, cette source est le vrai talent, la vraie religion, le véritable amour.

La pompe de notre culte, ces tableaux, où les saints à genoux expriment dans leurs regards une prière continuelle; ces statues, placées sur les tombeaux, comme pour se réveiller un jour avec les morts; ces églises et leurs

voûtes immenses, ont un rapport intime avec les idées religieuses. J'aime cet hommage éclatant rendu par les hommes à ce qui ne leur promet ni la fortune, ni la puissance, à ce qui ne les punit ni ne les récompense que par un sentiment du cœur : je me sens alors plus fière de mon être ; je reconnois dans l'homme quelque chose de désintéressé ; et, dût-on multiplier trop les magnificences religieuses, j'aime cette prodigalité des richesses terrestres pour une autre vie, du temps pour l'éternité : assez de choses se font pour demain, assez de soins se prennent pour l'économie des affaires humaines. Oh! que j'aime l'inutile! l'inutile, si l'existence n'est qu'un travail pénible pour un misérable gain. Mais si nous sommes sur cette terre en marche vers le ciel, qu'y a-t-il de mieux à faire, que d'élever assez notre ame pour qu'elle sente l'infini, l'invisible et l'éternel, au milieu de toutes les bornes qui l'entourent?

Jésus-Christ laissoit une femme foible, et peut-être repentante, arroser ses pieds des parfums les plus précieux ; il repoussa ceux qui conseilloient de réserver ces parfums pour un usage plus profitable : *Laissez-la faire*, disoit-il, *car je suis pour peu de temps avec vous*. Hélas! tout ce qu'il y a de bon, de su-

blime sur cette terre, est pour peu de temps avec nous; l'âge, les infirmités, la mort, tariront bientôt cette goutte de rosée qui tombe du ciel, et ne se repose que sur les fleurs. Cher Oswald, laissez-nous donc tout confondre, amour, religion, génie, et le soleil et les parfums, et la musique et la poésie : il n'y a d'athéisme que dans la froideur, l'égoïsme, la bassesse. Jésus-Christ a dit : *Quand deux ou trois seront rassemblés en mon nom, je serai au milieu d'eux*. Et qu'est ce, ô mon Dieu! que d'être rassemblés en votre nom, si ce n'est jouir des dons sublimes de votre belle nature, et vous en faire hommage, et vous remercier de la vie, et vous en remercier surtout, quand un cœur aussi créé par vous répond tout entier au nôtre! —

Une inspiration céleste animoit dans cet instant la physionomie de Corinne. Oswald put à peine s'empêcher de se jeter à genoux devant elle au milieu du temple, et se tut pendant long-temps, pour se livrer au plaisir de se rappeler ses paroles, et de les retrouver encore dans ses regards. Enfin, cependant, il voulut répondre; il ne voulut point abandonner la cause qui lui étoit chère.—Corinne, dit-il alors, permettez encore quelques mots à votre ami. Son ame n'a point de sécheresse :

non, Corinne, elle n'en a point, croyez-le; et si j'aime l'austérité dans les principes et dans les actions, c'est parce qu'elle donne aux sentiments plus de profondeur et de durée. Si j'aime la raison dans la religion, c'est-à-dire, si je repousse et les dogmes contradictoires et les moyens humains de produire de l'effet sur les hommes, c'est parce que je vois la Divinité dans la raison comme dans l'enthousiasme; et si je ne puis souffrir qu'on prive l'homme d'aucune de ses facultés, c'est qu'il n'a pas trop de toutes pour connoître une vérité que la réflexion lui révèle, aussi-bien que l'instinct du cœur, l'existence de Dieu et l'immortalité de l'ame. Que peut-on ajouter à ces idées sublimes, à leur union avec la vertu! que peut-on y ajouter qui ne soit au-dessous d'elles! L'enthousiasme poétique, qui vous donne tant de charmes, n'est pas, j'ose le dire, la dévotion la plus salutaire. Corinne, comment pourroit-on se préparer par cette disposition aux sacrifices sans nombre qu'exige de nous le devoir? Il n'y avoit de révélation que par les élans de l'ame, quand la destinée humaine, future et présente, ne s'offroit à l'esprit qu'à travers les nuages; mais pour nous, à qui le christianisme l'a rendue claire et positive, le sentiment peut être notre ré-

compense, mais il ne doit pas être notre seul guide : vous décrivez l'existence des bienheureux, et non pas celle des mortels. La vie religieuse est un combat, et non pas un hymne. Si nous n'étions pas condamnés à réprimer dans ce monde les nouveaux penchants des autres et de nous-mêmes, il n'y auroit, en effet, d'autre distinction à faire qu'entre les ames froides et les ames exaltées. Mais l'homme est une créature plus âpre et plus redoutable que votre cœur ne vous le peint ; et la raison dans la piété, et l'autorité dans le devoir, sont un frein nécessaire à ses orgueilleux égarements.

De quelque manière que vous considériez les pompes extérieures, et les pratiques multipliées de votre religion, croyez-moi, chère amie, la contemplation de l'univers et de son auteur sera toujours le premier des cultes, celui qui remplira l'imagination, sans que l'examen y puisse trouver rien de futile ni d'absurde. Les dogmes qui blessent ma raison, refroidissent aussi mon enthousiasme. Sans doute le monde, tel qu'il est, est un mystère que nous ne pouvons ni nier ni comprendre; il seroit donc bien fou, celui qui se refuseroit à croire tout ce qu'il ne peut

expliquer : mais ce qui est contradictoire, est toujours de la création des hommes. Le mystère, tel que Dieu nous l'a donné, est au-dessus des lumières de l'esprit, mais non en opposition avec elles. Un philosophe allemand a dit : *Je ne connois que deux belles choses dans l'univers ; le ciel étoilé sur nos têtes, et le sentiment du devoir dans nos cœurs.* En effet, toutes les merveilles de la création sont réunies dans ces paroles.

Loin qu'une religion simple et sévère dessèche le cœur, j'aurois pensé, avant de vous connoître, Corinne, qu'elle seule pouvoit concentrer et perpétuer les affections. J'ai vu la conduite la plus austère et la plus pure développer dans un homme une inépuisable tendresse ; je l'ai vu conserver jusque dans la vieillesse une virginité d'ame que les orages des passions et les fautes qu'elles font commettre auroient nécessairement flétrie. Sans doute le repentir est une belle chose, et j'ai besoin, plus que personne, de croire à son efficacité ; mais le repentir qui se répète fatigue l'ame, ce sentiment ne régénère qu'une fois. C'est la rédemption qui s'accomplit au fond de notre ame ; et ce grand sacrifice ne peut se renouveler. Quand la foiblesse hu-

maine s'y accoutume, elle perd la force d'aimer : car il faut de la force pour aimer, du moins avec constance.

Je ferai des objections du même genre à ce culte plein de splendeur qui, selon vous, agit si vivement sur l'imagination : je crois l'imagination modeste et retirée comme le cœur. Les émotions qu'on lui commande, sont moins puissantes que celles qui naissent d'elle-même. J'ai vu dans les Cévennes un ministre protestant qui prêchoit, vers le soir, dans le fond des montagnes. Il invoquoit les tombeaux des Français bannis et proscrits par leurs frères, et dont les cendres avoient été rapportées dans ces lieux : il promettoit à leurs amis qu'ils les retrouveroient dans un meilleur monde; il disoit qu'une vie vertueuse nous assuroit ce bonheur; il disoit : *Faites du bien aux hommes, pour que Dieu cicatrise dans votre cœur la blessure de la douleur.* Il s'étonnoit de l'inflexibilité, de la dureté que l'homme d'un jour montre à l'homme d'un jour comme lui; et il s'emparoit de cette terrible pensée de la mort, que les vivants ont conçue, mais qu'ils n'épuiseront jamais. Enfin il n'annonçoit rien qui ne fût touchant et vrai : c'étoient des paroles parfaitement en harmonie avec la nature. Le torrent qu'on entendoit dans l'éloi-

guement, la lumière scintillante des étoiles, sembloient exprimer la même pensée sous une autre forme. La magnificence de la nature étoit là, cette magnificence, la seule qui donne des fêtes sans offenser l'infortune; et toute cette imposante simplicité remuoit l'ame bien plus profondément que des cérémonies éclatantes.

Le surlendemain de cet entretien, le jour de Pâques, Corinne et lord Nelvil étoient ensemble sur la place de Saint-Pierre, au moment où le pape s'avance sur le balcon le plus élevé de l'église, et demande au ciel la bénédiction qu'il va répandre sur la terre : lorsqu'il prononce ces mots : — *urbi et orbi* (à la ville et au monde), — tout le peuple rassemblé se jette à genoux; et Corinne et lord Nelvil sentirent, par l'émotion qu'ils éprouvèrent en ce moment, que tous les cultes se ressemblent. Le sentiment religieux unit intimement les hommes entre eux, quand l'amour-propre et le fanatisme n'en font pas un objet de jalousie et de haine. Prier ensemble dans quelque langue, dans quelque rite que ce soit, c'est la plus touchante fraternité d'espérance et de sympathie que les hommes puissent contracter sur cette terre.

CHAPITRE VI.

Le jour de Pâques s'étoit passé; et Corinne ne parloit point d'accomplir sa promesse, en confiant son histoire à lord Nelvil. Blessé de ce silence, il dit un jour devant elle qu'on vantoit beaucoup les beautés de Naples, et qu'il avoit envie d'y aller. Corinne, pénétrant à l'instant ce qui se passoit dans son ame, lui proposa de faire le voyage avec lui. Elle se flattoit de reculer les aveux qu'il exigeoit d'elle, en lui donnant cette preuve d'amour qui devoit le satisfaire. Et d'ailleurs elle pensoit que s'il l'emmenoit, c'étoit sans doute parce qu'il avoit dessein de lui consacrer sa vie. Elle attendoit donc avec anxiété ce qu'il diroit; et ses regards presque suppliants lui demandoient une réponse favorable. Oswald ne put y résister; il avoit d'abord été surpris de cette offre, et de la simplicité avec laquelle Corinne la faisoit : il hésita quelque temps à l'accepter; mais en voyant le trouble de son amie, l'agitation de son sein, ses yeux remplis de larmes, il consentit à partir

avec elle, sans se rendre compte à lui-même de l'importance d'une telle resolution. Corinne fut au comble de la joie; car son cœur se fia tout-à-fait, dans ce moment, au sentiment d'Oswald.

Le jour fut pris; et la douce perspective de voyager ensemble fit disparoître toute autre idée. Ils s'amusèrent à ordonner les détails de ce voyage; et il n'y avoit pas un de ces détails qui ne fût une source de plaisir : heureuse disposition de l'ame, où tous les arrangements de la vie ont un charme particulier, en se rattachant à quelque espérance du cœur! Il ne vient que trop tôt, le moment où l'existence fatigue dans chacune de ses heures comme dans son ensemble, où chaque matin exige un travail pour supporter le réveil, et conduire le jour jusqu'au soir.

Au moment où lord Nelvil sortoit de chez Corinne, afin de tout préparer pour leur départ, le comte d'Erfeuil y arriva, et apprit d'elle le projet qu'ils venoient d'arrêter ensemble. — Y pensez-vous? lui dit-il : quoi! vous mettre en route avec lord Nelvil, sans qu'il soit votre époux, sans qu'il vous ait promis de l'être! Et que deviendrez-vous, s'il vous abandonne? — Ce que je deviendrois? répondit Corinne; dans toutes les situations de la

vie, s'il cessoit de m'aimer, la plus malheureuse personne du monde. — Oui, mais si vous n'avez rien fait qui vous compromette, vous resterez vous tout entière.—Moi tout entière, s'écria Corinne, quand le plus profond sentiment de ma vie seroit flétri! quand mon cœur seroit brisé! — Le public ne le sauroit pas : et vous pourriez, en dissimulant, ne rien perdre dans l'opinion. — Et pourquoi ménager cette opinion, répondit Corinne, si ce n'est pour avoir un charme de plus aux yeux de ce qu'on aime? — On cesse d'aimer, reprit le comte d'Erfeuil; mais l'on ne cesse pas de vivre au milieu de la société, et d'avoir besoin d'elle. — Ah! si je pouvois penser, répondit Corinne, qu'il arrivera, le jour où l'affection d'Oswald ne seroit pas tout pour moi dans ce monde; si je pouvois le penser, j'aurois déjà cessé de l'aimer. Qu'est-ce donc que l'amour, quand il prévoit, quand il calcule le moment où il n'existera plus? S'il y a quelque chose de religieux dans ce sentiment, c'est parce qu'il fait disparoître tous les autres intérêts, et se complaît, comme la dévotion, dans le sacrifice entier de soi-même. —

Que me dites-vous là? reprit le comte d'Erfeuil; une personne d'esprit comme vous peut-elle se remplir la tête de pareilles folies!

C'est notre avantage, à nous autres hommes, que les femmes pensent comme vous; nous avons alors bien plus d'ascendant sur elles : mais il ne faut pas que votre supériorité soit perdue; il faut qu'elle vous serve à quelque chose. — Me servir! dit Corinne : ah! je lui dois beaucoup, si elle me fait mieux sentir tout ce qu'il y a de touchant et de généreux dans le caractère de lord Nelvil.

—Lord Nelvil est un homme tout comme un autre, reprit le comte d'Erfeuil; il retournera dans son pays, il suivra sa carrière, il sera raisonnable enfin; et vous exposez imprudemment votre réputation en allant à Naples avec lui. — J'ignore les intentions de lord Nelvil, dit Corinne; et peut-être aurois-je mieux fait d'y réfléchir avant de l'aimer : mais à présent, qu'importe un sacrifice de plus! Ma vie ne dépend-elle pas toujours de son sentiment pour moi? je trouve, au contraire, quelque douceur à ne me laisser aucune ressource; il n'en est jamais, quand le cœur est blessé : néanmoins le monde peut quelquefois croire qu'il vous en reste; et j'aime à penser que, même sous ce rapport, mon malheur seroit complet, si lord Nelvil se séparoit de moi. — Et sait-il à quel point vous vous compromettez pour lui? continua le

comte d'Erfeuil. — J'ai pris grand soin de le lui dissimuler, répondit Corinne; et comme il ne connoît pas bien les usages de ce pays, j'ai pu lui exagérer un peu la facilité qu'ils donnent. Je vous demande votre parole de ne pas lui dire un mot à cet égard; je veux qu'il soit libre et toujours libre dans ses relations avec moi : il ne peut faire mon bonheur par aucun genre de sacrifice. Le sentiment qui me rend heureuse est la fleur de la vie; et ni la bonté ni la délicatesse ne pourroient la ranimer, si elle venoit à se flétrir. Je vous en conjure donc, mon cher comte, ne vous mêlez pas de ma destinée; rien de ce que vous savez sur les affections du cœur ne peut me convenir : ce que vous dites est sage, bien raisonné, fort applicable aux situations comme aux personnes ordinaires; mais vous me feriez très-innocemment un mal affreux, en voulant juger mon caractère d'après ces grandes divisions communes, pour lesquelles il y a des maximes toutes faites. Je souffre, je jouis, je sens à ma manière; et ce seroit moi seule qu'il faudroit observer, si l'on vouloit influer sur mon bonheur. —

L'amour-propre du comte d'Erfeuil étoit un peu blessé de l'inutilité de ses conseils, et de la grande marque d'amour que Corinne

donnoi à lord Nelvil : il savoit bien qu'il n'étoit pas aimé d'elle, il savoit également qu'Oswald l'étoit ; mais il lui étoit désagréable que tout cela fût constaté si publiquement. Il y a toujours dans les succès d'un homme auprès d'une femme quelque chose qui déplaît, même aux meilleurs amis de cet homme. — Je vois que je n'y peux *rien*, dit le comte d'Erfeuil ; mais quand vous serez bien malheureuse, vous vous souviendrez de moi : en attendant, je vais quitter Rome, puisque ni vous ni lord Nelvil n'y serez plus, je m'y ennuierois trop en votre absence ; je vous reverrai sûrement l'un et l'autre en Écosse ou en Italie, car j'ai pris goût aux voyages, en attendant mieux. Pardonnez-moi mes conseils, charmante Corinne, et croyez toujours à mon dévouement. — Corinne le remercia, et se sépara de lui avec un sentiment de regret. Elle l'avoit connu en même temps qu'Oswald ; et ce souvenir formoit entre elle et lui des liens qu'elle n'aimoit pas à voir brisés. Elle se conduisit comme elle l'avoit annoncé au comte d'Erfeuil. Quelques inquiétudes troublèrent un moment la joie avec laquelle lord Nelvil avoit accepté le projet du voyage : il craignoit que le départ pour Naples ne pût faire tort à Corinne, et vouloit obtenir d'elle

son secret avant ce départ, pour savoir avec certitude s'ils n'étoient point séparés par quelque obstacle invincible : mais elle lui déclara qu'elle ne s'expliqueroit qu'à Naples, et lui fit doucement illusion sur ce qu'on pourroit dire du parti qu'elle prenoit. Oswald se prêtoit à cette illusion : l'amour, dans un caractère incertain et foible, trompe à demi, la raison éclaire à demi; et c'est l'émotion présente qui décide laquelle des deux moitiés sera le tout. L'esprit de lord Nelvil étoit singulièrement étendu et pénétrant; mais il ne se jugeoit bien lui-même que dans le passé. Sa situation actuelle ne s'offroit jamais à lui que confusément. Susceptible tout-à-la-fois d'entraînement et de remords, de passion et de timidité, ces contrastes ne lui permettoient de se connoître que quand l'événement avoit décidé du combat qui se passoit en lui.

Lorsque les amis de Corinne, et particulièrement le prince Castel-Forte, furent instruits de son projet, ils en éprouvèrent un grand chagrin. Le prince Castel-Forte surtout en ressentit une telle peine, qu'il résolut d'aller la joindre dans peu de temps. Il n'y avoit pas assurément de vanité à se mettre ainsi à la suite d'un amant préféré; mais ce qu'il ne pouvoit supporter, c'étoit le vide affreux de

l'absence de son amie : il n'avoit pas un ami qu'il ne rencontrât chez Corinne, et jamais il n'alloit dans une autre maison que la sienne.

La société qui se rassembloit autour d'elle devoit se disperser quand elle n'y seroit plus; il deviendroit impossible d'en réunir les débris. Le prince Castel-Forte avoit peu l'habitude de vivre dans sa famille : bien que fort spirituel, l'étude le fatiguoit; le jour entier eût donc été pour lui d'un poids insupportable, s'il n'étoit pas venu le soir et le matin chez Corinne : elle partoit, il ne savoit plus que devenir; il se promit en secret de se rapprocher d'elle comme un ami sans exigence, mais qui est toujours là pour nous consoler dans le malheur; et cet ami doit être bien sûr que son moment arrivera.

Corinne éprouvoit un sentiment de mélancolie en rompant ainsi toutes ses habitudes; elle s'étoit fait depuis quelques années dans Rome une manière d'être qui lui plaisoit : elle étoit le centre de tout ce qu'il y avoit d'artistes célèbres et d'hommes éclairés; une indépendance parfaite d'idées et d'habitudes donnoit beaucoup de charmes à son existence : qu'alloit-elle maintenant devenir? Si elle étoit destinée au bonheur d'avoir Oswald pour époux, c'étoit en Angleterre qu'il devoit la

conduire, et de quelle manière y seroit-elle jugée? comment elle-même sauroit-elle s'astreindre à ce genre de vie, si différent de celui qu'elle venoit de mener depuis six ans! Mais ces réflexions ne faisoient que traverser son esprit; et toujours son sentiment pour Oswald en effaçoit les légères traces. Elle le voyoit, elle l'entendoit, et ne comptoit les heures que par son absence ou sa présence. Qui sait disputer avec le bonheur? Qui ne le reçoit pas quand il vient? Corinne surtout avoit peu de prévoyance; la crainte ni l'espérance n'étoient pas faites pour elle : sa foi dans l'avenir étoit confuse, et son imagination lui faisoit en ce genre peu de bien et peu de mal.

Le matin de son départ, le prince Castel-Forte entra chez elle, et, les larmes aux yeux, il lui dit: — Ne reviendrez-vous plus à Rome? — O mon Dieu, oui, répondit-elle; dans un mois nous y serons. — Mais si vous épousez lord Nelvil, il faudra quitter l'Italie. — Quitter l'Italie! dit Corinne; et elle soupira. — Ce pays, continua le prince Castel-Forte, où l'on parle votre langue, où l'on vous entend si bien, où vous êtes si vivement admirée! et vos amis, Corinne, et vos amis! où serez-vous aimée comme ici? où trouverez-vous l'ima-

gination et les beaux-arts qui vous plaisent? Est-ce donc un seul sentiment qui fait la vie? N'est-ce pas la langue, les coutumes, les mœurs, dont se compose l'amour de la patrie, cet amour qui donne le mal du pays, terrible douleur des exilés! — Ah! que me dites-vous! s'écria Corinne; ne l'ai-je pas déjà éprouvée! N'est-ce pas cette douleur qui a décidé de mon sort! Elle regarda tristement sa chambre, et les statues qui la décoroient; puis le Tibre qui couloit sous ses fenêtres, et le ciel dont la beauté sembloit l'inviter à rester. Mais, dans ce moment, Oswald passoit à cheval sur le pont Saint-Ange; il venoit avec la rapidité de l'éclair. — Le voilà! s'écria Corinne. — A peine avoit-elle dit ces mots, que déjà il étoit arrivé; elle courut au devant de lui : tous les deux, impatients de partir, se hâtèrent de monter en voiture. Corinne dit cependant un aimable adieu au prince Castel-Forte; mais ses paroles obligeantes se perdirent dans les airs, au milieu des cris des postillons, des hennissements des chevaux, et de tout ce bruit de départ, quelquefois triste, quelquefois enivrant, selon la crainte ou l'espoir qu'inspirent les nouvelles chances de la destinée.

FIN DU TOME PREMIER.

NOTES

DU PREMIER VOLUME.

Page 22, ligne 17.

(1) ANCÔNE est à peu près à cet égard dans le même dénûment qu'alors.

Page 35, ligne 3.

(2) Cette réflexion est puisée dans une Épître sur Rome, de M. de Humboldt, frère du célèbre voyageur, et ministre de Prusse à Rome. Il est difficile de rencontrer nulle part un homme dont l'entretien et les écrits supposent plus de connoissances et d'idées.

Page 63, ligne 8.

(3) Il faut excepter de ce blâme, sur la manière de déclamer des Italiens, d'abord le célèbre Monti, qui dit les vers comme il les fait. C'est véritablement un des plus grands plaisirs dramatiques que l'on puisse éprouver, que de l'entendre réciter l'Épisode d'Ugolin, de Francesca da Rimini, la mort de Clorinde, etc.

Page 66, ligne 5.

(4) Il paroît que lord Nelvil faisoit allusion à ce beau distique de Properce :

Ut caput in magnis ubi non est ponere signis,
  Ponitur hîc imos ante corona pedes.

Page 113, *ligne* 21.

(5) Un Français, dans la dernière guerre, commandoit le château Saint-Ange : les troupes napolitaines le sommèrent de capituler; il répondit qu'il se rendroit quand l'ange de bronze remettroit son épée dans le fourreau.

Page 114, *ligne* 1.

(6) Ces faits se trouvent dans l'*Histoire des républiques italiennes du moyen âge*, par M. Simonde de Sismondi. Cette histoire sera certainement considérée comme une autorité; car l'on voit, en la lisant, que son auteur est un homme d'une sagacité profonde, aussi consciencieux qu'énergique dans sa manière de raconter et de peindre.

Page 115, *ligne* 1.

(7) Eine Welt zwar bist du, o Rom; doch ohne die Liebe
Wäre die Welt nicht die Welt, wäre denn Rom auch nicht Rom.

Ces deux vers sont de Goethe, le poète de l'Allemagne, le philosophe, l'homme de lettres vivant, dont l'originalité et l'imagination sont le plus remarquables.

Page 120, *ligne* 20.

(8) On dit que cette église de Saint-Pierre est une des principales causes de la réformation, parce qu'elle a coûté tant d'argent aux papes, que pour la bâtir ils ont multiplié les indulgences.

Page 128, *ligne* 5.

(9) Les minéralogistes affirment que ces lions ne sont pas de basalte, parce que la pierre volcanique qu'on désigne aujourd'hui sous ce nom ne sauroit exister en Égypte : mais comme Pline appelle basalte la pierre égyptienne dont ces lions sont formés, et que l'historien des arts, Winckelmann, leur conserve aussi ce nom, j'ai cru pouvoir m'en servir dans son acception primitive.

Page 130, *ligne* 18.

(10) Carpite nunc, tauri, de septem collibus herbas,
Dùm licet. Hîc magnæ jam locus urbis erit.

TIBULLE.

Hoc quodcunque vides, hospes, quàm maxima Roma est,
Ante Phrygem Ænean collis et herba fuit, etc.

PROPERCE, Liv. IV, el. 1.

Page 143, *ligne* 6.

(11) Auguste est mort à Nole, comme il se rendoit aux eaux de Brindes, qui lui étoient ordonnées; mais il partit mourant de Rome.

Page 165, *ligne* 4.

(12) Viximus insignes inter utramque facem.

PROPERCE.

Page 171, *ligne* 5.

(13) PLIN. *Hist. natur.* L. III. Tiberis,.... quamlibet magnorum navium ex Italo mari capax, rerum in toto orbe nascentium mercator placidissimus, pluribus

probè solus quàm ceteri in omnibus terris amnes, accolitur, aspiciturque villis. Nullique fluviorum minùs licet, inclusis utrinque lateribus : nec tamen ipse pugnat, quanquam creber ac subitis incrementis, et nusquàm magis aquis quàm in ipsâ urbe stagnantibus. Quin imô vates intelligitur potiùs ac monitor, auctu semper religiosus veriùs quàm sævus.

Page 191, ligne 14.

(14) C'est la danse de madame Recamier qui m'a donné l'idée de celle que j'ai essayé de peindre.

Cette femme si célèbre par sa grâce et sa beauté, offre l'exemple, au milieu de ses revers, d'une résignation si touchante et d'un oubli si total de ses intérêts personnels, que ses qualités morales semblent à tous les yeux aussi remarquables que ses agréments.

Page 217, ligne 28.

(15) M. Roscoe, auteur de l'Histoire des Médicis, a fait paroître plus nouvellement, en Angleterre, une Histoire de Léon X, qui est un véritable chef-d'œuvre en ce genre ; et il y raconte toutes les marques d'estime et d'admiration que les princes et le peuple d'Italie ont données aux hommes de lettres distingués : il montre aussi avec impartialité qu'un grand nombre de papes ont eu, à cet égard, une conduite très-libérale.

Page 235, ligne 24.

(16) Cesarotti, Verri, Bettinelli, sont trois auteurs vivants qui ont mis de la pensée dans la prose italienne. Il faut avouer que ce n'est pas à cela qu'on la destine depuis long-temps.

Page 253, ligne 28.

(17) Giovanni Pindemonte a publié nouvellement un théâtre dont les sujets sont pris dans l'histoire italienne; et c'est une entreprise très-intéressante et très-louable. Le nom de Pindemonte est aussi illustré par Ippolito Pindemonte, l'un des poètes actuels de l'Italie qui a le plus de charme et de douceur.

Page 256, ligne 22.

(18) On vient de publier les œuvres posthumes d'Alfieri, où se trouvent beaucoup de morceaux très-piquants; mais on peut conclure d'un essai dramatique assez bizarre qu'il a fait sur la tragédie d'Abel, qu'il sentoit lui-même que ses pièces étoient trop austères, et qu'il falloit sur la scène accorder davantage aux plaisirs de l'imagination.

Page 292, ligne 15.

(19) Je me suis permis d'emprunter ici quelques passages du discours *sur la Mort*, qui se trouve dans le *Cours de Morale religieuse*, par M. Necker. Un autre ouvrage de lui, l'*Importance des opinions religieuses*, ayant eu le plus éclatant succès, on le confond quelquefois avec celui-ci, qui parut dans des temps où l'attention étoit distraite par les événements politiques. Mais j'ose affirmer que le *Cours de Morale religieuse* est le plus éloquent ouvrage de mon père. Aucun ministre d'état, je crois, avant lui, n'avoit composé des ouvrages pour la chaire chrétienne; et ce qui doit caractériser ce genre d'écrit fait par un homme qui a tant eu affaire avec les hommes, c'est la connoissance du cœur humain, et l'indulgence que

cette connoissance inspire : il semble donc que, sous ces deux rapports, le *Cours de Morale* est complètement original. Les hommes religieux, d'ordinaire, ne vivent pas dans le monde; les hommes du monde, la plupart, ne sont pas religieux : où seroit-il donc possible de trouver à ce point l'observation de la vie et l'élévation qui en dégage? Je dirai, sans craindre qu'on attribue mon opinion à mes sentiments, que, parmi les écrits religieux, ce livre est l'un des premiers qui consolent l'être sensible, et intéressent les esprits qui réfléchissent sur les grandes questions que l'ame et la pensée agitent sans cesse en nous-mêmes.

Page 311, *ligne* 9.

(20) Dans un journal, intitulé *L'Europe*, on peut trouver des observations pleines de profondeur et de sagacité sur les sujets qui conviennent à la peinture; j'y ai puisé plusieurs des réflexions qu'on vient de lire. M. Frédéric Schlegel en est l'auteur : c'est une mine inépuisable que cet écrivain, et que les penseurs allemands, en général.

Page 333, *ligne* 22.

(21) Les tableaux historiques qui composent la galerie de Corinne sont des copies ou des originaux du Brutus de David, du Marius de Drouet, du Bélisaire de Gérard. Parmi les autres tableaux cités, celui de Didon a été fait par M. Rehberg, peintre allemand; celui de Clorinde est dans la galerie de Florence; celui de Macbeth est dans la collection anglaise des tableaux pour Shakspeare, et celui de Phèdre est de Guérin : enfin, les deux paysages de Cincinnatus et d'Ossian sont à Rome; et M. Wallis, peintre anglais, en est l'auteur.

Page 339, ligne 4.

(22) Je demandois à une petite fille toscane laquelle étoit la plus jolie d'elle ou de sa sœur : ah! me répondit-elle, *il più bel viso è il mio*, le plus beau visage est le mien.

Page 346, ligne 12.

(23) Un postillon italien, qui voyoit mourir son cheval, prioit pour lui, et s'écrioit : *O sant' Antonio, abbiate pietà dell' anima sua!* O saint Antoine, ayez pitié de son ame!

Page 346, ligne 27.

(24) Il faut lire, sur ce carnaval de Rome, une charmante description de Goethe, qui en est un tableau aussi fidèle qu'animé.

TABLE DES LIVRES

DU PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

L.-E. HERHAN, IMPRIMEUR-STÉRÉOTYPE,
rue Saint-Denis, N° 380.





